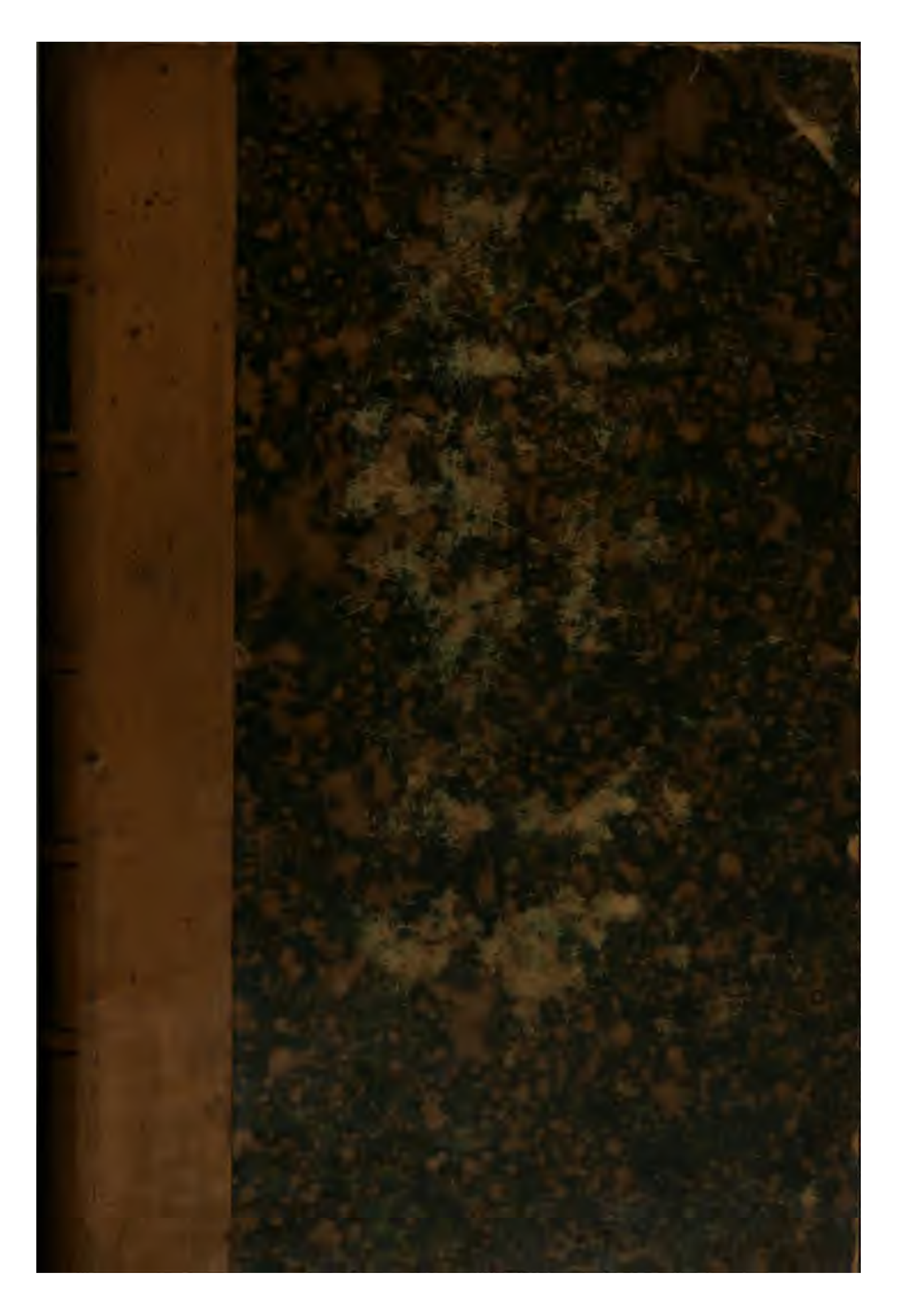
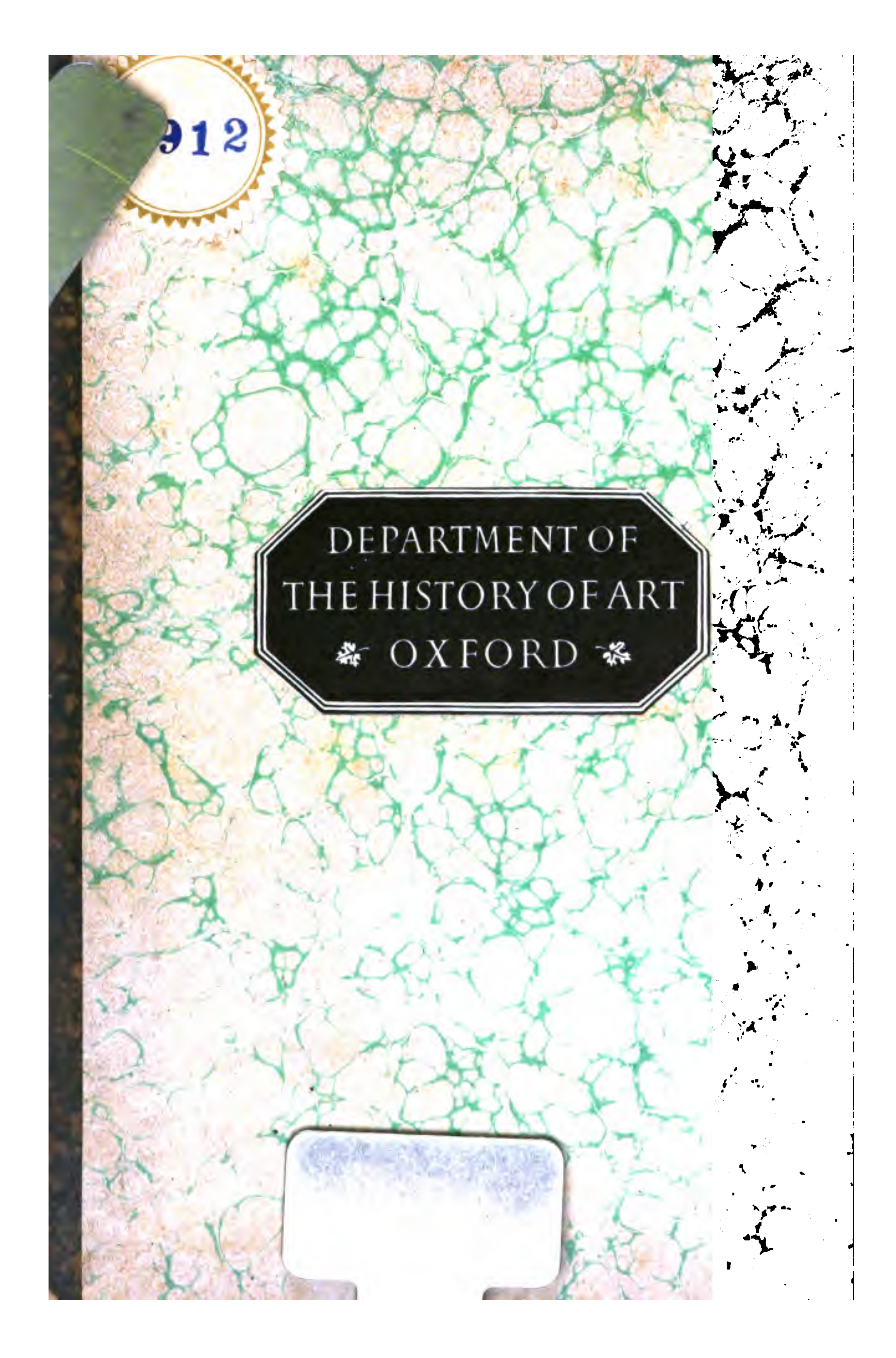
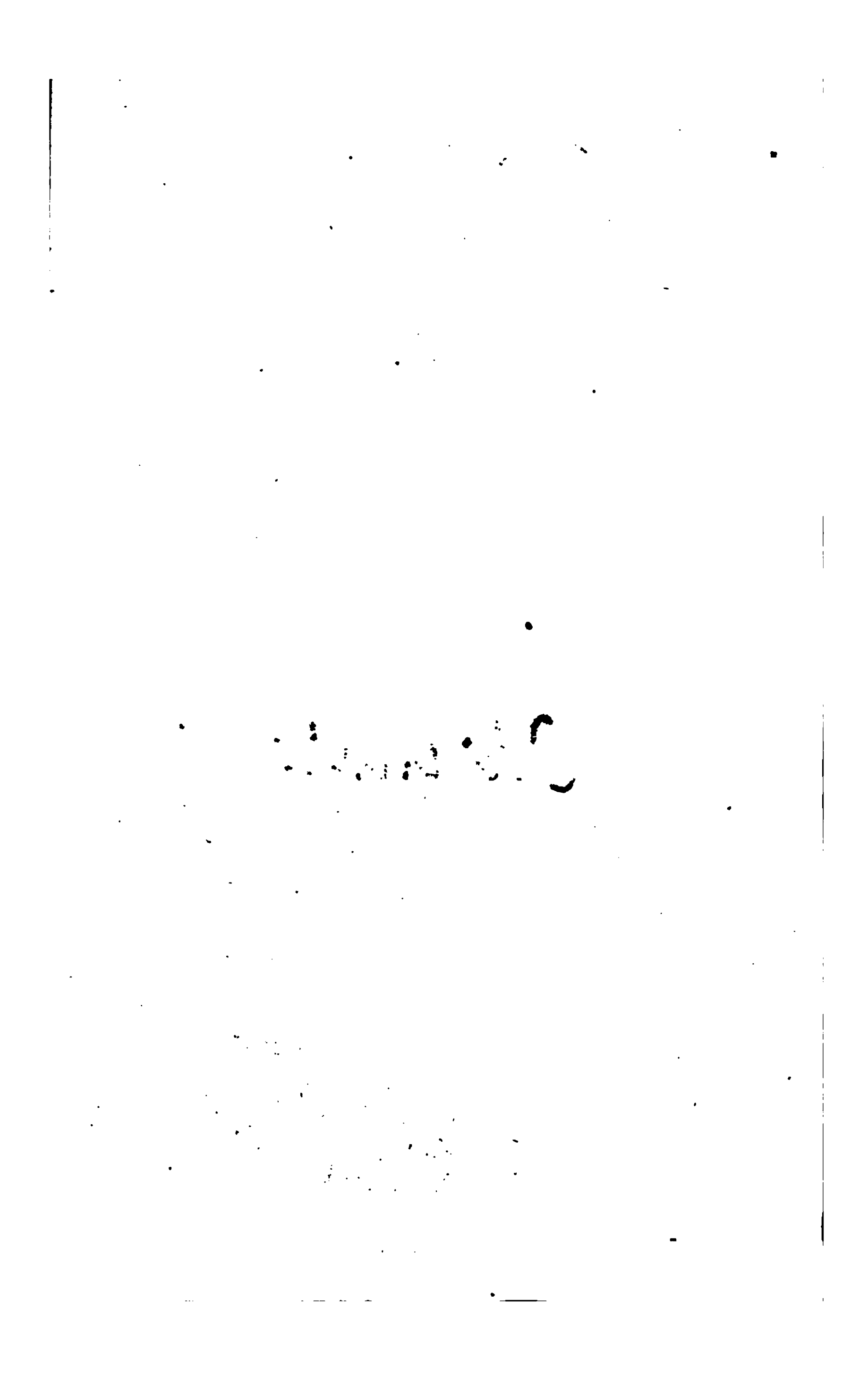



912
DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD



LES COULISSES

ARTISTIQUES



LES COULISSES

ARTISTIQUES

PAR

PIERRE VÉRON



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1876



LES

COULISSES ARTISTIQUES

I

JULES GOUPIL

Plusieurs raisons nous ont déterminé à inscrire le premier le nom de Jules Goupil sur la liste des excursions artistico-fantaisistes que nous nous proposons d'accomplir, en votre compagnie, à travers les principaux ateliers parisiens.

La première de ces raisons, c'est que Jules Goupil a été, de par sa *Merveilleuse*, un des grands vainqueurs du dernier salon.

La seconde, c'est qu'il appartient à la pléiade des jeunes renommées.

La troisième, c'est qu'on peut réellement dire qu'il est pour nous *de la maison.*

C'est, en effet, dans l'immeuble de la rue Rossini, n° 20, où sont présentement installés les bureaux du *Charivari*, que le peintre vit le jour, il y a trente et quelques années.

Il faillit même y finir sa carrière, après l'y avoir commencée ; car, étant tout bambin encore, il se laissa choir dans un puits qui, plus traitable que l'avare Achéron, eut la délicatesse de lâcher à temps sa proie.

Comment Jules Goupil fut-il entraîné vers la peinture? Par cette enjôleuse, parbleu! qui s'appelle la Vocation.

L'histoire est à peu près la même pour tous les convaincus de l'art.

Toujours les parents, dominés par de bourgeoises, mais, en somme, bien naturelles appréhensions, résistent de toutes leurs forces :

— Malheureux enfant ! Tu veux donc faire notre désespoir? ..

— Mais je vous assure que je me sens quelque chose là !

— Te faire peintre !... Allez grossir le nombre des *meurt-de-faim !*

— Il y en a qui vivent et même qui survivent...

— Tais-toi ! Tais-toi !...

Plus tard, lorsque la Renommée est venue, tenant la Fortune par la main, les anathèmes des bons parents dégèlent tout naturellement et l'ébullition de l'enthousiasme leur succède.

C'est comme cela à tous les thermomètres de famille.

Un moment, — il faut en convenir, — il sembla que, pour Jules Goupil, le dégel n'arriverait pas.

Élève de Scheffer, travailleur ardent, chercheur persévérant, il redoublait vainement d'efforts. Ses toiles franchissaient bien le seuil de l'Exposition, mais elles en sortaient telles qu'elles y étaient entrées, c'est-à-dire sans le

moindre encouragement officiel. L'or des médailles n'était que trop une chimère pour l'artiste dédaigné, mais non rebuté.

C'est avec le *Petit Citoyen,* cette toile si personnelle et si charmante, dont vous avez certainement le souvenir, qu'il devait vaincre, pour la première fois, l'indifférence du jury.

Une singulière histoire que l'histoire de ce tableau !

C'était un dimanche. Jules Goupil, qui est papa et papa pratiquant, devait conduire son bambino à un bal costumé de bébés.

Il le travestit en mioche révolutionnaire. Cet accoutrement (de l'histoire vue par le bout de la lorgnette !) eut un succès fou. Les artistes (cela se passait entre confrères) félicitèrent Goupil, et l'un d'eux même ajouta :

— Tu devrais peindre cela !

Au fait !... Il rentre chez lui tout préoccupé de cette idée.

Le lendemain matin, dès six heures, il était à la besogne. On était au lundi. Le délai extrême pour l'envoi au Salon expirait le mercredi soir. Trente-six heures seulement, nuit comprise, pour enlever un tableau ! N'importe ! Le pinceau allait, allait, allait toujours.

Il allait si bien que le *Petit Citoyen*, peint d'assaut en une journée, fit sensation et conquit la vogue.

La *Merveilleuse*, cette œuvre d'un accent si pénétrant, qui a été un des événements artistiques de l'année, devait achever de mettre Goupil au premier rang.

Jugez de la popularité de cette *Merveilleuse*-là.

L'autre jour Goupil passait dans la rue du Quatre-Septembre. Qu'aperçoit-il à la montre d'un marchand de joujoux? Une poupée représentant fidèlement l'accoutrement de son tableau.

Il entre, curieux de regarder de plus près.

— Et c'est exact, madame? demande-t-il à la marchande.

— Ah ! monsieur, non-seulement nous avons copié les vêtements, mais encore nous avons fait faire pour la poupée une tête, exécutée d'après la personne même qui avait posé pour le peintre.

Jules Goupil ne put réprimer un sourire, car je vous certifie que le type, si profondément original, ne ressemble guère au profil de porcelaine que vantait la rusée marchande.

Maintenant, avec une indiscrétion audacieuse, nous allons regarder par-dessus son épaule tandis qu'il travaille.

Nous voici dans son atelier... au 75 du boulevard Clichy, en face le cimetière Montmartre... Une résidence à inspirer Lambron, le peintre des croque-morts.

Mais le cimetière Montmartre sert si peu maintenant !... Des tombeaux honoraires, disait je ne sais plus qui.

Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le voisinage n'a pas l'air d'effrayer les artistes; car ils sont une douzaine casés dans la même maison.

Ici on loge à pied et à cheval... et!

L'atelier de Goupil est vaste et simple. Peu de bibelottage. Quelques vieux meubles curieusement sculptés, le divan traditionnel sur lequel viennent fumer les amis flâneurs. Tout le reste appartient à ce que la loi appelle les *instruments de travail.*

Mais si je vous présentais, par la même occasion, le maître du logis? Une tête fine et pas banale du tout. On dirait un portrait du temps de Henri III.

Les cheveux sont coupés en brosse, encadrant d'une ligne ferme un front où il y a place pour l'idée. La barbe, d'un châtain vif, s'effile en pointe; la moustache se redresse en croc.

Là dedans un œil transparent qui laisse bien regarder au fond de l'homme.

J'aime ça, moi !

La petite vérole a laissé çà et là un semis sur ses traits à demi effacés.

Je n'irai pas jusqu'à dire que ce soient des *trous de beauté*. Mais je vous assure que cela ne gêne en rien l'ensemble sympathique de la physionomie.

Vous entrez : le maître du logis vous tend une main, tenant de l'autre son appui-main comme un fleuret. On sent dans ce geste l'ami intime des salles d'armes. Et de fait l'escrime est une de ses passions.

Une ! deux !... Fendez-vous ! Je me trompe... Asseyez-vous !

Par ici une toile bien curieuse. C'est une femme en costume de la Restauration, dont la tête fine (celle de la *Merveilleuse*, parbleu !) disparaît presque dans un immense bolivar. Goupil n'a pas voulu l'exposer, de peur qu'on ne l'accusât de chapellerie forcée à perpétuité.

Là, un portrait des plus remarquables, un

portrait d'enfant. C'est le fils de M. Ernest Picard; une de ces figures blondes et pâles qui semblent défier le pinceau. Le pinceau a accepté le défi et a vaincu,

Jules Goupil se propose, en outre, de faire bientôt un tableau historique (période de la Révolution), avec personnages tous de grandeur nature, et quelques-uns nus.

Dame! Je ne vous dirai pas le sujet, c'est un secret. Mais vous verrez qu'il comporte, en effet, la nudité.

Tout ce que peint Goupil est d'ailleurs vendu d'avance au fameux Van der Donckt, de Bruxelles. Un type inouï : un ancien employé subalterne du ministère des finances de Belgique, lequel peu à peu, à acheter et négocier des tableaux, s'est fait une petite fortune de six millions.

Goupil a aussi l'honneur de figurer dans le *Musée des palettes*, créé par un des plus célèbres marchands de tableaux de Paris.

Drôle de musée, composé tout entier de palettes, ayant appartenu aux artistes en renom, qui les lui livrent toutes barbouillées par les hasards du travail pris sur le fait et contresignées de leur nom.

On n'est admis dans la collection que quand on est passé étoile.

J'allais oublier un détail qui a sa valeur.

Jules Goupil n'est d'aucun cercle, d'aucune coterie.

Son talent, énergique dans la finesse, souple dans la vigueur, friand de raffinements et sobre à la fois, marche droit dans la route qu'il s'est laborieusement frayée.

Insensible aux flatteries de la camaraderie comme aux dénigrements des jaloux, il ne s'est pas laissé arrêter par les épines.

Il ne se laissera pas griser par les roses.

II

JACQUET

— Monsieur, me dit la concierge, en me montrant des horizons aussi lointains que confus, vous allez au bout de cette allée, vous tournez à gauche, vous tournez à droite, vous voyez un jardin, vous allez devant vous, vous retournez à gauche...

. . . .

Cela dura ainsi pendant sept minutes au moins.

Muni de ces explications, mais regrettant de n'avoir pas apporté avec moi une boussole et

une carte de France, j'entrepris bravement le voyage au long cours, que la vieille dame venait de me tracer.

C'est, à coup sûr, un des coins les plus bizarres de ce Paris, si fécond en singularités, que cette cité de l'avenue Montaigne, moitié agreste et moitié urbaine, dans laquelle Jacquet, le peintre de la *Rêverie,* a établi son atelier.

Je me mets en route, je traverse des steppes, je franchis des corridors, je m'engage dans des souterrains, je débouche sur une sorte de rue intérieure où s'échelonnent pêle-mêle des ruines, des écuries, des boutiques closes. Je ne suis pas même bien sûr de n'avoir pas passé une rivière à gué... Après cela, ce n'était peut-être qu'un ruisseau...

Enfin, après des prodiges de mémoire et des efforts d'orientation, je découvre une petite porte à sonnette de cuivre, je pénètre... Pas encore !...

Il faut gravir un escalier que j'aurais peut-être le droit d'appeler échelle. Pour le coup j'y suis... Merci, mon Dieu !...

Une fois arrivé, par exemple, on a tout le plaisir de la surprise.

En effet, on se trouve au seuil d'un... ou plutôt de deux ateliers hauts comme des cathédrales et décorés... comme un musée d'artillerie.

Jacquet ne prend pas son monde en traître. Il ne cache pas sa passion : il la crie du premier coup au regard.

Cette passion a fait de lui le plus ardent collectionneur d'armes et de cuirasses qu'il y ait dans le monde du bric-à-brac.

Il a pour ses ferrailles (suis-je assez mécréant, ô mon Dieu !) des coups d'œil qui rappellent Roméo s'extasiant devant Juliette, Faust contemplant Marguerite !

Il vous prend une colichemarde par la garde comme on enlace une maîtresse par la taille,

et, vous montrant une lame rouillée dont un profane ne donnerait pas trois francs cinquante, il vous dit avec de l'amour dans la voix :

— J'ai passé hier une heure et demie en tête à tête avec elle. N'est-ce pas qu'elle est bien jolie?

Il faut reconnaître, du reste, que l'artiste possède des pièces de la plus haute curiosité : selles rares, armures authentiques, étendards du temps dont les couleurs chatoyantes s'harmonisent avec le fer des cuirasses, il y a de tout dans sa collection. Jusqu'à l'équipement complet d'un timbalier !

Le rêve de Jacquet serait d'ailleurs de ne pas s'en tenir là. Il voudrait mettre en action tout cet attirail de guerre.

Son idéal, qu'il espère bien réaliser prochainement, consisterait à se faire bâtir une maison qui communiquerait avec un vaste manége, dans lequel on pourrait donner un carrousel orné de combats à la lance, etc. Des tournois en chambre !

Qu'elle est bizarre, cette destinée qui nous donne toujours des goûts en désaccord avec notre succès.

Le coup d'éclat du peintre a été cette délicieuse figure du dernier Salon, figure d'une mélancolie si moderne, si parisienne, si dix-neuvième siècle.

Eh bien, malgré lui, le rétrospectif l'attire, l'archaïsme le fascine. Il a toutes les peines du monde à s'empêcher de brosser quelque tableau moyen âge et de retourner au genre par lequel il débuta non sans mérite, mais où il n'arrivera jamais à donner la note personnelle qu'il a rencontrée et pour laquelle le public demande *bis*.

Mais laissons l'armurerie, à laquelle le premier atelier appartient sans partage.

Nous pénétrons dans le second.

C'est là que l'artiste travaille.

Plus de panoplies, pas la moindre bombarde, pas même une arquebuse à rouet.

Sur la muraille, une magnifique tenture orientale, velours et or.

De l'autre côté un *cabinet* en marqueterie très-curieux.

Au milieu une cage dans laquelle s'ébattent deux singes, les favoris du maître de la maison.

Deux animaux savants. Sur un signe de Jacquet, signe imperceptible, quand se présente un de ces importuns qui sont la plaie des ateliers, et que le raseur, pour faire sa cour, s'approche de la cage, les singes lui envoient un coup de dent qui débarrasse le peintre du visiteur, celui-ci étant forcé de courir à la pharmacie voisine pour se faire enduire de diachylum.

Voyons un peu, ô singes éprouvettes ! Je m'approche à mon tour, je caresse, pas le moindre coup de dent ! Allons, fort bien, nous pouvons continuer l'inspection.

Parbleu, c'est par l'artiste lui-même que nous la continuerons.

Jacquet est à vue d'œil, et sans extrait de naissance, un homme de trente-deux à trente-quatre ans, dont la tête ne manque pas de caractère.

La tête le sait d'ailleurs, et elle fait le nécessaire pour se donner un aspect Charles IX, qui est de l'art, lui aussi.

Le front est précocement dégarni. Un front en partie double. Le nez énergiquement aquilin dépasse peut-être l'alignement un peu plus qu'il ne faudrait. Mais tout cela se perd dans un ensemble dont le total est une physionomie blonde avivée par une moustache retroussée et une barbe taillée en biseau.

On sait que pendant trop longtemps il y eut parmi les artistes la pose à la guenille.

En ce temps-là les rapins, et parfois les maîtres eux-mêmes, affichaient pour la mode des dédains qui allaient souvent jusqu'à la malpropreté.

C'est l'époque où Balzac disait d'un peintre

affligé de cette manie du négligé à outrance :

— On prétend que X.... va faire de l'aquarelle... Ce sera la première fois qu'il se servira d'eau.

La jeune école a entrepris de réagir contre le débraillé qui ajoutait à l'indignation du bourgeois, sans ajouter au mérite des artistes.

Elle a eu raison, la jeune école. Trop raison peut-être, en ce sens que l'élégance de quelques-uns, en allant jusqu'à la recherche, finira, si l'on n'y prend garde, par devenir une pose en sens contraire.

Jacquet est parmi les élégants qui s'arrêtent à temps.

Élève de Bouguereau, il concourut deux fois pour le prix de Rome sans prendre jamais le concours au sérieux.

Le concours lui rendit la pareille.

Déjà alors il avait une passion naissante pour le bric-à-brac et il passait en loge son

temps à marivauder avec les accessoires du tableau qu'il devait faire.

Ces esquisses ne voulant pas être des biographies, nous ne vous dirons pas comment il fut médaillé une première fois pour une toile intitulée l'*Appel aux armes*, ni par quelles alternatives il passa, comme tous les peintres, avant d'arriver à la renommée qui a précocement consacré son nom.

Le voici en passe de célébrité. Il n'a plus qu'à vouloir, car il peut.

Chez lui, nous rencontrons sur le chevalet un magnifique portrait en cours d'exécution.

C'est celui de sa mère, qu'il exécute avec une ardeur à la fois artistique et filiale.

Puis, l'esquisse d'un tableau à multiples figures, intitulé : *Une fête sous Charles IX*. Celui-ci appartient encore à la manière historique et archaïque que je voudrais voir définitivement quittée par Jacquet.

Combien je lui préfère cette toile actuelle et

vivante qu'attend un riche amateur anglais?

Une petite ouvrière, pauvrement coquette, qui fait antichambre dans un somptueux hôtel, dont on comprend qu'elle admire les splendeurs avec une convoitise ébahie.

Je nommerais ça : *Mademoiselle Tantale*.

J'aperçois encore une délicieuse petite tête de femme, grande comme la main. Je reconnais le charmant type qui nous a valu déjà la *Rêverie*.

C'est là qu'est la bonne inspiration. C'est dans cette donnée de parisianisme ciselé qu'il faut que Jacquet dirige son avenir.

Le difficile, ce n'est pas tant de lancer la machine; c'est, une fois qu'elle est lancée, de ne pas dérailler.

Jacquet a tout ce qu'il faut pour ne pas dérailler. Mais qu'il se défie des cuirasses!

Sur quoi je gagne l'avenue Montaigne à travers le même dédale et les mêmes méandres, capables de fournir un volume d'impressions de voyage.

La portière me regarde étonnée d'un air qui semble dire :

— Comment ! Déjà revenu ?... Il s'y est donc retrouvé ?

La bonne femme doit être habituée à fréter des expéditions pour aller rechercher les touristes égarés dans sa cité.

Je la soupçonne d'avoir pour ce, dans sa loge, deux ou trois chiens du mont Saint-Bernard.

Ils n'auront pas servi cette fois.

III

A. DE NEUVILLE

J'ignore si vous connaissez la rue Legendre. Si non, je vous la recommande comme une des singularités du Paris contemporain.

Cette rue, divisée en tronçons qui ne se recollent pas entre eux, commence à l'avenue de Clichy. Je ne suis pas bien sûr qu'elle finisse dans le département de la Seine.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un de ses morceaux s'en va se perdre dans les steppes du côté du parc Monceaux.

Pendant l'hiver on y rencontre, le soir en

rentrant, des troupeaux d'ours blancs cherchant pâture.

C'est là que s'est installée toute une colonie d'artistes désireux sans doute de se donner un avant-goût du pôle Nord sans quitter l'enceinte des fortifications.

La peinture est la marquise de Carabas de ces parages. Tout lui appartient.

— À qui cette superbe maison qui a des airs de chapelle?

— A Meissonnier, qui a renoncé cette fois à faire petit.

— Et cette autre?

— C'est Detaille qui l'a fait construire.

— Et cette troisième?

— A de Neuville.

— Bravo! Nous voici arrivés.

Le petit hôtel..... Ici, j'éprouve un irrésistible besoin d'ouvrir une parenthèse sous forme de prosopopée.

Ombre de Joseph Prudhomme, qu'en dis-tu?

Qu'en dis-tu, toi qui étais habituée à croire qu'en dépit de la consonnance, *artiste* rimait invariablement avec *mansarde!* Un hôtel, mon bon Prudhomme! Ils en sont là, les audacieux! Sans respect pour la tradition, sans égard pour les vieux couplets de vaudeville, ils ont renoncé à mourir de faim.

Ils vivent de leurs rentes, ô Prudhomme, tout comme un quincaillier en retraite. Mieux même, beaucoup mieux.

Et maintenant ce sont eux qui menacent leur fille de la déshériter, quand elle a envie d'épouser un de ces meurt-de-faim de bourgeois!...

Je ferme la parenthèse, et je reviens au petit hôtel que de Neuville a précisément acheté à Detaille, ci-dessus nommé.

Le déménagement de l'ancien propriétaire n'est même pas encore tout à fait opéré. Ce qui fait que les deux peintres partagent momentanément et fraternellement le même atelier.

Une entente aussi cordiale est assez rare

pour mériter qu'on la signale... sans espérer qu'elle fasse jamais école. Oh! non.

De Neuville est installé là-bas avec une somptuosité devant laquelle Prudhomme ci-dessus invoqué pousserait certainement des exclamations de stupeur jalouse.

Meubles précieux, cuirs anciens, tentures de haut luxe et de vrai style, tout est à l'avenant... dans la partie réservée à l'habitation privée du peintre.

Quant à son atelier... De Neuville, qui ne peint jamais rien de *chic*, a une façon toute spéciale de *décorer* la pièce où il travaille.

Fidèle historien des drames de la guerre, il ne s'entoure que de ses pittoresques horreurs.

Roues de canons brisées, matelas sanglants, débris de toute sorte, paille boueuse, voilà les bibelots qui remplacent chez lui les étagères...

Son premier soin, quand il occupe un nouveau local, est de tirer dans la muraille quelques coups de revolver, histoire de se faire des

modèles sincères pour les toiles où il aura besoin d'un mur criblé de balles.

On comprend que cette façon de procéder ne soit pas du goût de tous les propriétaires. Aussi a-t-il bien fait de mettre en pratique le conseil de la chanson et d'avoir une maison à lui.

Quelque chose de bien curieux, c'est son *Musée des coiffures.*

Ne vous attendez pas à une collection pomponnée, luisante, de parade; il est bien autrement intéressant, ce recueil de reliques du champ de bataille!

Tout ce que vous voyez là a été ramassé après la mêlée. Et, chose étrange! chacune de ces coiffures a pour ainsi dire sa vie propre et ses mœurs.

Ce képi à la visière gauchement relevée, c'est le képi du *moblot* du siége, du moblot non encore dépaysanné qui, le pauvre garçon, lourd et gauche, allait à la mort comme à l'étable!

A cet autre (un képi de vrai troupier) est resté suspendu le mouchoir à carreaux que son maître y avait attaché... Sur les carreaux des taches d'un rouge jaune... Un éclat d'obus dans la tête... Honneur au courage inconnu!

Ce casque troué, noirâtre, mais fier encore, appartenait à un cuirassier de Reischoffen. Comme il dit bien l'intrépidité défiant le désastre !

Ainsi des armes de toute sorte (armes d'usage et non de parade) qui sont accrochées au râtelier.

Côte à côte le fusil prussien et le chassepot français se racontent là de terribles histoires en grommelant peut-être tout bas des menaces que nul n'entend.

De Neuville a dû se munir, pour pouvoir conserver ces dangereux *instruments de travail*, d'une autorisation en règle de l'état de siége.

Une fois même qu'il avait envoyé son petit

domestique chercher chez l'armurier un sabre-baïonnette, le gamin, qui s'était sans autre cérémonie bouclé le ceinturon aux reins, fut bel et bien appréhendé.

Le commissaire, sur ses indications, fit une descente chez de Neuville, qui fut pendant une demi-heure pris pour un conspirateur de la plus féroce espèce.

Depuis lors, son petit arsenal a le *visa* officiel. La société est rassurée !

J'ai dit que de Neuville ne faisait rien de *chic*. Chaque année il s'en va parcourant les champs de bataille de la dernière guerre, prenant sur place le croquis des paysages dans lesquels il encadrera ensuite quelque épisode de notre douloureuse épopée.

Ces croquis, exécutés avec une sûreté de touche si précise, forment comme un album à l'huile, album précieux et triste !

Les décors attendant le drame !

De Neuville s'est voué à cette tâche patrioti-

que de perpétuer le souvenir de nos deuils, afin de perpétuer ainsi le besoin et l'espoir de la revanche.

Les marchands lui offrent parfois des sommes folles pour le décider à faire quelque tableau de genre. Il refuse.. Il a sa besogne ailleurs.

Vous savez comment il s'en acquitte et quel accent énergique et personnnel il a donné à la peinture militaire.

Élève de Picot (pendant quinze jours, ce qui est trop encore), il exposa pour la première fois en 1859.

Le père Picot, qui était venu voir son tableau, fut épouvanté de l'audace de cette couleur sincère. Il contraignit de Neuville à noyer le tout dans un vernis panaché de bleu de Prusse.

Ce qui fit surnommer sa toile une *Matelotte de zouaves au vin bleu.*

Il fut médaillé, Picot à part.

C'est alors que je le rencontrai pour la pre-

mière fois au *Paris-Journal* (l'ancien), où il donna ses premiers dessins sur bois.

Feu Jacottet nous doit même encore à chacun quelques billets de banque. Nous en donnons quittance à ses mânes..

Combien de Neuville a-t-il crayonné de milliers de croquis depuis? Car il fut un des grands illustrateurs de notre temps, et il a fait en ce genre de vraies merveilles. Voyez plutôt son *Histoire de France*, publiée chez Hachette.

De Neuville était alors (il est encore, parbleu!) un garçon svelte, élégant, fin, à la petite moustache en croc, au nez *vandyckment* busqué, à l'œil romanesque.

Il n'a pas changé. Il a eu raison.

Ce qui a changé, par exemple, c'est la cote de ses tableaux.

Ah! dame, oui..

Vers 1865 il négociait à un sien ami, pour 250 francs, une grande toile dont le cadre seul valait bien 300 francs. Mais, pour

sauver au moins l'honneur, il fut convenu que l'ami, qui offrit son acquisition au *Cercle impérial*, dirait qu'il l'avait payée 6,000 francs.

Hélas! l'expédient devait avoir son revers!

A quelque temps de là on recommandait à Niewerkerque de Neuville pour qu'il lui fît acheter quelque chose par l'État.

— Allons donc! répondit-il, est-ce qu'il a besoin de nous? Un gaillard qui vend maintenant ses tableaux 6,000 francs!

Le plus comique, c'est que l'ami acquéreur est aujourd'hui peu fortuné et qu'il est question de lui rembourser les 6,000 francs du fameux tableau!

Ces 6,000 francs-là ont été singulièrement dépassés depuis. C'est 30,00 ou 40,000 francs que de Neuville vend ses œuvres à sensation.

Prudhomme, mon ami, il faut en prendre ton parti. Ça enfonce le commerce des bonnets de coton lui-même.

Signe particulier, très-particulier :

La vogue a laissé de Neuville aussi simplement cordial.

Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il méritait son succès.

— Les poseurs, a dit un philosophe, sont des gens qui ne grimpent sur des échasses que parce qu'ils se sentent plus petits que leur réputation.

IV

DAUBIGNY

— Quel âge avez-vous? demandait-on un jour à celui que l'unanime sympathie avait surnommé le *Père Corot.*

— Moi, mes enfants, j'ai bien plus vingt ans que vous.

Et il avait raison.

C'était une rude génération que celle qui produisit cette phalange de vieillards à la verte énergie, dont Dumas père disait :

— Nous sommes les *Invincibles du temps.*

Daubigny en pourra dire autant, lorsque

quelques années de plus se seront accumulées sur son front, si l'on en juge par la façon dont il tient dès à présent tête à son extrait de naissance.

Ce document, au dire de Vapereau, certifie que Daubigny est né en 1817.

La barbe et les moustaches qui grisonnent, quelques rides qui accentuent l'énergique figure de l'artiste, semblent être de l'avis de Vapereau.

Mais autrement, qu'elle est vivace cette physionomie maigre et ardente où petille un satané regard au picrate!...

Quel démenti surtout infligent à l'*Art de vérifier les dates*, la mobilité de ce tempérament toujours en éveil, la chaleur de conviction qui anime le maître aussitôt qu'on a mis la conversation sur son art bien-aimé!

Alors il se métamorphose et ses cheveux, bientôt blancs, ont l'air d'être fleurs de printemps et non pas neiges d'hiver.

C'est encore Dumas père qui, un jour de grande gelée où il se promenait en simple petite redingote, rencontra un ami.

— Comment, d'un temps pareil, si légèrement vêtu ? exclame l'ami surpris.

— Mon cher, je ne m'aperçois pas de la température... je me chauffe à moi-même.

Daubigny, au moral, pourrait en répondre autant.

Il est de ceux qui se chauffent à eux-mêmes, de ceux chez qui le foyer intérieur ne s'éteint jamais.

Notre plus grand paysagiste vivant (c'est mon opinion, et je la partage, comme dit Calino), prend ses quartiers d'hiver en plein pays galant, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Vous voyez cela d'ici?... La maison à la grille verte, à droite en montant.

Parisien de naissance (il y en a encore quelques-uns !) il tient à son vieux Paris natal, et même à l'heure où, chaque année, il prend son

vol pour aller revoir ses amis les arbres et ses amies les rivières, il ne s'éloigne que de façon à avoir toujours le faubourg Montmartre sous la main.

Non pas que je veuille faire passer Daubigny pour un boulevardier, la plaisanterie serait trop invraisemblable! Lui, le sincère rustique, lui qui ne vit vraiment qu'en compagnie de la nature!

Mais, par cela qu'il aime la nature pour elle-même, il n'a pas besoin, comme les poseurs du genre, de s'en aller chercher bien loin ce que notre France, si belle et si mal connue, donne sans compter : le pittoresque réellement artistique, le pittoresque accessible à l'interprétation.

Daubigny, pour trouver les admirables motifs qu'il traduit avec tant d'éloquente simplicité, ne s'amuse pas à courir les quatre coins du monde.

— Figurez-vous, me racontait-il en riant,

que mon dernier voyage un peu lointain a été un voyage en Italie... Je n'en ai rapporté qu'un croquis. C'était une étude de plantain prise aux environs de Naples... En rentrant chez moi, à Auvers, je me suis aperçu que le pareil avait poussé en mon absence devant ma porte... Il avait l'air de me dire : « Ingrat!... Pourquoi nous quittes-tu?... » J'ai compris — et je ne voyage plus qu'au petit cours sur l'Oise ou la Seine.

Ces circumnavigations sont une des particularités les plus bizarres de la vie de Daubigny.

Tous les ans, pendant un mois ou six semaines, il s'embarque avec son fils Karl (un gaillard dont la solide peinture prouve que bon sang ne peut mentir). Un ami les accompagne, et les voilà partis sur un bateau, à eux appartenant, pour les explorations fantaisistes.

On couche dans le bateau, fort bien amé-

nagé, ou l'on met pied à terre pour gagner l'auberge d'un village dont on a été le Christophe Colomb.

Au hasard du hasard ! Quelquefois on couche dans un lit. D'autres jours il faut se contenter d'un tapis de billard pour sommier élastique.

Bast !... On en a vu bien d'autres.

Et le lendemain on regagne le navire pour rire, qui, voile au vent, s'en va en quête de nouveaux sites.

Dès que l'œil de Daubigny a découvert un effet imprévu de paysage, stoppe !

Il prend un panneau de bois et, en une demi-heure, du bateau même, il a enlevé la chose avec sa *furia* de pinceau.

Rien de plus intéressant que de passer en revue ces impressions de voyage peintes au jour le jour. Il y a là des merveilles.

Cette année, notamment, Daubigny a rapporté de vraies richesses.

Au retour, il vous empile tout cela dans un coin, jusqu'au moment où, feuilletant en quelque sorte sa mémoire, grâce à ses croquis, il fera revivre l'impression dont il a pris pour ainsi dire l'empreinte.

Son atelier de Paris est tout entier tapissé de ces études. Il y en a plus de mille sur les murailles.

Et ce n'est là qu'un dixième des archives du paysagiste.

Là bas aussi, dans ce coin, voilà d'autres esquisses...

Prenez garde, derrière ce chevalet vous allez vous heurter à une troisième réserve.

Ainsi partout.

Je le trouve charmant cet atelier qui s'est bâclé à lui-même sa toilette, sans accessoires, sans ornements extérieurs, sans mise en scène.

Rien que l'art se faisant les honneurs de chez lui.

A Auvers, Corot, qui était pour Daubigny un

sincère ami (ils avaient trop de talent tous les deux pour être rivaux), Corot a décoré magistralement une partie de la demeure de son fidèle camarade.

A Paris, Daubigny peut dire comme Médée :

Moi seul, et c'est assez !

Ou plutôt non, il ne le dirait pas, il est trop modeste.

Mais les autres le pensent en inspectant cette étonnante collection de souvenirs à l'huile.

Un panorama en chambre dont chaque bribe rappelle à l'artiste une étape de sa vie.

J'ai dit la verdeur du maître ; j'ai dit son absence de pose.

Il faut le voir, le béret bleu sur le chef, ayant aux dents sa vieille pipe qu'il rallume

vingt fois par cinq minutes, tandis qu'il vous parle.

Une fière pratique qu'a en lui la compagnie des allumettes!...

Il faut le voir... Et un coup d'œil suffit pour deviner derrière ce grand talent un cœur chaud, sympathique à tous et encourageant pour les jeunes.

Parbleu! puisqu'il en est toujours!...

V

FEYEN-PERRIN

La peinture est comme la politique. Elle a ses droitiers et ses gauchers.

Deux camps séparés... par la Seine, dont la rive droite est habitée par les uns, tandis que la rive gauche est colonisée par les autres. L'école de la nouvelle Athènes et du quartier des Martyrs d'un côté; de l'autre, l'école de la rue de Fleurus et du quartier Notre-Dame-des-Champs.

Feyen-Perrin est un droitier... toute politique à part ; car je crois qu'au contraire (et je

3.

l'en félicite) ses opinions le catalogueraient du côté opposé.

Cocher !... 11, boulevard de Clichy !... Nous y sommes !... En effet, voilà bien l'aspect d'une maison à fréquentations artistiques.

Une vaste cour avec un bout de verdure, puis, au fond, ces grandes diablesses de fenêtres qui disent à la lumière :

— Entrez donc !... vous êtes chez vous !

Si vous aviez gardé le moindre doute à ce sujet, des cartes de visite, incrustées sur les portes à chaque étage, vous renseigneraient définitivement.

Tout pour le pinceau ou le ciseau.

Ici l'atelier de Diaz, dont nous entre-bâillerons la porte un autre jour...

Là, l'atelier du sculpteur Sarah Bernhardt... Oui, Sarah Bernhardt de la Comédie-Française !... Un rude petit piocheur, allez, que cette femme-là !... Dès que les répétitions lui

laissent une minute de libre, crac, elle accourt saisir l'ébauchoir et vous fourre hardiment ses mains mignonnes en pleine terre glaise.

Avec cela bon camarade s'il en fut... Tout à fait *du bâtiment*, quoi !...

Mais je fais l'escalier buissonnier, si je ne m'abuse.

Grimpons encore... grimpons toujours. Comme peintre et comme frileux, Feyen-Perrin s'est rapproché du soleil le plus qu'il a pu.

Drelin !... drelin !... On ouvre. Nous pénétrons. Mille pardons, mais nous éprouvons tout d'abord le bonheur de reprendre haleine sur un divan.

Justement en voici un qui nous tend ses coussins. Merci, meuble ingratement délaissé, ô toi que le canapé bête et incommode ont si injustement supplanté, mais qui as trouvé un refuge suprême dans les ateliers où le travail rend si gourmand de far niente.

Merci, mon vieux ; car tu es et resteras sans

rival, ô divan, lit sur le pouce, sur lequel tour à tour la paresse est à l'aise pour s'horizontaliser, l'amour pour luncher, la songerie pour rêvasser en suivant les méandres bleus de la fumée qui monte en valsant sur la pointe de la cigarette...

Si nous commencions maintenant, avant d'inspecter ses œuvres, par regarder le maître du logis.

Buffon, ô vénérée ganache, une fois par hasard ta fameuse formule a raison ici.

— Le style, c'est l'homme, as-tu dit.

Feyen-Perrin est bien en effet le personnage de sa peinture. Ses enfants ressemblent à leur père.

Le charme saisissant de ses tableaux, c'est par-dessus tout la vague mélancolie, le sentiment trouvé sans être cherché, l'accent qui pénètre ; c'est, quoique notre ami Théodore de Banville proteste contre l'assimilation, l'alliance fraternelle de la peinture et de la poésie ;

de la peinture qui passe par les yeux pour aller au delà chercher la pensée.

Or Feyen-Perrin répond exactement lui-même à ce signalement.

Grand, mince, d'aspect un peu indolent, avec de longs cheveux noirs qui retombent tout droit.

La figure, au teint bistré, s'éclaire de deux grands yeux doucement tristes, dont l'expression veloute un sourire penseur.

Le nez, aux narines vivement relevées, a des froncements qui rappellent les faunes.

Il y a aussi, et beaucoup, de l'Italien, dans ce type bizarre d'homme de l'Est. Car Feyen-Perrin est tout ce qu'il y a de plus Lorrain... Un Lorrain qu'on prendrait pour un pifferaro, s'il avait une cornemuse sous le bras.

A ce point qu'un jour, comme il montait l'escalier dans une nouvelle maison qu'il habitait depuis peu de jours, un confrère, qui ne le connaissait pas, crut voir un modèle napoli-

tain qu'on lui avait annoncé, et voulait absolument forcer Feyen à se déshabiller pour lui exhiber son torse.

Au surplus, si vous tenez à être complétement renseignés sur la tête de l'artiste que nous avons l'honneur de vous présenter, deux moyens s'offrent à vous.

Le premier, c'est de prendre le train et d'aller au palais de Versailles... — pas pour entendre vociférer nos honorables, non! — mais pour aller au musée du château regarder le Bonaparte qui figure dans un tableau d'Yvon.

Ce Bonaparte, c'est Feyen-Perrin qui l'a posé.

Si la promenade vous paraît trop longue, j'ai votre affaire tout de même. Acheminez-vous tout simplement vers la salle Ventadour, et, sur le rideau, regardez le grand jeune homme du premier plan, aux cheveux flottant sur les épaules.

C'est encore Feyen-Perrin, mais cette fois peint par lui-même... il y a un certain nombre d'années.

Ce rideau (caprices étranges de la destinée) joua même un rôle décisif dans la vie du peintre.

Vous allez voir comment.

En ce temps-là, plus riche d'espérances que de réalités, il piochait le classique, et concourait, comme tout le monde, pour le prix de Rome.

C'est vous dire qu'il vous alignait comme un *cabanelliste* quelconque ses bonshommes poncifs et monotones.

Mais son tempérament franchement original ne cherchait qu'une occasion de s'évader de la banalité..

Cette occasion se présenta sous la forme d'un *impressario* qui proposa à l'artiste de lui peindre une nouvelle toile pour la salle des Italiens.

Vive Dieu ! C'était un prétexte à audaces. Comme il le saisit !

Pouvoir donner carrière à son imagination ! Travailler selon sa fantaisie, loin de la férule des *magisters* de l'école !...

Feyen-Perrin se mit ardemment à l'œuvre et fit ce remarquable morceau que vous voyez encore et où tant de qualités s'affirmaient, à travers quelques défauts d'exubérance et d'inexpérience.

Dans son empressement à accepter la proposition, Feyen-Perrin avait oublié deux choses : savoir ce que cette page lui rapporterait et se demander ce qu'elle pourrait lui coûter.

Ce qu'elle lui rapporta?...

Un bon procès, grâce auquel il parvint, non sans peine, à se faire payer TROIS CENTS FRANCS. Il y avait eu cinq cents francs de frais !

Ce qu'elle lui coûta ? Sa carrière classique. Il y eut un *tolle* d'indignation à l'École contre

le téméraire qui faisait des infidélités à la muse de l'Ennui.

Mais comme le proverbe a raison d'assurer qu'à quelque chose malheur est bon !

De là date l'émancipation du talent de Feyen-Perrin.

Il allait donc pouvoir être lui-même !

Vous savez comme il y a réussi.

Après avoir tâtonné encore un peu et pataugé quelque temps dans les *grandes machines*, il avait trouvé la vraie voie, celle où il a toujours depuis lors marché d'un pas ferme, allant toujours en avant.

Ses paysannes, comme ses pêcheuses, ont cette saveur de sincérité qui est en art le premier des mérites.

Elles ont aussi, comme je le disais, avec l'attrait d'une couleur sobre et vibrante à la fois, une poésie personnelle et intime.

Ce pinceau, plein de souplesse, ne s'enferme d'ailleurs dans aucune spécialité.

Il vous fera une année un portrait de femme au charme pénétrant, comme celui de la jeune fille à la robe noire ; ou un portrait d'homme énergique comme celui du général Billot, si apprécié au dernier Salon.

Feyen-Perrin réalise ce problème trop rarement résolu :

— Avoir sa note à soi, tout en étant un clavier.

L'été il s'en va à Cancale prendre sur nature ses croquis, où l'on hume pour ainsi dire les senteurs marines.

Quand il inventa dans ces parages un petit village où aucun pied parisien ne s'était posé, on lui louait une chambre six francs par mois.

Mais tout se découvre.

L'an dernier, un bon paysan lui a dit :

— Ah çà, mon gaillard, il paraît que vous n'êtes pas un pauvre malheureux, comme je le croyons, et que vous gagnez gros à faire vos bêtises de barbouillages !... Je n'pouvons

plus vous laisser votr'chambre à moins de vingt francs... Ah ! mais...

Terrible, le bon paysan !

L'hiver, Feyen-Perrin rentre à l'atelier où, faute de pouvoir arpenter les dunes et les falaises, il fait de l'exercice en jouant au bilboquet.

Mais quel bilboquet ! La boule pèse quinze kilos !...

Le Feyen maigre et plein de morbidesse, qui semblerait vouloir défaillir à la moindre fatigue, vous manie cela comme une plume.

Je gage que cet air maladif qu'il vous a n'est qu'un truc habile pour désarmer les jaloux qui convoitent toujours la place des autres au soleil.

Quel bon tour il leur joue !... Il fera espérer ses envieux pendant quatre-vingts ans, ce vaillant dont le tempérament a trouvé cette spirituelle formule :

— Être un chêne et avoir l'air d'un roseau !

VI

VETTER

Les habitants du faubourg Saint-Denis, — parages de la rue Lafayette, — voient tous les matins passer, avec une régularité chronométrique, un monsieur qu'un chien tient en laisse.

Le chien a l'air de faire absolument du monsieur tout ce qu'il veut. Il suffit à l'un de tirer un peu la corde pour que l'autre s'arrête immédiatement ; il suffit d'un signe pour qu'il se remette en marche.

On sent que l'homme est bien complétement la propriété du quadrupède.

Par instant même, le griffon, sévère mais injuste, abuse de son pouvoir despotique et se met à aboyer des reproches tout à fait immérités.

Le passant n'en courbe pas moins la tête avec résignation, d'un air qui semble dire :

— Que voulez-vous ! Il est mon maître !

Or, ce passant en possession de toutou, regardez-le un instant, et vous apercevrez tout de suite que vous êtes en présence de quelqu'un.

Sa tête, en effet, a la fière allure d'un Van-Dick, dont elle rappelle vaguement le portrait de Charles Ier.

Mêmes moustaches grisonnantes au léger retroussis, même barbiche affilant le bas de la figure, d'un dessin très-fin.

Le nez ferme en sa ligne est surmonté de deux yeux d'une énergie et d'une loyauté toutes particulières, de ces yeux qui regardent bien en face, qui ne dissimulent rien et qui semblent dire :

— Comme nous ne faisons rien que de droit et de franc, nous n'avons jamais besoin de fermer la fenêtre.

Des sourcils en broussaille, et une forêt de cheveux dans laquelle les années n'ont pas fait de coupes sombres, complètent un ensemble vraiment sympathique.

J'ai l'honneur de vous présenter Jean-Hégésippe Vetter, un Alsacien, pour qui la France a opté depuis longtemps, un maître peintre, un de ceux qui ont trouvé le secret de faire grand en faisant petit.

Toujours guidé par son possesseur à quatre pattes, voilà qu'il regagne, sa promenade matinale accomplie, une des maisons du faubourg Saint-Denis déjà nommé.

Ah ! dame ! c'est que Today (le nom du chien) n'entend pas que son artiste flâne !

— Au travail, monsieur, et tout de suite !... Ouah ! ouah !... Plus vite que ça, s'il vous plaît !... Ouah !... ouah !... ouah !...

Vetter obéit. Le chien se déclare satisfait et s'en va se blottir dans un coin de l'atelier en ne perdant pas l'artiste de vue, comme pour s'assurer qu'il ne fait pas le pinceau buissonnier.

Plus tard il lui accordera, à titre de récréation, la permission de jouer à la balle avec lui. Mais il faut qu'il commence par gagner ce plaisir.

L'atelier de Vetter est un atelier de bonne roche. Pas de clinquant : des tapisseries sévères, d'austères bahuts dans lesquels est empilé un véritable magasin de costumes.

Pourpoints, manteaux de satin, culottes à canon, robes Louis XIV, collerettes, fraises, bottes à entonnoir...

Un musée rétrospectif de la toilette.

Ceci atteste déjà le soin consciencieux et l'étude intime. Je vous dirai tout à l'heure jusqu'où ce soin et cette étude sont poussés par Vetter.

Jetons auparavant un dernier coup d'œil autour de nous.

Deux magnifiques portraits, grandeur nature, l'un représentant la mère, l'autre la marraine de l'artiste, sont là démontrant que, s'il lui plaît de s'éloigner de ses dimensions ordinaires, il n'est nullement gêné par cette exception et sort vainqueur de l'épreuve.

L'un de ces portraits, avec son effet de lampe et sa puissante construction, serait signé Rembrandt que personne n'aurait envie de s'inscrire en faux.

Çà et là des croquis ou des reproductions des principaux tableaux de Vetter, ou bien encore des esquisses données par des confrères.

L'une d'elles, une charmante tête de femme, est de Steuben, son professeur.

Particularité : Vetter s'est fait, sur une des fenêtres de son atelier, un parterre au quatrième étage. Il a planté non-seulement des fleurs, mais des arbres. Les voisins montrent

la croisée aux visiteurs et l'appellent le *Bois Vetter*.

Un de ces jours, Vetter est capable d'y trouver des lapins de garenne.

Je m'inscris pour la première chasse. L'illustre Today sera de la fête.

Ce qui est plus particulier encore que le bois en chambre que s'est offert Vetter, c'est la modestie profondément sincère de cet homme de talent.

Si profondément sincère qu'elle va jusqu'à une demi-sauvagerie.

Vous lui faites un compliment rapide sur un de ses tableaux, il commence à vous regarder en fronçant le sourcil. Vous insistez. Il roule des yeux avec colère. Si vous lui dites (ce qui est l'expression de la vérité) qu'il a fait une belle chose, il grince des dents.

Ne prononcez pas le mot *chef-d'œuvre*, il vous sauterait à la gorge et vous ferait un mauvais parti.

J'avoue que moi-même je ne suis pas très-rassuré en écrivant ces lignes, et que, pour détourner son courroux, j'aurais presque envie de faufiler entre les éloges un petit bout d'éreintement qui ferait office de paratonnerre.

Mais tant pis, ma foi ! Ma conviction avant tout ! Je ne saurais dire que ce que je pense.

Et je pense que Vetter est du très-petit nombre des élus dont les toiles vivront par delà notre génération,

Ce sera justice d'ailleurs, si l'on donne quelque crédit au vers :

Le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui.

Nul ne pioche plus ardemment un tableau que l'auteur de *Molière chez Louis XIV,* une des perles du Musée du Luxembourg, de *Molière trouvant le sujet du Bourgeois gentilhomme*, du *Mazarin,* du *Bernard Palissy*... et autres.

Il m'a été donné de voir tous les travaux

préliminaires qu'il s'était imposés pour son dernier tableau : *La fuite en Égypte*. Pour chaque personnage, il avait fait jusqu'à douze ou quinze études sur le nu. Pas un mouvement qui n'ait été cherché de dix manières différentes, pas une ligne qui n'ait été méditée et préméditée.

Nous voilà loin des procédés sous-jambe de certains pacotilleurs qui usinent l'art et ne pensent qu'à faire face aux commandes.

Les pères Coupe-Toujours de la peinture... y compris les galettes.

Vetter ne se soucie pas de la question commerciale. Il passera un an, s'il est besoin, sur son œuvre.

— Il ne suffit pas de pondre, me disait-il un jour, il faut couver.

Et pourtant (bizarre contradiction du hasard), ce désintéressé fut un des premiers qui atteignirent un haut chiffre de vente.

Vous vous rappelez l'émoi du bourgeois lors-

qu'on raconta que son *Palissy* avait été acheté 25,000 fr. ?

Cela semblait énorme alors.

C'est une misère maintenant à côté des tableaux...

(Air des *Tziganes*.)

A trois cent mille,
A trois cent mille,
A trois cent mille cinquante !

Au dernier Salon Vetter avait un *Raffiné*. Il achève en ce moment un bijou intitulé : *la Lettre*, que vous ne verrez pas, au palais de l'Industrie, l'Américain qui l'a commandé ayant emporté sa proie.

Une dame de la cour de Louis XIII déchiffrant un billet d'amour que quelque beau seigneur lui glissa, tout à l'heure, dans la main au sortir de la chapelle.

4.

Les étoffes sont prodigieusement belles.

Mais, garde à moi!... Vetter m'étranglerait si je continuais sur ce ton et Today qui est à l'unisson montre déjà ses crocs en fronçant les babines.

Un mot peint d'homme.

Un article avait paru qui rendait justice à ce vaillant. Deux jours après il rencontre le journaliste et, lui serrant la main :

— Vous ne savez pas le plaisir que vous m'auriez fait, si vous aviez dit cela d'un de mes amis!

Eh bien! c'est être trop peu de son époque à la fin! Vivre ainsi dans son coin (le bon coin pourtant!) c'est laisser passer les médiocrités ambitieuses et toutes les coteries intrigantes.

Balzac disait un jour :

— Je cherche à tenir le plus de place que je peux dans la littérature, afin qu'il en reste le moins possible pour les imbéciles.

Balzac avait raison.

VII

A. VOLLON

Nous voici revenus dans ces parages du boulevard Clichy, que nous avons visités déjà, et qui sont un rendez-vous de noble compagnie artistique.

Antoine Vollon, un des plus puissants pétrisseurs de couleurs que possède notre époque, habite au numéro 25 une maison dont il est le propriétaire.

Nous avons déjà eu assez de fois occasion d'expliquer comment les mots *artiste* et *pro-*

priétaire ont cessé de s'étonner quand ils se trouvent réunis.

Nous n'insisterions donc pas sur ce détail, s'il n'empruntait aux commencements du peintre un intérêt exceptionnel. C'est le point de départ qui rend plus curieux le point d'arrivée.

Si jamais on a pu dire de quelqu'un qu'il était l'enfant de ses œuvres, c'est de Vollon.

Savez-vous quel fut son premier ouvrage? Oh! une peinture qui, du premier coup, jouit d'une incomparable publicité; qui, du premier coup, passa sous les yeux de je ne sais combien de mille spectateurs!

Son premier ouvrage fut... les numéros sur fonte émaillée des maisons de la bonne ville de Lyon, sa patrie!

Employé dans une fonderie, il débuta par cette belle couche de bleu azuré sur laquelle se détachent les 1, les 2, les 3 chargés de guider le passant en quête d'une adresse.

Il tâtonna encore ainsi pendant quelque temps, piochant avec énergie pour gagner le pain quotidien, faisant de la bijouterie, puis de la gravure. Mais déjà sa vocation se dessinait.

En dehors des heures qu'il consacrait au labeur nécessaire, il trouvait moyen de manier le pinceau, d'inspiration, sans avoir reçu de leçons de personne.

C'est celui-là qui aurait le droit de revendiquer vraiment la formule dont je ne sais quel poseur se parait dans un livret du Salon et de se dire *élève de la nature !*

Le professeur, c'était son œil observateur. L'élève, c'était sa main déjà habile. Si bien qu'en 1857 il exposait à Lyon des *Pierrots.*

L'événement parut de mince importance et les annales artistiques n'en font pas mention. Mais bientôt Vollon devait marcher au pas de charge dans la voie du succès, qu'il n'a plus quittée depuis.

En 1859, il arrivait à Paris, pas tout à fait en sabots, comme les célébrités légendaires ; mais bien peu s'en faut.

Le démon de l'art s'était emparé de lui, il lui appartenait dès lors tout entier.

Qu'importaient les privations? On trouvait toujours quelque brocanteur pour acheter, à n'importe quel prix, les dessins et les croquis que Vollon enlevait avec une fougue infatigable.

Une fois il donna à un revendeur *vingt de ces croquis* contre une table à couleurs.

La table valait dix francs. Chacun des croquis a été, depuis lors, coté mille francs au moins.

A ce propos, une anecdote bien typique.

Un matin (à l'époque où il commençait à percer), Vollon vit arriver chez lui un des marchands de bric-à-brac avec lesquels il avait jadis négocié des trocs du genre de celui dont je viens de parler.

Le bonhomme avait l'air furieux.

— Me reconnaissez-vous? s'écria-t-il en entrant.

— Certainement.

— Eh bien, vous m'avez volé.

— Hein?

— Oui, volé; car vous ne m'avez pas dit que vous aviez du talent et que vous deviendriez célèbre !...

Est-ce beau ce cri du cœur !

Et comme Vollon regardait son homme d'un air assuré :

— C'est abominable! poursuivit l'autre. Vous êtes cause que j'ai lâché pour rien des études de vous, qu'un de mes confrères revend maintenant des prix fous.

Il fut impossible de faire comprendre au digne commerçant que le voleur c'était lui.

En 1863, toutefois (il paraît que c'est le lot de tous ceux qui ont l'étincelle sacrée), les tableaux de Vollon étaient encore refusés au Salon.

De même en 1864.

En revanche, six ans après, en 1870, il faisait partie de ce jury qui naguère repoussait ses toiles avec dédain.

N'est-ce pas qu'ils sont amusants les retours d'ici-bas!...

A l'heure qu'il est Vollon est de ceux dont on dit, avec raison, qu'ils *vendent ce qu'ils veulent.*

Les amateurs et les marchands assiégent la porte de son atelier, — dans lequel nous allons pénétrer, tandis qu'ils font antichambre.

Un bien étrange assemblage de richesses et de sans-façon que cet atelier tout personnel.

L'indépendance fantasque de Vollon y éclate dans le moindre détail.

Ici une admirable chasuble du XVIe siècle toute brodée en or fin repose sur un chaudron noirci par un long usage.

Là une vieille pipe culottée se prélasse sur un bahut dans lequel sont enfermées les pièces d'argenterie les plus rares.

Car Vollon est un collectionneur passionné qui ne sait pas se marchander une fantaisie.

Très-connaisseur, il ne jettera jamais son dévolu sur un morceau médiocre ; mais, comme on le sait impatient de conquérir le bibelot de son goût, on lui fait payer son emplette en conséquence.

Il est dit que les marchands trouveront toujours moyen de l'exploiter sous une forme ou sous une autre !

En dehors des collections dont nous venons de dire la beauté, j'aperçois à la muraille un remarquable Géricault (un *Trompette de cavalerie*), puis de bien curieuses peintures de Carpeaux (entre autres un portrait de Vollon, enlevé en une heure par le regretté sculpteur qui fut son ami).

A propos de sculpture, c'est un des soucis du peintre que de s'entourer de plâtres d'après l'antique. On se croirait presque chez un statuaire.

Vollon, qui désire passionnément faire de la figure, cherche dans l'étude les secrets du relief humain et du mouvement anatomique.

A ce point que cet été il travaillait à une toile, que vous admirerez au Salon, une splendide pêcheuse, grandeur nature, suivant, la main fièrement campée sur la hanche, le bord de la mer.

Soudain, au moment de peindre le pied, je ne sais quel scrupule le prend.

Voilà qu'il saute en chemin de fer (c'était à Puy, près Dieppe, qu'il peignait), et s'en vient à Paris rien que pour acheter un pied d'écorché, avec lequel il retournait là-bas dans la nuit même.

Cet exemple vous dit si Vollon est consciencieux.

Jamais la préoccupation du gain n'a été pour lui en ligne de compte. Un tableau est achevé. L'amateur qui doit le couvrir d'or l'attend. N'importe!

Si à la dernière minute Vollon n'est pas satisfait, il prend le couteau à palette et d'un seul coup détruit l'œuvre.

Il a procédé ainsi tout récemment pour une composition de quarante-deux figures qu'il a effacée au moment de la signer.

Ceci, avouez-le, n'est pas le fait d'un artiste ordinaire et mercantile?

Vollon, d'ailleurs, est l'originalité en personne ; l'originalité sincère et sans pose, l'originalité naïvement bizarre.

Voyez sous son inamovible chapeau rond, voyez, au milieu de sa barbe touffue, la bonne figure souriante. Elle vous annonce un brave et vaillant cœur.

Les yeux bleus sont tout remplis de bienveillance. C'est la simplicité même et la droiture aussi.

Seulement vous avez devant vous l'être le plus candidement fantasque de la création.

Vous êtes de ses bons amis. Il est heureux

de vous voir, mais là tout à fait heureux. N'empêche qu'il restera parfois trois ans sans vous donner de ses nouvelles.

Vous vous promenez avec lui. Il vous dit :

— Attendez une minute... j'entre allumer un cigare.

Vous attendez et... vous ne le reverrez que si le hasard vous le fait rencontrer en 1878.

Il lui arrive de vouloir descendre de son atelier à son appartement qui est au premier pour chercher n'importe quoi.

Dans ce parconrs de vingt-cinq marches une idée lui traverse la tête. Il gagne la rue... et en vareuse part pour un voyage de six mois.

Mais impossible de lui en vouloir. Il est si cordial et si vrai dans son excentricité.

Et puis aussi il a tant de talent ! Quelle patte et quelle pâte !... Comme il manie la lumière ! On dirait qu'il trempe son pinceau dedans.

Passion particulière : Adore le billard...

A Puy, il joue parfois avec Dumas fils un tableau en trente secs.

Et il perd... Parbleu ! S'il gagnait il ne serait plus passionné.

Signe plus particulier encore : est arrivé à l'apogée du succès sans avoir d'ennemis.

C'est que la jalousie est réellement forcée de désarmer devant celui qui semble avoir pour devise :

— Après avoir trouvé cent fois comme un maître, chercher encore comme un élève.

VIII

GUSTAVE JUNDT

Marius pleurait sur les ruines de Carthage.

Gustave Jundt rit sur les ruines de la Pépinière.

C'est, en effet, comme chante une célèbre complainte,

Là-bas, là-bas, tout près du Luxembourg,

Que le plus joyeux des artistes a installé ses pénates, au 80 de la rue d'Assas (ci-devant de l'Ouest).

Comment a-t-elle cessé d'être à l'Ouest, si elle y était jadis? Mystère! L'édilité a des caprices autocratiques. Inclinons-nous.

Madame Richard, la préposée au cordon de l'immeuble (elle en fait un cordon bleu par ses talents culinaires), est là qui vous attend un sourire sceptique sur les lèvres.

Ce sourire signifie :

— Allons, bon! encore un qui s'imagine qu'on rencontre quelquefois M. Jundt chez lui!

Et avant que vous ayez ouvert la bouche, elle a déjà répondu :

— Il est sorti!

Quelquefois même elle ajoute en *a parte :*

— Depuis quatre mois.

L'état chronique de Jundt est en effet, quand il se porte bien, d'être sorti.

Le Benoîton du pinceau!

Avec de la persévérance, toutefois, on parvient à tout..... même à le rencontrer au logis.

Tenez! d'en bas, j'aperçois sa bonne et

sympathique figure qui nous envoie un cordial bonjour.

Elle s'épanouit bien sincèrement dans une bonne humeur bien franche, cette figure que coupent, comme deux coups de sabre, une énorme moustache blonde et une vaste barbiche de même nuance.

Les yeux du peintre feraient le désespoir des marchands de lunettes. Ils sont tellement rapprochés du nez que, pour lui, il faudrait presque remplacer le binocle par un monocle.

Ces deux yeux-là sont d'ailleurs toujours occupés.

Le premier observe, le second parodie ce que l'autre a observé.

Ce qui fait qu'il y a en Jundt un peintre plein de talent et un humoriste plein de verve.

Le peintre va vous être tout de suite raconté par son atelier.

L'amusant tohubohu!

Sous un costume alsacien ou breton, sous

une défroque de n'importe quelle provenance, une étude, deux études, trois études, cent études d'après nature!

C'est un musée complet.

L'Alsace, le Tyrol, la Bretagne, l'Auvergne, l'Angleterre, l'Algérie, les environs de Paris, Orsay, Cernay, Marlotte, Montgeron, y défilent à l'envi. — Études charmantes, primesautières, claires, que la postérité seule connaîtra.

— C'est pour ma vente après décès, dit-il parfois en riant.

Car je vous ai prévenu que Jundt rit toujours.

C'est sans doute pour que le logis fût en harmonie avec la gaieté de l'habitant qu'il a choisi cet atelier ouvert à plein ciel, d'où l'on découvre tout le jardin que les folies du vandale Haussmann n'ont pu entièrement déshonorer.

Le gazon verdoie sous ses fenêtres, même en hiver. A l'horizon, les belles silhouettes des

vieux monuments et les vélocipèdes de la civilisation. Paris ancien et Paris moderne, avec des oiseaux jaseurs pour familiers ; c'est charmant.

Jundt est né à la Robertsau, près de Strasbourg.

Alsacien de cœur, Parisien d'esprit, Français de patriotisme.

En 1849, il entrait à l'atelier Drolling, où il rencontra ces vaillants artistes qui, séparés depuis par leurs tempéraments, leurs succès, leurs travaux, n'en restent pas moins de solides camarades. Parmi eux : Jules Breton, le maître de Courrières; Baudry, ce Vénitien trop longtemps égaré dans Rome; Maillot, le « chapellier » de Notre-Dame et de Belleville; Feyen-Perrin; Saintin, qui *saintimentalise* les Parisiennes; Marchal, qui lui fait parfois la concurrence; enfin ses compatriotes Lix et Henner, surnommé *Qu'est-ce que tu tis*.

Comme tous ceux qui ont appris sous les

Picot, les Drolling, les Cabanel, Jundt se crut obligé (pour sa famille peut-être) de concourir pour l'entrée en loges.

Il comprit tout de suite, cependant, qu'il valait mieux manger amoureusement la saucisse traditionnelle que de faire semer des oranges à Atalante, ou de frapper Ajax de la « Foudre du Dimanche. » Vous comprenez que non-seulement il n'entra pas en loges, mais que l'épreuve fut pour lui suffisante.

Sa nature indépendante n'avait rien à faire avec l'école.

Disons qu'il avait besoin d'air !

Drolling mort, son amour de la bonne chère peut-être le conduisit chez Biennoury.

Puis il prit son vol et fit son premier voyage avec celui qui était connu dans le monde artistique sous le nom du « Père Saal. » Ils partirent pour le Tyrol.

Tous deux étaient doués de même façon, artistes jusqu'au bout des ongles, spirituels,

musiciens nés, parlant allemand, l'un de naissance, l'autre malgré lui.

Le voyage fut charmant : Saal en rapporta d'excellentes mauvaises études et Jundt l'art de chanter à merveille la tyrolienne.

C'est à cette éqoque qu'il fit à Strasbourg, dans sa famille, la connaissance de Vetter déjà portraitisé ici.

Une amitié-antithèse ! Vetter sévère comme la justice, Jundt indulgent comme le jury !

Ils voyagèrent ensemble en Suisse, et devinrent aussi amis que les plus célèbres. La postérité dira Jundt et Vetter, comme elle dit : Oreste et Pylade, Thiers et Barthélemy Saint-Hilaire, de Broglie et Antonin Lefebvre-Pontalis.

Plus tard, il visita, avec Schutzemberger, la forêt Noire, chère à son enfance, le duché de Bade, d'où il rapporta ces joyeux croquis qui nous ont valu la *Matinée au musée du Grand-Duc*, un mélange d'art et d'humour. Un œil

raillant ce que l'autre avait étudié, comme je vous le disais. C'est pendant ces voyages qu'il imagina les premières des charges qui l'ont rendu célèbre dans le monde picturant et sculpturant.

C'est là aussi qu'il composa ses premières symphonies pour *peigne solo*.

Vous ne comprenez pas? Rien de plus simple. Sur les dents d'un simple peigne, Jundt imite le hautbois à faire pleurer un mélomane.

Préférez-vous un morceau de cor exécuté sur la paume de la main? Voulez-vous qu'il miaule du Mozart ou gratte sur la guitare le *Lever du jour*, un concerto avec chant du coq, bêlements, gloussements, beuglements, et le reste?...

Après l'audition de ce dernier morceau, Berlioz, un jour, décerna à Jundt cette mémorable qualification : « Chef d'orchestre de l'arche de Noé. »

Et ses imitations! Que de fantaisie dans l'exactitude!

Jundt est, à lui seul, un musée des souverains.

Tour à tour Napoléon III, Victor-Emmanuel, le duc d'Aumale s'incarneront en lui.

Au besoin il serait, je crois, le roi d'Araucanie en personne...

Est-il besoin maintenant de rappeler les succès de l'artiste aimé du public?

Tout le monde sait par cœur l'*Invitation à la noce*, le *Premier né* et le *Baptême*, deux merveilles d'esprit.

Qui a oublié l'épatement comique de ce paysan badois, en présence des appâts incomplets de la Vénus de Milo dans *le Dimanche au musée du Grand-Duc;* l'adorable *Marguerite,* si séduisante, si chastement coquette dans la rosée du matin où elle noue ses blonds cheveux, qu'elle a séduit le jury lui-même; la terreur du casque à pointe, trop spirituellement prédite dans *Sadowa;* les *Libellules* et les *Iles du Rhin,* ces blondes improvisations.

Et la *Chèvre,* et le *Dimanche matin,* et le *Denier de sainte Anne* qui révèlent, à côté de l'artiste-poëte et du fin comique, un maître paysagiste et un coloriste pour qui la lumière n'a pas de secrets.

Arrêtons-nous et terminons par une anecdote qui prouve que Jundt manie aussi bien la fine ironie que la drôlerie épique.

Il avait vendu à un amateur un de ces champêtres tableaux où il excelle.

Mais voilà que l'amateur lui fait dire en confidence que ce tableau, à cause du sujet, lui paraît bien peu élégant pour figurer dans un salon.

— Qu'à cela ne tienne! répond Jundt; on n'a qu'à me le renvoyer.... j'arrangerai la chose.

Deux jours après il réexpédiait la toile telle quelle à son propriétaire. Seulement au doigt du paysan, il avait peint une bague avec un diamant énorme.

IX

BOUGUEREAU

Portez arme, présentez arme !... Ran plan ! ran plan plan !... C'est un académicien qui passe et un académicien tout frais élu, s'il vous plaît. L'accouchement est d'hier.

Cela devait être.

M. Bouguereau était manifestement académicien de naissance. Il y a d'irrémédiables infirmités.

Cela ne l'empêche certes pas d'être un excellent homme, droit et loyal, pour lequel ceux qui le voient éprouvent une réelle sympathie.

Par exemple on reste maître d'éprouver, en voyant sa peinture, un sentiment absolument contraire.

Et c'est un droit dont j'use personnellement avec passion.

Ce porcelainage méticuleux m'horripile.

Ce n'est pas la bonne vraie lumière du soleil qui éclaire ces chairs albâtrées et mollasses.

C'est la mèche pâlotte d'une veilleuse qui leur semble donner, de l'intérieur, les reflets blafards de la théière à tisane qui tremblotte sur la table de nuit des malades.

— Cependant...

— Oh ! je sais d'avance tout ce que vous pourrez me dire. Du savoir-faire, de l'acquis, du procédé... Je vous accorde que M. Bouguereau a de tout cela, autant qu'un membre de l'Institut, selon la formule, en a jamais possédé. Mais de l'inspiration... jamais !

Le pinceau a aussi ses forts en thème.

M. Bouguereau en est un. Il ne commet ni

barbarisme de dessin, ni solécisme de composition. Seulement c'est éternellement poncif.

L'impression générale et curieuse que vous produit une œuvre de M. Bouguereau est celle-ci :

— Tiens ! ça doit être une copie !

De qui ? C'est variable... Un jour il rappellera Raphaël pour faire penser le lendemain à Galimard.

Mais oncques on ne se dira :

— Ceci est du Bouguereau tout seul.

L'artiste n'en a pas moins prospéré. Au contraire, cette banalité imitative a probablement contribué à sa réussite.

Scribe affirmait qu'il ne fallait risquer un *mot* dans une pièce que lorsqu'il avait couru le monde pendant plusieurs années.

Il en est peut-être de même en peinture.

Le bon bourgeois est mis à son aise tout de suite par une œuvre dépourvue d'originalité.

Son œil est charmé d'être au courant aussitôt.

Les oseurs primesautiers le déroutent comme une énigme. Il a si peur de dire une bêtise !

Tandis que devant quelque chose qu'il connaît, il peut croire qu'il s'y connaît en quelque chose.

Aussi, après avoir cueilli les palmes à Rome, M. Bouguereau arriva-t-il rapidement à vendre sa peinture.

Vendre ! Le grand *criterium* du jour !

On ne dit plus :

— Un tel est un véritable artiste.

On dit :

— Un tel vend tant.

Je m'étonne qu'on n'ait pas encore créé la *Cote des Ateliers* pour faire pendant à la *Cote de la Bourse*.

Puisque c'est la mode du moment, adop-

tons-la, et marquons la carrière de M. Bouguereau en chiffres connus.

A son retour de Rome, on était aux débuts de 1855, et il vendait dans les environs de

CINQ MILLE FRANCS.

L'État, le moins intelligent des Mécènes, étendait déjà vers lui sa main protectrice, et achetait ses grandes tartines, pendant que des particuliers, séduits par les qualités d'emprunt dont j'ai parlé, lui confiaient la décoration de leurs hôtels.

Il était *lincé*. Et le crescendo ne devait pas s'arrêter.

Très-peu de temps après on était dans les

DIX MILLE FRANCS.

Vous comprenez que, lorsqu'on se sent tant de billets de banque au bout du pinceau, la pa-

resse deviendrait une terrible non-valeur.

M. Bouguereau l'a compris, et il est certainement un des piocheurs les plus intrépides de Paris.

Un des plus réguliers aussi.

Invariablement il se met au travail quand la pendule sonne telle heure, ne le quitte que lorsque l'aiguille a accompli un certain nombre de tours sur le cadran.

Un statisticien a même prétendu que M. Bouguereau donne toujours, suivant la saison, le même nombre de coups de pinceaux dans sa journée.

Comme la preuve de l'addition est impossible à faire, mieux vaut croire que d'y aller voir.

Il court encore à ce propos des légendes étranges.

D'aucuns vous affirmeront que M. Bouguereau n'a pas de siéges dans son atelier, afin d'empêcher que les visiteurs n'aient envie de

s'asseoir et de lui faire perdre un temps précieux.

Il aurait contracté cette habitude dès l'époque où ses tableaux atteignaient les cours de

DIX MILLE FRANCS.

Il y en a qui vont plus loin et qui prétendent que M. Bouguereau (pardon du détail) n'a jamais consenti à avaler une médecine de sa vie, parce que la conséquence aurait été une série d'entr'actes qui auraient dérangé la ponctualité de son labeur persévérant.

Charges d'atelier sans doute, car M. Bouguereau a eu un atelier d'élèves, où la devise était :

— Mort à l'empâtement !

Les fantaisistes content aussi, à ce propos, un tas d'histoires.

Ils prétendent que M. Bouguereau passait le premier l'inspection des études, gourmandant

quiconque n'avait pas lissé sa toile, conformément aux sacrées doctrines.

Après quoi M. Desgoffe, élève lui-même du maître, mais déjà honoré d'une confiance spéciale, arrivait avec une râclette qu'il promenait du haut en bas de chaque tableau, afin qu'aucune touche audacieuse n'y dépassât le très-saint alignement.

Mais les élèves prenaient trop de temps.

M. Bouguereau y renonça quand il eut atteint les prix de

VINGT MILLE FRANCS.

Il les a aujourd'hui dépassés de beaucoup.

Riche, propriétaire dans le quartier Notre-Dame des Champs, il s'est fait une vaste résidence dans laquelle il peut exécuter les plus grandes œuvres (au mètre).

Ne supposez pas toutefois, comme sa pein-

ture le donnerait à croire, que M. Bouguereau soit l'homme des élégantes recherches.

Au contraire (ce qui semble bien peu dans son caractère) il inclinerait plutôt vers l'inculte.

Sa mise n'a rien de la correction de son faire.

Comme physique, la tête, où se lit la très-réelle bonté de l'homme, n'a aucun accent spécial.

Un ensemble rond et sans relief, avec de la barbe.

Étant arrivé à vendre au taux de

TRENTE MILLE FRANCS,

M. Bouguereau a pensé que l'heure de sonner à la porte de l'Académie était venue pour lui.

Il s'est donc mis en campagne, et a commencé la tournée des visites réglementaires.

La drôle de corvée !

Ils étaient huit candidats ! Huit qui venaient tour à tour dire :

— Vous savez que j'ai bien plus de talent que le monsieur qui descend d'ici.

On raconte même que M. Bouguereau se serait une fois rencontré avec un de ses principaux compétiteurs dans un des escaliers qu'il eut à gravir pour la circonstance et qu'il y eut choc.

Ces choses-là arrivent.

Elles arrivent si bien, que Baour-Lormian fut dans une situation analogue le héros d'une aventure abracadabrante.

Baour était, lui, candidat à l'Académie française.

Il allait solliciter la voix de M. de Pongerville, lorsque, du premier, il aperçoit au second son compétiteur qui descendait.

Baour, timide de sa nature, veut l'esquiver, regarde autour de lui, voit une petite porte, l'ouvre et se trouve blotti dans un endroit que je n'ai pas besoin de désigner autrement.

Mais où la chose se complique, c'est que le compétiteur, que la visite avait sans doute secoué, s'arrête sur le même palier, et se met du dehors à tirer la même porte pour... entrer.

Comme il était plus fort que Baour et que celui-ci n'avait pas eu le temps de mettre le verrou, la porte finit par céder et les deux rivaux tombèrent malgré eux dans les bras l'un de l'autre sur un terrain... qui ne pouvait pourtant pas porter bonheur aux deux à la fois.

Tableau !

Ce mot *tableau* me rappelle que j'ai laissé M. Bouguereau en plan.

J'en ai fini, d'ailleurs, avec cet artiste d'un mérite aussi incontestable que banal.

Sa route est toute tracée désormais.

Comblé de rubans, enterré tout vif à l'Institut, il continuera à écouler ses produits dans les prix les plus élevés et en mourant (ce qui,

arrivera j'espère, le plus tard possible), il aura la consolation... ou le regret de se dire :

— Hélas ! si j'avais vécu encore un peu, j'aurais peut-être vendu ma dernière œuvre

UN MILLION.

X

JULES BRETON

Ducis, qui n'est pas coutumier du fait, a, dans ses œuvres diverses, laissé une poésie d'un charme véritablement exquis, poésie intitulée : *Le ménage des deux Corneille.*

Il y parle des deux poëtes :

Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs ;
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,

6.

Et leurs petits mentons tout gras.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune;
Les femmes n'étaient jamais deux,
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Ces vers me sont revenus à la mémoire en songeant à la vie patriarcalement unie que mènent Jules Breton et son frère Émile.

Nous sommes à Courrières, dans le Pas-de-Calais, en plein nord flamand.

Lorsque, dans le conte de Perrault, on nommait M. le marquis de Carabas, chacun saluait avec respect ce nom qui évoquait l'idée de tant de richesses.

Prononcez à Courrières ou dans les environs le nom de Breton, on saluera de même, non pas les millions, mais la considération de toute la famille, en même temps que la renommée personnelle de l'éminent artiste chez qui nous vous conduisons.

Nous y voici... Plaît-il ? Vous dites que je me trompe, et que je vous conduis dans une brasserie... Je ne me trompe pas : le troisième frère de Jules Breton est brasseur, en effet. Son usine est une des plus importantes de la contrée, et c'est dans la cour même de la brasserie que sont construits les ateliers de Jules et d'Émile.

Ce côte à côte de l'art et de l'industrie donne même à la visite un caractère particulièrement piquant.

Voyez sur le seuil de la porte cet ouvrier aux manches retroussées, à la cotte mouchetée des souvenirs du houblon.

C'est un des travailleurs qu'emploie le frère aîné. Si vous lui parlez de la qualité de sa bière, il vous répondra non sans fierté qu'elle passe pour une des meilleures du pays.

Mais amenez la conversation sur les tableaux de Jules Breton, une bien autre fierté rayonnera dans les yeux du brave homme, et,

s'identifiant avec l'artiste, il vous répondra :

— Ah oui, monsieur, nous en avons un vrai talent, ce n'est pas pour rien que nous avons été fait officier de la Légion d'honneur.

Ils sont tous ainsi, joyeux des victoires éclatantes que remporte chaque année aux expositions... la maison Breton et Ce.

L'atelier de Jules Breton, qui fait pendant à celui de son frère, est sobre et simple. Quelques meubles anciens, beaucoup d'études et c'est tout.

En revanche il est un autre atelier, installé, celui-là, dans la maison particulière de l'artiste et pour lequel Breton déploie tous les raffinements de décoration et de luxe, c'est celui de sa fille aujourd'hui âgée de seize ans, et qui promet d'être un peintre des plus remarquables.

Aussi avec quelle tendresse et quel orgueil Jules Breton en parle !

— Elle peindra mieux que moi, allez, dit-il, tout joyeux.

Et il souhaite sincèrement que sa prophétie se réalise; car la sincérité est avant tout la grande qualité de ce caractère et de ce talent.

Le pinceau, c'est l'homme.

Comment Jules Breton fut-il amené à faire de la peinture?

On l'avait destiné à tout autre chose, comme son frère Émile qui fut un moment fabricant de chicorée.

Ce qui lui faisait dire en riant, quand il fit ses premiers paysages :

— J'ai changé la chicorée pour les épinards.

Le public, qui fait fête à ses tableaux, n'a pas heureusement ratifié ce jugement-là.

Jules Breton, lui, n'aurait peut-être jamais pris la palette sans un peintre belge qui jouissait à Gand, *savez-vous*, d'une vraie réputation locale.

Il se nommait Devigne.

Ami du père de Breton, M. Devigne vient un jour le voir.

On lui montre fièrement des dessins poncifs que le jeune homme avait faits au collége.

— C'est détestable !

Alors Jules Breton tira d'une armoire quelques croquis crayonnés par lui en toute indépendance et en dehors des leçons :

— C'est différent ; il y a quelque chose là, dit M. Devigne, qui s'y connaissait assurément. Confiez-moi-le pendant un an, et je vous dirai alors si, oui ou non, on peut en faire un artiste.

Le verdict fut *oui*.

Après un court séjour à Anvers, Breton arriva à Paris.

Il était loin de se douter alors de la voie qu'il devait suivre.

Il traversa l'atelier de Drolling et exposa, en 1855, une scène des barricades de la révolution de 48.

Peu après, retourné à Courrières, en tête à tête avec la vraie nature, il comprit pour la première fois la poésie du paysan.

Sa route était tracée désormais.

Si bien tracée qu'il vendait bientôt sa première toile champêtre deux mille francs.

Nous ne sommes ici ni pour faire de la statistique, ni pour faire de la biographie ; les belles toiles de Breton, si réelles et si idéales à la fois, sont trop connues pour qu'il y ait lieu d'insister.

Ce qui est beaucoup moins connu, c'est l'homme, car il est fidèle à l'axiome ancien :

Cache ta vie, montre tes œuvres!

Il vit là-bas dans son coin avec une sérénité patriarcale.

Le travail est pour lui un plaisir, parce que dès qu'il deviendrait une fatigue Breton l'interrompt.

Tout à fait fantaisiste sous ce rapport, Breton va flâner pendant une quinzaine tout entière, quelquefois même pendant un mois.

Puis sans désemparer il se met à la tâche, et enlève un tableau avec une ardeur fiévreuse.

L'été il court les champs, prenant sur nature tous les croquis dont il se servira ensuite.

Quant à Paris, il n'y vient guère qu'une fois par an, au moment du Salon, appelé par les devoirs de juré que lui impose la sympathie de ses confrères.

Modeste, sans pose, doux mais résolu, Jules Breton est fermement dévoué aux convictions libérales qui l'ont toute sa vie passionné.

Car il y a un penseur derrière ce peintre,

Un penseur qui a prouvé dernièrement qu'il manie le vers aussi bien que la couleur.

C'est aux heures de mélancolie que Breton fait de la poésie.

S'il est heureux et gai, la rime est absolument rebelle.

Si, au contraire, un chagrin vient, l'inspiration arrive avec lui.

En ce moment il travaille à un grand poëme qui fera, j'en réponds, du bruit dans Landerneau.

Comme aspect, Jules Breton offre cette particularité que sa physionomie semble être ovale en large, au lieu d'être ovale en long.

Jundt lui disait un jour :

— Probablement ta nourrice s'asseyait sur toi la nuit.

Ses cheveux longs rappellent un peu la mode romantique. Une barbe inégalement fournie, et d'un châtain doux, encadre la figure qui a des *roseurs* juvéniles.

La bouche aux lèvres accentuées dirait, d'après le système de Lavater, beaucoup de choses que je n'ai pas à contrôler.

Ce qui, par exemple, se voit tout de suite, c'est un regard bleu clair et limpide qui ne craint pas de laisser lire au-dedans.

La fenêtre est toujours ouverte, et il y a toujours quelqu'un à la fenêtre.

Belle et calme carrière que celle de Jules Breton ! Applaudi comme peintre, fêté comme poëte, cela tient du phénomène !

Je propose de le surnommer : le *Succès à deux têtes*.

XI

MONGINOT

En face de ces terrains de la Pépinière, dont la hideuse nudité témoigne (on ne saurait trop le répéter), de la folie de M. Haussmann, la rue d'Assas possède une sorte de cité à l'allure pittoresquement mystérieuse.

Sur la rue, une grille derrière laquelle on aperçoit une charmille de tilleuls, faisant bordure à deux rangs de petites maisons, qui rappellent un peu les cottages anglais.

Au milieu de cette avenue-cité se balance

mélancoliquement un des derniers réverbères que possède Paris.

Le vieux vrai réverbère classique ; le réverbère à poulie qui grince un gémissement chaque fois que le vent l'effleure.

C'est là qne d'assez nombreux artistes ont planté leur tente, locataires d'un propriétaire artiste lui-même, puisqu'il n'est autre que M. Signol, l'auteur de la *Femme adultère,* un bon tableau dont il a eu l'air de se repentir pendant toute sa vie.

A droite, en pénétrant dans la cité Signol (donnons-lui ce nom à défaut d'autre), l'atelier de Perrault, l'élève de Cabanel, qui *cabanellise* pour son compte de façon à charmer les bour geois épris de la peinture jolie, jolie.

Plus loin, Mathieu Meusnier, l'habile statuaire.

Plus loin encore, l'atelier dans lequel nous vous conduisons, l'atelier de Monginot, l'habile *nature-mortier*. Une inscription tracée à la

craie sur la porte vous invite à pénétrer par la petite porte de l'escalier, lorsqu'il y a modèle et que Monginot craindrait avec raison que l'aspect inopiné d'une dame décolletée, par en haut et par en bas jusqu'à la ceinture, n'effarouchât le regard d'un visiteur non prévenu.

En prenant la petite porte qui nous a été recommandée, nous arrivons sans que notre pudeur ait à rougir.

L'atelier de Monginot, en effet, est divisé en deux parties.

La plus petite est celle où posent les modèles.

La plus grande celle où sont les œuvres de l'artiste, et où il travaille lui-même, quand un de ses élèves s'escrime de l'autre côté contre les rondes-bosses d'une poseuse.

Du premier coup d'œil on constate qu'on est chez un amateur du bibelot, et chez un connaisseur aussi.

Ces faïences rares, ces tapisseries choisies,

ces bahuts, ces crédences, ces argenteries sont autant de collaborateurs pour le peintre, qui les fait figurer dans ses tableaux.

Prenez garde !... vous allez renverser un superbe singe empaillé qui vous grimace le bonjour.

Encore une des utilités de la troupe. Monginot possède son singe comme personne.

Il a fait de vrais chefs-d'œuvre avec cette contrefaçon de l'homme, qu'il a su rendre infiniment plus spirituelle que l'homme lui-même.

Je connais notamment, dans la salle à manger d'un amateur, un certain macaque à l'air important et lourdaud, qui, le chef coiffé d'un bonnet de gâte-sauce, apporte une colossale soupière... Une merveille !

Ce qu'il y a d'agréable chez Monginot, c'est que, suivant la saison, vous pouvez vous y livrer à une collation variée.

Tous les fruits du calendrier défilent succes-

sivement devant sa palette. Vous pouvez avancer la main et goûter.

Bien entendu, personne ne le fait... si ce n'est un jour un Anglais dont l'histoire est curieuse.

Notre homme venait pour acheter à Monginot deux toiles qu'il avait vues au Salon.

Il arrive pendant que le peintre était allé flâner chez son voisin Mathieu Meusnier, déjà nommé.

Sur la table, une splendide corbeille de raisins mêlés de poires.

L'Anglais avait soif. Pourquoi se gêner ?

Il entame une grappe, puis l'autre, puis...

Bref, quand Monginot revint, il constate que la corbeille qu'il avait disposée comme modèle était complétement vide, et s'écrie avec désespoir ;

— Qui est-ce qui m'a mangé mon tableau?...

L'Anglais écarquillait les yeux sans comprendre.

Heureusement ce grand mangeur était doublé d'un grand seigneur qui, le lendemain, envoya à Monginot une corbeille semblable avec ces mots :

« J'en achète la copie, cinq mille francs. »

All right!...

— Ça donnerait envie de s'établir fruitier, disait Monginot en racontant la chose.

Les succès de Monginot ont commencé dès l'époque où il était le premier élève de l'atelier de Couture.

Car, s'il lui plaît de faire surtout de la nature morte, il prouve, quand il le veut, qu'il est capable d'aborder tous les genres.

Il fait le portrait avec cet éclat de palette qui est sa maîtresse qualité.

Il fait aussi le tableau épisodique et l'enlève d'une touche spirituelle. Vous en pourrez juger au prochain Salon en regardant sa *Fillette dévalisée par les chats*.

D'audacieux matous sont venus voler en ca-

timini le lait que la pauvrette tenait en réserve pour son déjeuner. Et elle pleure, il faut voir.

C'est ingénieusement et harmonieusement composé.

Vous verrez aussi dans une toute autre gamme sa *Femme au traîneau.*

Avec Monginot on est toujours sûr d'une œuvre consciencieuse et sachant son métier.

Je vous recommande ses dessins aux deux crayons.

Il n'en fait que pour ses amis. Je vous souhaite d'être du nombre.

— Et l'homme? demanderez-vous.

Avancez à l'ordre, ô Monginot, et ne vous troublez pas pour cela, je vous en prie.

Laissez un peu cette satanée timidité qui se double chez vous de modestie, et permettez que je vous portraiture à mon tour.

Quarante et quelques années, moustache et mouche, un nez en pointe, des yeux idem.

Par exemple, ne me demandez pas le signa-

lement de la chevelure ; je n'aurais pas commencé qu'il ne serait déjà plus ressemblant. Monginot, en effet, joue de ses cheveux comme d'autres jouent du bilboquet.

Tantôt il les porte hérissés comme la perruque d'un clown, tantôt sillonnés d'une raie, tantôt coupés en brosse comme la crinière d'un troupier.

Vous l'avez rencontré ébouriffé la veille, le lendemain il est tondu de si près qu'on le dirait chauve. Ça et la il pêche à la ligne, ce sont ses distractions favorites.

Parlez-lui brochet, il bondira comme poussé par un ressort.

Oui, monsieur, il en a pêché qui pesaient trente-cinq livres! Je ne les ai jamais vus, par exemple.

Chaque année, pendant deux mois, il dit adieu au pinceau et s'en va dans le fond d'un département cacher sa passion malheureuse,

L'hiver... faut-il le dire?... c'est l'amour de

la bouillotte qui envahit son cœur. Oh!... une bouillotte d'amis.

Il s'amuserait autant si l'on jouait des haricots. Superbe d'ailleurs d'impassibilité, il y est le plus sympathique des hommes, comme toujours.

Je me résume :

Un des trop rares artistes dont on peut aimer à la fois les œuvres et la personne.

XII

MOULLION

Et aussitôt l'écho d'ajouter :

— Le peintre des blés !

Oui, le peintre des blés, si vous voulez, car nul mieux que lui n'excelle à faire frissonner les épis blonds dans une plaine sur laquelle passe le souffle d'un vent tiède.

Le peintre des blés, puisque les amateurs — race moutonnière — s'acharnent à lui demander des tableaux voués aux céréales.

Mais ne croyez pas que Moullion ait l'inten-

tion de se parquer ainsi dans la spécialité des froments, seigle, orge et avoine...

Avec lui toujours la nature est traduite avec fidélité et idéal en même temps.

Et commençons par escalader les quatre étages de la maison de la rue de l'Odéon, n° 20.

Ce grave quartier, peuplé de professeurs, est peu accoutumé aux artistes. Aussi la portière de Moullion regarde-t-elle toujours avec une curiosité mal déguisée ceux qui viennent lui demander son locataire.

Le coup d'œil dont elle vous toise dit clairement qu'elle s'attend toujours à voir des êtres d'une conformation spéciale,

Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne vous cherche pas un pied fourchu au bout du pantalon et des griffes au bout de la manchette.

Montons pourtant. Nous y voici.

L'atelier de Moullion se distingue par cette particularité qu'il a l'air d'une salle de bal des environs de Paris.

Une sorte de balustrade, placée en haut d'un escalier intérieur qui mène à sa chambre à coucher, semble attendre l'orchestre traditionnel.

On s'étonne de ne pas entendre le flageolet y exécuter le quadrille de la *Mère Angot*, en compagnie d'un piston enroué.

On cherche des yeux le *placeur* dont la voix glapit :

— En place pour la contredanse !... Un vis-à-vis !... Un danseur !

La danse n'est pourtant pas ce que Moullion aime. Une pipe et un bon bock (rien de Manet) sont plutôt son affaire.

Le *peintre des blés* (toujours l'expression consacrée) est agreste.

Cela peut paraître étonnant ; car trop souvent, n'en déplaise aux axiomes reçus, l'homme n'a rien de commun avec ses œuvres.

Que j'en connais de soi-disant rustiques qui

étudient la nature, le lorgnon à l'œil, le stick à la main, sur le bitume du boulevard !

Combien aussi de peintres de batailles en chambre !

Et ainsi de suite.

Pour Moullion, ce n'est pas cela.

Il a vécu pendant des années en tête-à-tête avec les grandes plaines et les bois ombreux.

Et, s'il consent maintenant à rester à Paris l'hiver, dès que le printemps a donné le signal des bourgeons, le voilà reparti, sac au dos, à la recherche des *motifs*, usant aux aspérités des rochers ses *godillots* et laissant aux ronces de la route les derniers débris de sa capote de *moblot*.

Car Moullion a porté l'épaulette pendant la guerre de 1870.

Il a même dans ses états de service un exploit que l'on peut dire unique dans l'histoire néfaste de ce douloureux siége.

Il est le seul qui ait trouvé moyen de faire entrer des vivres dans Paris ! !

Dame, ce ne fut pas un ravitaillement en règle, et nos estomacs n'en ont jamais rien su.

Mais que voulez-vous ! charité bien ordonnée ne commence-t-elle pas par soi-même ?

Moullion, en ce temps-là, commandait une compagnie détachée aux avant-postes du côté de Créteil.

Il faisait furieusement froid et plus furieusement faim.

Une nuit, des bêlements inattendus arrivent à son oreille. C'était bien la voix du mouton.

Organe cent fois plus enchanteur, en de telles circonstances, que les roulades de la Patti ou les trilles de la Nilsson elle-même !

Des moutons vivants et parlants ! C'était de la féerie.

Évidemment les quadrupèdes en question étaient amenés aux avant-postes prussiens pour servir de régal à nos ennemis.

Leur ravir ce régal, quelle tentation !

Notre artiste, métamorphosé en homme de guerre par les circonstances, fit part de cette envie à quelques-uns de ses hommes.

Quatre (nombre consacré) partent avec lui en rampant, guidés toujours par les bêlements moutonniers. Bientôt, dans les ténèbres, ils aperçoivent deux de ces pauvres bêtes attachées à un piquet, où elles attendaient sans doute le lendemain matin pour être débitées en côtelettes.

Leur enfoncer le sabre dans le cou, puis les charger sur les épaules et déguerpir, tout cela fut l'affaire d'un instant.

Quand les sentinelles firent feu, on était déjà hors de portée, et voilà comme quoi, en plein mois de janvier 1871, ce sybarite de Moullion se paya un gigot improvisé et extra-réglementaire.

J'ai dit le goût de l'artiste pour la vie champêtre.

Pour le quart d'heure il figure au nombre des inventeurs d'une petite plage pas méchante du tout qui s'appelle Pourville et qui est voisine de Dieppe. Cette plage, où l'on cherche instinctivement un écriteau avec ces mots : *Décharge publique*, rappelle vaguement, par sa nudité semée de galets, les quartiers où passaient jadis les démolitions de M. Haussmann.

L'été, le parasol de Moullion est le seul ombrage qu'on trouve à deux lieues à la ronde.

Aussi des familles de touristes à moitié carbonisées lui ont-elles offert jusqu'à cinq cents francs pour s'y abriter pendant ciuq minutes.

Il a courageusement refusé les présents d'Artaxercès.

Depuis lors on vient en caravane pour contempler cet intrépide piocheur qui, en plein soleil, pliant en deux sa haute stature, ses cheveux ultra-blonds au vent, travaille quand même, alors que son teint, plus coloré encore

que de coutume, fait craindre qu'il ne prenne feu tout d'un coup.

Tout en villégiaturant ainsi, Moullion est l'homme de France qui connaît le mieux son Paris artistique.

Parlez-lui de n'importe qui tenant un pinceau ou un ciseau, il vous racontera sa biographie depuis le jour de sa naissance.

— Un tel... famille de Bourgogne... On avait oublié de le vacciner. Il a eu la petite vérole en 1837... il s'est marié en 1854, avec une femme qui était faible de poitrine. Il avait un beau-père qui louchait et qui s'est ruiné dans les tuyaux de gaz... Peintre médiocre... achète ses couleurs chez Édouard... danse le cotillon.

Et ainsi de suite.

On le feuilleterait pendant des heures sans s'ennuyer. Un Vapereau vivant, relié dans un paletot.

Très-aimé des camarades. Pas de ceux par

exemple qui ont des cadavres dans leur vie ; il sait trop bien l'art de les déterrer.

Comme artiste, un chercheur qui s'est frayé sa voie lentement, mais qui va progressant toujours.

Les médailles officielles l'ont dédaigné.

Il a assez de talent aujourd'hui pour leur rendre la pareille.

Ce qui fait naturellement que c'est le moment qu'elles choisiront un jour ou l'autre pour arriver.

Médaille est du féminin.

XIII

MONSIEUR SARAH BERNHARDT

En dehors de son atelier, c'est une femme, et une femme charmante que Sarah Bernhardt.

Mais dès qu'elle a franchi le seuil du sanctuaire où elle pétrit la glaise, c'est un homme qui tient l'ébauchoir.

Un homme seul, en effet, peut avoir ce dédain des coquetteries, cette énergie de volonté, cette résistance à la fatigue.

Regardez-la... je me trompe, regardez-le faire.

Il vous prend la terre à pleines mains sans

souci de ce qu'il en adviendra. En vain ses doigts frêles essayent de protester; en vain ses ongles roses voudraient s'insurger contre les violences qui leur sont faites.

L'artiste poursuit sa tâche avec une ardeur fébrile.

Faut-il monter à l'escalade sur cette échelle?... En avant!

Et de là-haut, téméraire comme un gymnaste, Monsieur Sarah Bernhardt ne daignera pas même répondre aux abjurations effrayées d'une amie qui lui crie d'en bas :

— Mais prends donc garde, si tu tombais...

Un crâne tempérament et un tempérament crâne.

Une lame de l'acier le plus finement trempé dans ce fourreau presque diaphane.

Comment l'idée de sculpter vint à Sarah Bernhardt? Je l'ignore.

Ou plutôt quelle est l'envie artistique dont elle n'a pas été possédée à son heure?

Un jour ce fut la musique.

A force d'avoir joué le *Passant*, elle se demanda pourquoi elle ne deviendrait pas un troubadour pour de vrai.

Et voilà qu'avec passion elle se mit à piocher la guitare.

En rentrant du théâtre, à une heure du matin, elle prenait son instrument favori et exécutait des sérénades qui finirent par amener une protestation collective de tous ses voisins.

Ce qui prouve que parmi ces voisins-là il n'y avait pas un seul homme d'esprit capable de rééditer l'histoire de Roqueplan.

Vous ne la connaissez pas? Je vais vous la raconter.

Roqueplan, dans une des maisons qu'il habita, avait pour voisine une chanteuse. Celle-ci, fort jolie fille, mais encore inconnue, car elle n'avait pas débuté, avait la manie de répéter parfois au milieu de la nuit un grand morceau.

Vous comprenez quel charme ce genre d'exercice pouvait avoir pour les alentours.

Roqueplan, qui demeurait à l'étage au-dessous, eut d'abord un désir fou de se mettre en fureur.

Mais il se ravisa.

Et, prenant sa plume de Tolède, il rédigea le quatrain suivant qu'il expédia par son domestique, à deux heures et demie du matin, chez la cantatrice nocturne :

On dit que ma voisine est jeune autant que belle.
L'entendre, c'est fort bien; la voir est mieux, ma foi!
Je demande à pouvoir aller veiller chez elle...
Ou bien venez dormir chez moi.

L'histoire ne dit pas de quelle façon la voisine opta.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à Sarah Bernhardt, les protestations dont sa guitare fut l'objet ne surent pas revêtir cette forme ingénieuse. Aussi n'en aurait-elle tenu aucun

compte, si déjà elle n'eût elle-même été prise d'une fantaisie nouvelle.

Pour le moment c'est la sculpture qui a ses préférences. Mais elle commence déjà à regarder du côté de la peinture et à se dire que le pinceau est peut-être plus agréable à manier que le ciseau.

A preuve... voyez sur ce chevalet ce portrait qui ne manque, ma foi, pas d'accent dans sa simplicité un peu naïve.

C'est le début pictural de Sarah Bernhardt, qui ne s'en tiendra pas là, sans doute.

Ce ne sera d'ailleurs pas une raison pour qu'elle délaisse la sculpture pour laquelle elle a une prédilection solide.

Elle est femme à mener les deux de front.

N'accomplit-elle déjà pas un tour de force quotidien en conciliant les exigences du labeur théâtral avec son goût pour les arts plastiques?

Vous ne vous doutez pas des prodiges qu'il lui faut réaliser pour réussir ce cumul invraisemblable.

Il est une heure du matin quand elle sort de la Comédie-Française, brisée par les émotions d'un rôle dans lequel elle s'est donnée tout entière.

Elle a à regagner la rue de Rome.

Même en se hâtant, impossible de reposer avant deux heures. Cependant, en rentrant, elle a trouvé un billet de répétition qui lui enjoint d'être de nouveau au théâtre le lendemain à midi et demi.

D'autres se résigneraient à peine en gémissant, épouvantées d'une semblable tâche.

Sarah Bernhardt, elle, fait avant de s'endormir son petit calcul :

— A midi et demi... en me levant à sept heures, j'aurai encore le temps de gagner le boulevard Clichy et de sculpter pendant une heure ou deux.

Elle le fait comme elle l'a dit.

Car c'est au boulevard Clichy (parbleu! nous sommes déjà venus dans la maison, ami

lecteur, rendre visite à Feyen-Perrin ensemble), c'est au boulevard Clichy que Sarah opère elle-même.

La porte à droite au rez-de-chaussée... Nous y sommes. Une première pièce sert en quelque sorte de vestibule.

Du seuil, vous apercevez la sociétaire de la Comédie-Française s'escrimant sur le groupe qui va figurer au Salon de 1876.

Comme j'avais raison de l'appeler *Monsieur* tout à l'heure!

Vainement vous chercheriez une trace de préciosité féminine dans cette œuvre d'une vigueur audacieuse, dont le sujet même est viril comme l'exécution.

Une vraie vieille femme, une mère de pêcheur, bien *peuple*, franchement haillonnée, tient sur ses genoux le cadavre d'un gars de quinze à seize ans que le flot vient de revomir.

Sinistre, les yeux hagards, silencieusement

effarée, la bonne femme contemple, médite et souffre.

C'est plein de hardiesse, de témérité même.

Je ne vous ai rien dit jusqu'à présent de l'atelier.

Peut-être vous attendez-vous à y trouver des raffinements d'élégance rappelant le boudoir?...

Ah! mais non.

C'est tout bonnement la demeure d'un travailleur, trop occupé pour se soucier des effets de mise en scène.

Deux portraits ds l'artiste y attirent le regard. Pas de chance comme reproduction.

Il ne faut pas que Sarah Bernhardt soit coquette pour exhiber ces diffamations.

A moins que sa coquetterie, non pas féminine, mais artistique, ne consiste précisément à faire valoir ses propres œuvres par un pareil contraste.

Comme bien vous pensez, les visiteurs affluent chez la maîtresse du logis.

Ceux qui viennent pour la première fois s'aventurent à débiter quelques compliments banals. Mais elle les a bien vite dégoûtés du madrigal.

Les habitués savent qu'elle déteste cette bonbonnerie de l'adulation.

Les poëtes sont naturellement en nombre chez leur poétique interprète.

On cause littérature. Sarah Bernhardt a des dévouements ardents et des haines féroces.

Si vous attaquez un de ses amis, elle le défend comme une lionne.

Par contre, si vous dites du bien d'une de ses antipathies, elle exécute des charges à fond de train.

On ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir le courage de ses opinions.

Ajoutons que, la plupart du temps, elle a les opinions de son courage, ne défendant que ceux qui valent la peine d'être défendus.

L'autre jour un des maîtres de la sculpture

moderne s'en vint rendre visite à Sarah Bernhardt.

Il examina en silence.

Elle était quelque peu intimidée.

Puis, comme il continuait à ne rien dire :

— Vous trouvez qu'il y a des défauts?

— Oui, mais du jour où vous aurez perdu ces défauts-là, ce sera bien dommage, car vous aurez perdu en même temps la première des qualités : la conviction.

Ce n'était point un éloge banal que le maître sculpteur faisait là.

Sarah Bernhardt tient tout entière dans cette appréciation.

XIV

PAUL BAUDRY

La paisible rue Notre-Dame-des-Champs, aux pavés encadrés de gazon, n'en croit pas ses échos depuis quelque temps.

Aussitôt que le jour a commencé à poindre, des pas retentissent, pressés et précipités, en même temps que les boutiquiers, qui ouvrent leurs volets, voient passer avec étonnement des hommes qui semblent tous suivre la même direction.

Ces hommes, en effet, s'arrêtent tour à tour devant la même porte.

Ils sonnent.

On vient ouvrir.

— Monsieur Baudry ?

— C'est ici.

— Est-ce que je pourrais lui parler ?

— Il est encore couché.

— Nous attendrons, alors.

Et les inconnus se mettent à se promener de long en large, attendant ainsi qu'ils l'ont dit.

Si j'étais feuilletoniste de profession, j'ajouterais :

— Quels sont donc ces hommes ?...

Et, m'en tenant à ce point d'interrogation, je le ferais suivre de la formule de rigueur :

« *La suite au prochain numéro.* »

Mais rassurez-vous. Mon intention n'est pas d'abuser de vous à ce point.

Aussitôt donc je vous mettrai au courant.

Ces hommes sont des inventeurs, qui s'en vont proposer à Baudry trois mille procédés,

plus infaillibles les uns que les autres, pour préserver le nouvel Opéra contre les outrages de ce polisson de gaz.

Comme bien vous le pensez, il ne saurait être facile de pénétrer dans un logis aussi assiégé.

Au premier mot que nous dirions au maître de céans, il nous interromprait par un :

— Encore pour le gaz, n'est-ce pas?

Profitons plutôt de ce qu'il a le dos tourné pour nous faufiler subrepticement.

L'atelier, ou plutôt les deux ateliers où Baudry s'est installé depuis qu'il a achevé son gigantesque travail de l'Opéra, sont sévèrement élégants, si l'on peut accoupler ces deux mots, discordants en apparence.

A la muraille, de curieuses aquarelles. Elles ne sont pas l'œuvre de l'artiste. Elles ont été peintes par son frère, aujourd'hui architecte favori du khédive.

Baudry les a mises dans sa malle, lors du

voyage qu'il fit en Égypte l'an dernier. De là aussi viennent ces superbes tapis orientaux, vraies symphonies de couleurs.

C'est d'ailleurs tout ce que Baudry a rapporté de cette excursion. L'Orient l'a vivement impressionné personnellement ; mais artistiquement, il ne s'est pas senti du tout l'envie de se mesurer avec ces violences de coloris qui ne sont pas son fait.

Florentin il est, Florentin il restera.

Pour le moment, ce qui l'occupe, c'est un portrait du fils du général Montauban de Palikao, portrait pour lequel il se livre à des études hippiques toutes spéciales.

Chaque jour, on lui amène dans sa cour un cheval qu'il crayonne sous tous ses aspects.

Histoire de se reposer un peu des grandes compositions du passé en attendant les grandes compositions de l'avenir.

Car Baudry rumine un vaste projet.

Chargé d'exécuter au Panthéon (espérons

que ce fameux projet avortera) deux épisodes de Jeanne d'Arc, il a par la pensée agrandi la chose et voudrait retracer en douze toiles les épisodes principaux de la vie de Jeanne, à qui une revanche artistique est bien due, après la statue de M. Frémyet.

Cette légende mystique va au tempérament de Baudry, qui, en sa qualité de Breton, a toujours conservé en lui une certaine religiosité idéaliste.

Il n'est pas d'ailleurs Breton que de ce côté-là. Il l'est aussi par une volonté qui irait au besoin jusqu'à l'entêtement.

Pour vous en convaincre il vous suffira, si vous êtes physionomiste, d'examiner un instant cette tête d'un accent spécial.

Le teint est pâle, les cheveux sont noirs ainsi que la moustache qui surmonte une bouche énergique.

Le nez proémine, les yeux s'enfoncent.

Ces yeux-là, c'est tout l'homme.

Ils ont l'air de vouloir rentrer en eux-mêmes pour se dérober à l'investigation des importuns.

Tel est bien, en effet, le caractère de Baudry qui vit en dehors de toute coterie, on peut presque dire de toute camaraderie.

Les fréquentations banales, si habituelles dans le monde des ateliers, l'horripilent et l'épouvantent. C'est un isolé. A le voir, on le dirait sombre. Il est seulement réservé.

Dans l'intimité (avec quelques amis rares et privilégiés) il s'ouvre volontiers, sans aller cependant jamais jusqu'aux expansions véhémentes.

Quelqu'un disait de lui :

— Même quand il se déboutonne avec nous, il laisse toujours un bouton attaché.

C'est du reste à ce prix seulement qu'on peut réaliser des œuvres comme celles qui ont consacré son renom.

Le public ne se doute pas de l'effroyable

et incroyable labeur que le peintre a dû s'imposer pour mener à bien la décoration du foyer de l'Opéra.

Pendant dix années consécutives il a vécu à je ne sais combien de pieds au-dessus du niveau du sol, enfermé dans une sorte de cage aérienne, qui lui avait été donnée par son ami Garnier, dans l'édifice en construction.

Vous alliez le voir.

Un ouvrier que vous rencontriez vous disait :

— Monsieur Baudry ?... C'est y pas celui qui est perché tout là-haut pour badigeonner toute la journée ?

— Lui-même.

— Alors, montez au quatorzième... la porte en face.

Là, vous trouviez Baudry, absorbé, fiévreux, infatigable.

Pour lui l'été n'avait pas de feux, l'hiver n'avait pas de glaces.

Il était brouillé avec l'almanach, il avait rompu avec la vie normale.

A ce point qu'il lui arrivait en plein juillet de sortir avec une fourrure, et d'endosser un alpaga en plein janvier.

Par les plus beaux soleils, le dimanche, alors que toute la ville prenait sa volée vers les coteaux d'alentour, on voyait arriver avec la ponctualité d'un bureaucrate ce piocheur invincible.

Il gravissait les trois cent cinquante-deux marches, mettait sa vareuse de travail et en avant le pinceau!

Le bénédictin de la palette, quoi!

Un pareil effort ne suffirait-il pas à conquérir la sympathie?

Et comment s'étonner si, de cette solitude prolongée Baudry a gardé un brin de sauvagerie monacale?

Comment s'étonner aussi, s'il éprouve quelque anxiété à l'idée que cet abominable gaz

a envie de lui dévorer ses enfants aimés?

Cette préoccupation est, pour le quart d'heure, le cauchemar de son existence.

Il voit la nuit des compteurs animés et gouailleurs danser en rond sur sa poitrine en s'arrachant les lambeaux de ses tableaux calcinés.

On prétend même que parfois il se glisse à l'Opéra, et ferme à moitié, quand on ne le voit pas, les becs à portée de sa main.

Il faut pourtant qu'il en prenne son parti. Il savait ce qu'il faisait. L'idée de remplacer les originaux par des copies me paraît absurde. Pourquoi pas par des écriteaux racontant le sujet des toiles enlevées ?

Cela rappelle les bourgeois qui couvrent de housses perpétuelles leurs meubles de salon, et qui vous disent :

— Vous savez... c'est une superbe étoffe là-dessous...

La belle avance, si je n'en jouis pas !

Baudry, à l'heure actuelle et gaz à part, n'a plus qu'à se laisser aller au succès.

Il a le vent en poupe.

Qu'il se méfie seulement de son faire qui, à force de s'amincir, finirait par donner à ses tableaux l'aspect d'aquarelles à l'huile.

Faut du frottis, pas trop n'en faut.

XV

CAROLUS DURAN

Un exubérant.

Sa devise, en toute chose, paraît être :

— S'il n'y a pas trop, il n'y a pas assez.

Un caprice bizarre de la nature a fait naître dans le Nord celui qui semble avoir de l'eau de la Garonne dans les veines.

Et de la Garonne espagnole, s'il vous plaît !

Carolus Duran rentre dans la catégorie d'artistes dont Gustave Planche disait :

— Leur corps est trop étroit pour les contenir.

Sans cesse, en effet, il faut qu'il se répande au dehors, emporté par les ardeurs inconscientes d'un tempérament tout spécial.

Sa vitalité déborde, malgré lui, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il pense.

Si, pour le juger, vous vous placiez au point de vue de la modestie courante et banale, il arriverait bien souvent que Carolus Duran vous semblerait affligé d'une hypertrophie d'orgueil.

Mais c'est si naïvement sincère, si franchement convaincu qu'on n'a pas même envie de lui en vouloir.

Il était né pour le piédestal. Ce n'est pas sa faute.

D'ailleurs, dans le monde artistique le Moi tient tant de place qu'on peut bien pardonner à un vrai talent des écarts d'amour-propre qu'on retrouve à chaque pas chez la vulgarité impuissante.

Interrogez ses amis. Ils seront unanimes pour vous dire qu'il y a sous ces dehors excessifs un cœur dévoué et bon.

Le public, d'ailleurs, n'a-t-il pas tout fait pour le griser en lui versant le succès à pleine coupe?

Il y a si rarement de la violette dans les couronnes des triomphateurs!

La haute et en somme très-légitime idée que Carolus Duran a de lui-même le rend, avantage précieux, inaccessible à la jalousie. Il ne peut envier les autres, puisqu'il croit les dominer.

Au jury, c'est le plus accommodant des membres.

Aucune toile ne lui fait ombrage. Il plane au-dessus.

Nous avons dit que chez l'artiste la vie déborde de toutes les façons.

Ce n'est pas un homme, c'est un torrent d séve.

Voyez plutôt cette chevelure luxuriante et cette abondante barbe noire, qui l'ont fait surnommer le *Mounet-Sully du pinceau*.

Pas une minute il ne peut rester sans se dépenser sous une forme quelconque.

Au travail, c'est un bûcheur terrible. Regardez comme il vous tripote sa palette gigantesque, une palette faite exprès pour lui et deux fois plus grande que les palettes vulgaires.

S'il fait halte un instant, vous croyez peut-être que ce sera pour se reposer ?

Erreur.

Toujours en ébullition, vous dis-je.

D'un bond il s'est élancé jusqu'à la muraille, et a décroché une guitare.

Et voilà qu'il chante à pleine voix, en grattant furieusement l'instrument cher aux troubadours.

Le chant l'ennuie ?... Il se met à danser un *fandango* fantaisiste ou un *bolero* de son cru.

Assez de danse ?... C'est le tour des armes.

Par exemple, l'escrime est la passion dominante de Carolus Duran. Dans la rue même, s'il s'arrête pour causer avec vous, il simule dans l'air avec sa canne des tierces, des quartes, des froissés. Parfois même, et en voulant se fendre sur la muraille, il lui arrivera de lancer son jonc au travers du corps d'un bon bourgeois effaré et craintif.

Il est parvenu, du reste, à être une des premières lames de Paris, et tout dernièrement encore, au cercle des Mirlitons, il a été, dans un assaut, le plus brillant représentant de l'école de Vigeant, son maître, par lui portraituré.

Au même cercle, dont il est l'un des plus actifs metteurs en train, il a aussi joué la comédie.

Mais, cette fois, le succès a été moins incontesté. Il ne manie pas le dialogue aussi bien que le fleuret.

Son atelier est une des gloires du passage

Stanislas, dont probablement vous ne soupçonniez même pas l'existence.

Apprenez donc que ledit passage avoisine la rue Vavin et se jette dans la rue Bréa. Apprenez encore qu'il est illustré également par la présence de M. Alfred Naquet.

Mais Carolus Duran lui dispute énergiquement la popularité dans le quartier. Je crois même que c'est lui qui l'emporte.

Très-raffiné dans sa mise, vous le trouverez toujours élégamment vêtu d'une jaquette de velours aux couleurs chatoyantes.

Autour de lui tout atteste la même recherche somptueuse. Ce ne sont que capitons et brocards.

Mais son luxe le plus charmant ce sont à coup sûr deux enfants exquis qu'il aime, et dont son pinceau a mainte fois déjà reproduit les traits.

De vrais bijoux, par ma foi !

C'est surtout en Belgique et en Hollande que

Carolus Duran a étudié. On s'en aperçoit.

Pour le quart d'heure il est occupé d'un travail qui sortira de son habituelle compétence.

Il s'agit d'un plafond pour le palais du Luxembourg. Entre temps il cultive pourtant le portrait.

Celui de M. de Girardin, qui figure au Salon de cette année, sera une des toiles les plus remarquées du maître.

La tête bizarre du publiciste, assis derrière une table, se détache en blanc sur un fond noir, avec des violences de ton qui font songer de loin au masque pâle de Pierrot.

L'œuvre est saisissante de relief et de puissance.

Carolus expose aussi une « Parisienne descendant un escalier. »

A la bonne heure ! Il a renoncé au genre qui lui avait si mal réussi dans son tableau de l'an dernier, et dont un appréciateur avait dit :

— Cela voudrait être du nu, et ce n'est que du déshabillé.

Signe très-particulier : Carolus aime Manet, presque au point de l'admirer.

Comme repoussoir sans doute.

Cette admiration ne nous en paraît pas moins imprudente.

Car les défauts de Manet ont parfois bien l'air de vouloir être la parodie des qualités de son admirateur.

Autre signe particulier : Carolus Duran est un conseiller franc et loyal pour ses confrères.

Vous ne voyez peut-être pas grand mérite à cela. C'est qu'alors vous connaissez peu les us et coutumes artistiques.

Us et coutumes qui infligent en général un fameux démenti à l'hémistiche de Boileau :

Aimez qu'on vous conseille.....

La plupart du temps ces conseils-là sont doublés de perfidie.

Jamais rien de tel avec Carolus.

S'il dit : *Faites donc ainsi*, c'est qu'il croit sincèrement que la modification serait heureuse.

Ce qui n'est pas une raison, toutefois, pour qu'il voie toujours juste.

Sa peinture me paraît avoir des partis pris trop tranchés pour qu'il puisse être un professeur hors ligne.

Il a cependant à présent un atelier d'élèves bien hanté.

Pourquoi pas après tout ?

On a certainement quelque chose à gagner au contact de cette nature, si copieusement douée.

Aux disciples à s'ébrancher ensuite eux-mêmes.

En résumé, celui-ci est quelqu'un et marquera sa trace dans l'art contemporain.

Il la veut peut-être marquer un peu plus qu'il ne faudrait. Mais, baste!...

Quand c'est un dindon qui fait la roue, on a envie de siffler.

Quand c'est le paon, le spectacle intéresse toujours; car, en somme, si le paon ne savait pas ce que valent ses couleurs, nous y perdrions.

Donc Carolus Duran a bien le droit de savoir ce que valent les siennes.

XVI

CABANEL

> C'est par le talent qu'on commence,
> Par le commerce qu'on finit.

Une légende, déjà lointaine, raconte qu'il y eut jadis un peintre du nom de Cabanel qui avait reçu en partage les dons les plus précieux et qui a signé quelques œuvres des plus remarquables.

Ses débuts promettaient un maître ; la suite de sa carrière n'a donné qu'un professeur.

Et quel professeur !... Nous nous expliquerons tout à l'heure là-dessus.

Souffrez qu'auparavant je vous présente l'artiste millionnaire.

Cinquante-trois ans d'âge, affirme l'état civil du *Dictionnaire Vapereau.*

Mettons cinquante-cinq pour faire bonne mesure, et n'en parlons plus.

Une tête qui entre dans l'ère de la vénérabilité. Barbe grise, cheveux *idem.*

Rien d'intéressant d'ailleurs à noter dans une physionomie qui reste toujours fermée et derrière laquelle il est impossible de savoir s'il y a quelqu'un.

On peut, sans injustice, en dire autant de la conversation de M. Cabanel.

— Il ne dit rien et n'en pense pas plus, formulait jadis Odry dans un vieux vaudeville.

Je suppose que M. Cabanel pense beaucoup; mais, en ce cas, c'est un cachottier; car cela ne paraît pas énormément au dehors.

Après cela, quand on est absorbé par l'arithmétique et qu'on a à gérer un fonds aussi important que la maison Cabanel, Poncif et Ce, on ne doit guère avoir de temps de reste pour songer à autre chose.

Aussi toutes les minutes de cette existence industrielle sont-elles réglées avec une ponctualité mathématique.

Tous les dimanches matins, par exemple, il daigne recevoir chez lui ceux de ses élèves qui ont quelque réclamation à lui faire.

La porte leur est ouverte de *huit à dix*.

Malheur à celui qui, à dix heures deux minutes, oserait tirer la sonnette !

Le valet de chambre hautain le foudroierait d'un superbe :

— *Monsieur est en séance !*

C'est d'ailleurs la formule sacramentelle qui tient lieu, chez Cabanel, de *Sésame ne t'ouvre pas !*

Monsieur est toujours en séance ! D'abord

ça fait bien de passer ainsi pour un homme accablé de besogne, comme le sous-lieutenant de *Drin! Drin!*

Et puis mes augustes contemporains sont tellement moutons de Panurge que cette réponse est vraie... au moins une fois sur quatre.

Les commandes affluent en effet à la fabrique. Les commandes de portraits féminins surtout.

C'est bien porté, que voulez-vous?

Et pourtant les *prix-courants* de la maison sont loin d'être doux.

Il y a un tarif invariable. Les chroniques se sont égayées autrefois avec les prospectus de ce barbouilleur naïf, qui disaient :

RESSEMBLANCE GARANTIE . .	50 fr.
DEMI-RESSEMBLANCE	25 fr.
AIR DE FAMILLE	10 fr.

Chez Cabanel cela se règle aussi en *chiffres*

connus; mais ces chiffres sont un peu plus imposants.

Les voici :

PORTRAIT EN PIED . . .	30,000 fr.
PORTRAIT EN BUSTE . .	15,000 fr.
DEUX AVEC LES MAINS . .	20,000 fr.

C'est à prendre ou à laisser. On prend... parce que dans un certain monde on tire surtout vanité de ce qu'on a payé cher.

Les résultats de ce débit ont permis à M. Cabanel de s'offrir, rue Alfred-de-Vigny, non loin du parc Monceaux, un magnifique hôtel... dont toutefois il n'habite qu'une partie.

En homme qui entend les affaires, il a tenu à concilier l'*utile dulci.*

Le devant de l'immeuble est donc exploité comme maison de rapport et loué à bon prix.

Le peintre demeure au fond de la cour.

Habitation somptueuse, mais de goût douteux.

Rien d'artistique dans ce luxe. Pas un meuble de style. Du colifichet capitonné, doré, enguirlandé.

On se croirait chez un arrivé de la finance.

Seul peut-être, le cabinet de Cabanel, en bois noir incrusté, a quelque originalité. Et encore !...

Quant à son atelier, défalcation faite de belles tapisseries, il ne brille que par la dimension.

C'est là que, toujours tiré à quatre épingles, correct comme un gentleman, M. Cabanel fait poser des clientes qu'il peint au cold-cream et à la poudre de riz.

Tout pour le joli ! Sur la porte, on pourrait placer cet écriteau :

— Les rides n'entrent pas ici !

Ou si elles y entrent, le pinceau du reproducteur a bien soin de les mastiquer.

Les médisants vont jusqu'à prétendre que M. Cabanel ne peint plus qu'à l'huile... de lavande ambrée...

Une fois par semaine, l'hiver, réceptions intimes. On cause, on bâille et on rentre se coucher. Ne faut-il pas que le maître du logis soit à la tâche dès le lendemain matin?

C'est sans doute à cet encombrement de travail qu'il faut attribuer l'inexactitude professorale de M. Cabanel.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on le voit à peine une fois par semaine (pas toujours même!) à son atelier de l'École des Beaux-Arts.

Il y reste environ une heure pour passer en revue *soixante et quelques élèves.*

Vous jugez si ces leçons-là doivent être profitables!

Le seul bénéfice qu'on en puisse retirer vient de ce que M. Cabanel, dont l'honorabilité est d'ailleurs hors de cause dans nos cri-

tiques, laisse chacun libre de peindre à sa guise.

Il ne contraint pas, comme on pourrait le supposer, tout l'atelier à *cabanelliser* selon la formule.

Il se contente de quelques indications techniques sans chercher à influencer, comme direction, le tempérament personnel du néophyte.

C'est un mérite, je le répète. Il est vrai qu'il n'a guère le temps de faire autrement, à raison d'une minute hebdomadaire par tête.

Après quoi il rentre précipitamment chez lui, où de nouvelles pratiques l'attendent.

Cette préoccupation marchande de M. Cabanel se manifesta (souvenez-vous-en) il y a deux ans dans des circonstances spécialement curieuses.

Il avait été nommé membre de la Commission chargée de présider aux achats que l'État fait à chaque Salon.

Son premier soin fut de se faire acheter son propre tableau.

Encore eut-il le soin d'ajouter ce commentaire monumental :

— Je me contenterai du prix le plus modeste : de dix mille francs. Mais j'y mets pour condition qu'aucune autre œuvre ne sera payée plus cher que la mienne !

Après ce trait, tout commentaire supplémentaire serait superflu.

Je demande seulement à ce que, lorsque M. Cabanel mourra (je ne fixe pas de date et je lui souhaite longue vie), à ce que quand il mourra, dis-je, on ne grave pas sur sa tombe :

CI-GIT
A. CABANEL
Artiste peintre

Mais bien :

CI-GIT
A. CABANEL
Négociant en toiles.

XVII

GUSTAVE DORÉ

Connaissez-vous la rue Bayard ?...

C'est une question qu'il est permis de vous adresser sans offense ; car ce coin de Paris solitaire et inexploré est, pour un boulevardier, presque aussi ignoré que le pôle Nord.

La rue Bayard fait partie de ce quartier François Ier qui s'allonge en pointe comme une tranche de fromage de Brie, entre l'avenue Montaigne, les Champs-Élysées et les quais.

Elle est ornée à son angle de cette fameuse

maison (non moins François Ier que le quartier) devant la façade de laquelle il était de mode de se pâmer il y a trente ans.

Personne n'y prend plus garde aujourd'hui.

Ces indications préalables étant données, il vous sera facile de vous guider et d'arriver jusqu'au numéro 3 de ladite rue.

Vous sonnez à une petite porte. On ouvre, et vous vous trouvez dans une salle immense, qui ferait un ample café-concert ou une boutique de carrossier.

La salle fut un gymnase, avant de devenir l'atelier de Gustave Doré.

De telle sorte qu'il en résulte parfois encore d'assez étranges quiproquos.

Il y a deux mois environ, par exemple, un étranger se présente. Que veut-il ?

Par une pantomime expressive, il indique qu'il ne sait pas un mot de français, mais par la même pantomime, toujours expressive, il s'évertue à faire connaître le motif qui l'amène.

Il se frappe sur la poitrine, ce qui, en langage pantomimique, a éternellement voulu dire : Moi ! Il fait le geste de se déshabiller.

Doré, qui commençait à être étonné, le suit de l'œil.

Il frappe sur ses biceps, sur son torse, se campe, les jambes arc-boutées.

— Ah ! très-bien ! exclame Doré... j'y suis.

Tout bas il pensait mentalement :

— Quelle drôle d'idée a ce monsieur de vouloir faire faire son portrait tout nu, en athlète !... Enfin !...

Et, prenant son fusain, il esquisse une silhouette et la montre à l'étranger.

Celui-ci secoue la tête négativement. Ce n'est pas cela.

Mais alors...

Bref, il fallut une heure de signes éperdus, échangés de part et d'autre, pour arriver à comprendre que notre homme, croyant que le

cours était toujours là, venait demander à l'artiste des leçons de gymnastique.

Gustave Doré aurait, à la rigueur, pu faire son affaire, car il est doué d'une agilité et d'une dextérité peu communes. Au temps de sa prime jeunesse, quand il revenait du Cirque, il répétait dans l'intimité tous les tours que les clowns avaient exécutés devant lui.

C'est aussi l'époque où il cultivait le violon avec frénésie.

Il n'y a pas renoncé. A preuve qu'il y a un stradivarius plus ou moins authentique sur cette chaise, et que quand il se sent fatigué du travail (c'est bien rare avec cet intrépide), Gustave Doré s'exécute à lui-même, pour se reposer, un *andante* classique ou une mazurka émoustillée.

Mais la musique lui tient tout de même moins au cœur qu'à l'époque où, chaque dimanche soir, dans son autre atelier de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, il donnait des soirées artistiques, d'un réel intérêt.

Ce qui le dégoûta de ces soirées, je vais vous le dire.

Doré avait pris pour règle de ne formuler aucun programme.

Il avait simplement prévenu tous les virtuoses de sa connaissance que le dimanche soir il restait chez lui et qu'on serait heureux de les applaudir, lorsqu'il leur plairait d'y venir chanter, pianoter ou manier l'archet.

C'était fort bien et d'une indépendance charmante.

Par malheur il devait y avoir un revers à la médaille. Tout était ainsi livré au hasard. Le hasard, qui est un railleur perpétuel, se mit à faire des siennes.

Une fois il y avait disette, une autre fois pléthore.

Un soir il arriva pour composer le menu huit violoncellistes en même temps.

Huit!... Et pas autre chose.

Il fallait voir quels regards effrayants les

huit champions de la *petite armoire* se lançaient de loin.

Qui jouerait le premier? Problème terrible à résoudre!

Doré était plus en peine qu'un dompteur qui entre pour la première fois dans une cage de lions encore sauvages.

Sans compter qu'au huitième sanglot de violoncelle *solo*, tous les assistants avaient clos la paupière.

Ce fut la suprême épreuve.

Doré, pour couper court à ces mésaventures, ferma sa porte à double tour.

Qui n'en eût fait autant à sa place?...

L'atelier de la rue Saint-Dominique, qu'il a conservé, violoncelles à part, ne lui sert que pour ses admirables dessins.

C'est là qu'il a illustré tant de livres célèbres.

L'atelier de la rue Bayard est, au contraire, exclusivement dédié à la peinture.

Ce qui frappe tout d'abord en entrant, ce sont d'immenses échafaudages qui rappellent presque ceux qui servirent à la réédification de la Colonne.

Ils ont, par ma foi, jusqu'à trois étages, et quelqu'un qui, ayant assez de la vie, voudrait se suicider à huis clos, pourrait, en se faufilant chez Gustave Doré, grimper là-haut et mettre fin à ses jours, sans être gêné par le public.

Gustave Doré a même failli ainsi mettre fin aux siens malgré lui, en reculant un peu trop vivement pour juger de l'effet d'un personnage qu'il venait de retoucher. Heureusement son adresse clownique le sauva.

Il se rattrapa d'une main, et son domestique vint le décrocher après une attente de trois minutes. Trois siècles! aurait ajouté Ponson du Terrail.

En voilà un (pas Ponson, Doré) qui ne pose pas pour le *chic*, quand il est à la besogne. Il vous endosse une vieille vareuse marron telle-

ment barbouillée de détritus de toutes couleurs, qu'elle donne de loin à son porteur l'aspect d'une palette qui marche.

Je ne vous présente pas Gustave Doré, Qui ne sait par cœur sa tête juvénile sur laquelle les années passent sans pouvoir y laisser leur estampille, ce teint rose, ces cheveux qui s'allongent rebelles à toute frisure, ces yeux vivaces qui ont toujours l'air de poursuivre une idée ou une recherche ?

Tout le temps que Doré vous parle, il mâchonne un cigare qu'il fume à peine à moitié et qui est aussitôt remplacé par un autre, destiné à subir le même sort.

Rien ne peut donner une idée de la puissance de travail de cet infatigable producteur.

Un statisticien a constaté que, si l'on mettait bout à bout tous ses desseins et tous ses tableaux, on couvrirait dans toute sa longueur une voie du chemin de fer de Paris à Lyon.

Nous qui assistons à cette éclosion perpé-

tuelle, nous finissons par trouver la chose toute naturelle; mais la postérité sera stupéfaite quand elle aura à recueillir l'héritage de ce crayon et de ce pinceau.

A l'heure qu'il est, c'est la peinture qui est la prédilection de Doré.

Comme c'est un vaillant, les résistances que certains partis pris lui opposent, loin de le décourager, le rendent plus opiniâtre à la lutte.

C'est ainsi qu'il vient d'achever pour le Salon une toile gigantesque : *l'Entrée du Christ à Jérusalem*. Il y a là dedans un fourmillement ensoleillé, qui déroutera ceux qui reprochaient à l'artiste de pousser au noir.

Je vois encore çà et là, sur les chevalets, une marine aux rochers saisissants de relief, un épisode biblique traité au point de vue du paysage oriental, avec une caravane de chameaux se profilant sur un ciel empourpré.

Puis encore d'autres paysages, des gitanes, un Jésus au pilori...

Je renonce à l'énumération. Je ne l'aurais pas finie que déjà Doré y aurait ajouté quelques toiles.

Prodigieux tempérament, en vérité!

Mais cette étonnante fécondité est précisément une des raisons qui irritent contre lui tous les stériles de l'époque. Et il n'en manque pas.

Il tient trop de place.

Un jour Rossini, dans un moment d'épanchement, causait avec des amis. On parlait de sa renommée à laquelle tout le monde rendait un hommage unanime.

Et Rossini souriant :

— C'est que, voyez-vous, je ne gêne plus personne. Ah! comme j'ai bien fait de m'arrêter après *Guillaume Tell.*

— Par exemple, maître! se récrièrent les assistants.

— Ah! je sais ce que je dis. Ce qu'on admire le plus dans ma musique, c'est mon silence.

Elle était profondément philosophique la réflexion du maëstro, mais elle est à la portée de bien peu de gens. Gustave Doré ne sera jamais de ces gens-là et je l'en félicite.

On n'a pas le droit de se taire tant qu'on croit avoir quelque chose à dire.

XVIII

FICHEL

Ce n'est pas une maison comme une autre que la maison qui porte le numéro 23 dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

Ah ! mais non !

Vous pénétrez dans une sorte de longue impasse.

A droite, au-dessus d'une porte, flamboie cette inscription extraordinaire :

CONCIERGE GÉNÉRAL

On connaissait déjà les receveurs généraux,

les secrétaires généraux, les majors généraux.

Louis-Philippe avait même créé jadis, en l'honneur de feu le maréchal Soult, le grade de maréchal général.

Mais *concierge général* est une innovation tout à fait inédite.

Comme ce ne peut être un général (même de don Carlos), qui a pris sa retraite dans une loge, qu'est-ce donc?

Je me serais peut-être creusé longtemps la tête, si le concierge général en personne n'était sorti de sa loge et ne m'avait adressé un : « *Où allez-vous?* » majestueux.

Je dois dire pourtant que la solennité de sa personne ne répondait qu'insuffisamment à la pompe de son généralat.

Il ressemblait assez exactement aux concierges qui n'ont pas conquis la graine d'épinards de la profession.

— Monsieur Fichel, répondis-je à tout risque.

— C'est bien... Adressez-vous au second portier de la seconde maison à gauche.

Et il rentra.

J'avais l'explication ardemment souhaitée.

L'immeuble qu'habite Fichel est une sorte de cité, et le concierge général a sous ses ordres des sous-concierges de détail.

N'ayant aucune objection à faire contre ce luxe de cordons, je gravis aussi lestement que je pus les six étages qui m'avaient été indiqués.

Un peu raides, les six étages ; mais quand on est artiste et qu'on a besoin de vivre dans l'intimité du soleil, il ne faut pas regarder à quelques marches de plus ou de moins.

Fichel d'ailleurs peut prendre ces ascensions quotidiennes à titre de gymnastique hygiéniste.

C'est son système Banting, à lui. Histoire de ne pas se laisser envahir par un embonpoint excessif.

L'aimable artiste est assez rondelet pour ne pas souhaiter de supplément.

Celui-ci n'est pas un renfrogné. Il accueille le visiteur avec un engageant sourire, et ne se calfeutre pas dans un isolement misanthropique.

Figure bon enfant, et largement épanouie, petite moustache grisonnante. On se sent tout de suite à l'aise, et l'on serre avec plaisir une main qui se tend avec entrain.

Comme la plupart des artistes, Fichel a commencé par prendre un chemin qui ne conduisait pas du tout, du tout où il devait aller.

Il entra à l'atelier de Delaroche, — où il fut le camarade d'études de Cham, notre aimé caricaturiste.

Tous deux piochaient la peinture d'histoire. Tous deux lui ont tourné le dos.

Et personne ne s'en plaint en voyant leurs œuvres actuelles...

Au contraire !

Quand l'atelier Delaroche se ferma, Fichel passa chez Drolling.

Les grands tableaux avaient seuls alors ses prédilections.

Ceux qui veulent savoir comment il s'en tirait peuvent aller à l'Ecole de médecine où est accrochée une vaste toile de lui, représentant, si je ne m'abuse, la *Découverte de la théorie de la circulation du sang.*

C'était singulièrement préluder aux tableaux de chevalet qui ont fait la renommée du peintre de genre.

Je vous assure que l'art à l'arpent et la circulation du sang sont bien aujourd'hui ce qui au monde préoccupe le moins Fichel.

Il convient d'ajouter que ces essais ne donnaient pas précisément des résultats californiens.

Aussi le papa Fichel, en commerçant entendu et positif, ne tarda-t-il pas à signifier à son fils qu'il eût à chercher une autre voie.

C'est alors que ledit fils eut la pensée d'entrer au théâtre, pensée qu'il réalisa, par ma foi.

Les annales de l'Odéon sont là pour attester qu'il y fut engagé en même temps que ce pauvre Lambert Thiboust, que Delaunay, que... bien d'autres encore.

L'engagement avait une durée de trois ans.

Au bout d'une année de *jeunes comiques*, Fichel en eut assez et, la vocation l'emportant, revint à ses premières amours.

Mais en diminuant ses dimensions, ce dont bien lui prit, comme en fait foi la suite de sa carrière.

Les récompenses commencèrent bientôt à pleuvoir, si bien que, de médaille en médaille, il en arriva à la décoration, étape suprême.

Les amateurs et les marchands avaient pendant ce temps-là appris la route de son atelier.

Au fait... si nous y risquions un coup d'œil dans cet atelier voisin du ciel ?

Le bibelot y abonde, et c'est de droit.

L'artiste n'a-t-il pas besoin, pour ses toiles si spirituellement rétrospectives, des mille et un accessoires que j'aperçois?

Dans ce coin, c'est une chaise à porteur Louis XV. Elle lui a servi pour un très-beau tableau que l'Amérique a enlevé, sans permettre à Fichel de nous le laisser voir : *la Sortie de la messe.* Une scène mouvementée et pittoresque où s'entre-croisaient à la porte de Saint-Sulpice les grandes dames du temps.

Ailleurs des hallebardes, des étoffes, des collections de perruques, d'habits brodés, d'uniformes...

Dans une vitrine, des émaux, des Saxe, des pièces de fine joaillerie.

Bref, le bataclan de rigueur.

Ah!... attention!... Ceci est le tableau que Fichel envoie au Salon cette année : *Une fête publique en* 1750.

Je n'ai pas besoin de consulter le marc de

café ou les cartes pour prédire que cette toile si curieuse sera une des attractions de l'Exposition des Champs-Élysées.

Plus de cent cinquante personnages de l'époque grouillant autour des bateleurs et des charlatans.

Un régal pour les yeux en même temps qu'une exacte reconstruction de mœurs.

En quittant le tableau de Fichel mon regard rencontre... les buttes Montmartre qu'on découvre à travers les vitres de l'atelier.

A la fin de la Commune, comme les canons tiraient sur Paris, les obus passaient en rasant la toiture.

L'artiste prit un grand parti. Il réunit tout ce qu'il avait de toiles, les mit entre ses matelas et se coucha dessus.

Assez caractéristique, cette scène de l'artiste faisant bouclier à ses œuvres.

Fichel est un mondain. Il ne s'en cache pas.

Il confesse surtout son amour passionné pour les premières représentations. C'est une frénésie. Il grimperait plutôt au paradis que de manquer une de ces solennités.

Ce goût spécial lui valut même une aventure assez piquante.

Un jour, un amateur étranger était venu lui acheter un tableau le matin.

Il y avait le soir une première. Fichel, n'ayant pu cette fois-là se procurer la moindre stalle, ne voulut pourtant pas se tenir pour battu.

Et, n'ayant pas d'autre moyen de pénétrer dans la salle, il s'enrôla dans la claque.

Comme il opérait consciencieusement sous les yeux du chef des romains, qu'aperçoit-il à l'orchestre?

Son riche amateur qui regarde avec stupéfaction, dans les rangs des claqueurs à cinquante sous, le monsieur à qui, dans la matinée, il avait payé une toile trois mille francs.

Notre étranger en fut tellement ahuri que, le lendemain matin, il revenait chez Fichel pour s'assurer si ce n'était pas son domestique qui avait vendu un tableau à l'insu de son maître.

Fichel est un des plus assidus membres des Mirlitons.

En souvenir de sa carrière dramatique, c'est lui qui organise la plupart des représentations qu'on y donne. Il y prend même part comme acteur, en homme qui a de la planche.

L'été, il émigre à Etretat.

Maisn'allez pas le prendre pour un rustique.

Sa villégiature y consiste à travailler toute la journée dans son atelier et à faire ensuite le soir le chemin de chez lui au Casino et réciproquement.

Il y va depuis dix ans, et comme il voyage toujours de nuit il n'a pas encore vu un seul arbre du pays... qu'il trouve charmant de confiance.

Dame! vous comprenez que, quand on voit de sa fenêtre les buttes Montmartre, tous les autres paysages semblent fades.

Au revoir, mon cher maître, veuillez dire de loin demain matin bien des choses de ma part à la future église du Sacré-Cœur.

XIX

GUSTAVE BRION

Un philosophe, en veine de définition, a dit un jour :

— L'oubli, ce chiendent de la gloire!...

Rien ne pousse, en effet, plus vite sur un nom connu, pour peu que l'on ne prenne plus soin de faire audit nom sa petite toilette de célébrité.

Exemple : Brion.

Il y a treize ans, le peintre alsacien obtenait au Salon de 1863 la décoration pour son *Christ marchant sur les eaux.*

C'était l'apogée de sa réputation qu'il avait solidement fondée par une suite d'œuvres remarquables.

En 1868, la médaille d'honneur lui était décernée, et les amateurs se disputaient les toiles de l'auteur de l'*Enterrement sur le Rhin*, de la *Noce,* du *Jour des rois en Alsace*, etc., etc.

Le talent de l'artiste est resté le même à coup sûr. Mais il n'a pas soigné sa notoriété. Et le satané chiendent s'est mis à pousser si dru, si dru, que des gens de la jeune génération vous diront :

— Brion?... J'ai entendu parler de lui... mais je ne me rappelle pas ce qu'il fait.

Ceci n'ôte rien, bien entendu, à la valeur du maître, qui n'en est plus, d'ailleurs, à chercher la publicité.

Sa situation est faite et bien faite. Il peut, si bon lui semble, se retirer dans un fromage de Hollande des plus confortables.

L'Amérique lui achète tout ce qu'il fait... à condition surtout que ce sera quelque chose qui ressemble à sa *Noce alsacienne*, dont les Yankees sont, à ce qu'il paraît, énamourés au point d'en vouloir répandre des exemplaires dans tous les États de l'Union.

Mais ce n'est pas une raison pour se retraiter complétement avant l'âge.

Satané amour de la propriété, voilà de tes coups!

Un jour, en effet, Brion se rappela un refrain connu, mais pensa qu'il convenait d'y apporter une variante plus logique que l'ancien texte.

Et il se mit à fredonner :

C'est quand on a de quoi payer son terme
Qu'on peut avoir une maison à soi.

La vogue était venue. Les recettes grossissaient d'année en année.

Brion, qui n'éprouva jamais pour la promis-

cuité des logis parisiens une bien folle tendresse, résolut de s'édifier une sorte de villa dans l'enceinte même des fortifications.

Ses goûts l'avaient toujours porté vers les extrémités — fâcheuses — de la capitale qui avoisinent l'Observatoire.

Déjà il avait habité la fameuse *boîte à thé* de la rue Notre-Dame-des-Champs, cette illustre baraque où, du temps de Gérôme et Cie, se donnaient des fêtes si abracadabrantes.

Mais ces fêtes mêmes avaient contribué à inculquer à Brion l'amour de la solitude.

Dès qu'il entendait les premiers accords d'un piano, dès qu'il savait qu'on devait procéder à une contredanse ou à un souper quelconque, il se claquemurait, effarouché à l'avance.

Donc, poursuivi par le désir de se soustraire à la gamelle de la confraternité, il s'achemina un matin vers les boulevards mornes et sinistres qui se déroulent du côté de l'ancienne barrière Saint-Jacques.

Quartier d'une charmante gaieté !...

N'a-t-on pas tout sous la main pour inspirer des idées riantes?

Les catacombes par-ci, le cimetière Montparnasse par-là.

Plus loin, la prison de la Santé, l'hôpital du Midi et la Bourbe.

Sans oublier l'emplacement où se dressait jadis la guillotine.

Tout un musée d'attractions, n'est-ce pas?

Mais quand on aime le désert, on y a la main dans ces parages-là.

Le boulevard Arago fascina Brion, qui s'écria :

— *Eureka!*... Je serai là presque aussi loin des visiteurs que si j'habitais le Sahara ou le pôle Nord.

Il construisit donc.

C'est de cette époque que date sa disparition presque complète du monde des vivants.

Ce qui devait arriver arriva.

L'isolemnet accrut encore ses prédispositions à la misanthropie, et dame! le monde d'où il se retirait si prématurément s'est mis à fabriquer d'autres renommées.

D'autant plus que les *nouvelles couches* de la peinture ne manquent pas de gaillards habiles à jouer de la réclame à grand orchestre... Ah! mais non!...

A l'heure qu'il est, si vous frappez à la porte de Brion, vous entendrez un bruit sourd et lointain de portes qui grincent, de serrures qui gémissent.

Puis un petit guichet s'ouvre, derrière lequel on vous examine avec des yeux alarmés.

Je ne répondrais même pas qu'un petit canon ne soit pas braqué derrière le guichet, prêt à faire feu sur un audacieux qui essaierait de pénétrer de vive force.

Exagération et fantaisie à part, Gustave Brion a l'horreur du bruit et de ce que les concierges appellent la *société*.

Ne l'invitez pas à dîner, ce serait peine perdue. Affronter la réunion de dix ou douze fourchettes!

Plutôt la mort!

Par exemple, chez lui, dans son coin, il adore casser la croûte avec un ou deux intimes.

Deux, c'est déjà beaucoup.

Et alors vous verrez s'ouvrir la nature la plus cordiale, la plus dévouée, la plus sincère.

Vous verrez aussi se dévolopper l'appétit le plus entraînant.

Ah! les franches lippées d'autrefois à Strasbourg! On les renouvellerait au besoin!

Seulement Brion offre une particularité gastronomique tout à fait spéciale.

Aussitôt qu'il a mangé, pour qu'il puisse digérer il lui faut...

— Sa demi-tasse?

— Non.

— Un verre de chartreuse?

— Non.

— Une tasse de thé?

— Non... Ne cherchez pas. Vous ne parviendriez pas à deviner...

Il lui faut... une guitare!

Je livre le fait aux commentaires des médecins qui cherchent un sujet très-original.

Quel beau titre!... *De la guitare au point de vue stomachique.*

Nous avons déjà, dans le cours de nos promenades, rencontré plusieurs artistes qui ont gardé le culte de cet instrument démodé.

Mais les autres ne se doutent pas de ce que c'est que la *guitarolâtrie*, Brion seul le sait.

C'est une religion pour lui, parole d'honneur.

Quand il gratte les cordes, il fait le gros dos comme un chat qu'on caresse. On dirait que c'est lui-même qu'il chatouille.

Le peintre, du reste, est l'homme des engouements inoffensifs.

Il était naguère collectionneur passionné.

Et collectionneur du plus haut goût, s'il vous plaît.

Pour vous en convaincre, il vous suffirait de promener une minute les yeux sur les richesses du véritable musée qu'il a formé dans la maison du boulevard Arago dont j'ai eu l'honneur de vous indiquer la route.

Mais pour le moment, il a été pris d'une autre toquade.

Il est tout aux fleurs et aux plantes.

Il se relève la nuit pour arroser une bouture qui lui inspire de l'intérêt ou pour contempler un oignon de tulipe qui va percer.

N'essayez pas de lui parler de sa peinture. Il vous répondra arboriculture et jardinage.

Une autre inclination particulière : adore les pommes. A ce point que pendant le siége, tandis que les obus prussiens pleuvaient sur la Grande-Rue de Montrouge et aux alentours, on voyait s'avancer tranquillement sous la mitraille un monsieur impassible qui regardait

les étalages de fruiterie avec une attention soutenue.

Le monsieur, c'était Brion, qui s'en allait cherchant une pomme bien à point pour son dessert.

Au physique Brion rappelle un peu Leys, le célèbre peintre belge.

Figure pleine, enveloppée d'une barbe poivre et sel.

Épaules larges; le reste du corps à l'avenant des épaules.

Bon regard, honnête et placide.

Il faut bien taquiner en lui d'innocentes manies dans l'impossibilité de lui trouver un vrai défaut.

Si!... je me trompe. Il a celui que je lui reprochais au début.

Il s'efface trop.

Allons! secouons un peu cette indifférence. Ne permettons pas à l'oubli de se faire sur un nom qui mérite de rester fêté, quand le tapage

exalte tant de noms qui ne méritent que de redevenir obscurs.

Arrachons le chiendent, morbleu! arrachons le chiendent!

XX

DE NITTIS

— L'Italie! monsieur..... l'Italie! berceau des arts, s'écrie volontiers Joseph Prud'homme.

On dort profondément dans ce berceau-là depuis pas mal de temps, et, sauf de rares exceptions, l'Italie n'engendre que la médiocrité, en fait de peinture surtout.

M. de Nittis est une de ces rares exceptions en faveur desquelles j'ai fait une réserve.

Vous ne vous seriez certes pas douté, à voir

ses tableaux d'une touche si française, voire même si parisienne, qu'il dût le jour à une petite localité des environs de Naples.

Il en est ainsi cependant.

En arrivant à Paris, il s'achemina vers l'atelier Gérôme.

Ce n'est pas là non plus qu'il a pu apprendre à peindre des tableaux comme la *Place de la Concorde.*

Décidément M. de Nittis tient à dérouter son monde.

Le succès n'en est pas moins venu, et venu avec une rapidité que je qualifierais d'extraordinaire si, dans ces derniers temps, nous n'avions assisté déjà à plusieurs autres éclosions aussi hâtives.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu conter, à propos de son *Piccadilly* exposé récemment aux Mirlitons, que sa toile a été achetée à un prix fabuleux par un amateur américain.

Quelqu'un a dit :

— Les Américains n'estiment pas les arts. Ils les évaluent.

Le mot a du vrai.

Pour les Yankees, l'achat d'un tableau n'est pas un plaisir, c'est une affaire.

Ils ne pensent pas à l'agrément personnel qu'ils en peuvent tirer ; ils pensent aux chances de revente que ce tableau leur offre...

Mais il ne s'agit pas ici d'écrire un chapitre de mœurs exotiques, il s'agit de M. de Nittis dont vous désirez faire la connaissance.

L'homme vient, au coup d'œil, de franchir la trentaine. Je ne vous dirai pas au juste depuis combien de semaines... de mois... ou d'années.

Le détail n'aurait d'intérêt que si M. de Nittis était Français et qu'il s'agît de le cataloguer dans la réserve ou la territoriale.

L'artiste est brun comme tout Italien qui ne veut pas manquer aux traditions.

Barbe noire, cheveux soignés qu'il porte un

peu trop en bandeaux ; une coiffure qu'il faut laisser aux gommeux, n'est-ce pas?

Élégant de mise, recherché même; un brin grassouillet d'encolure. Vif et gai de caractère.

Êtes-vous insatiables et souhaitez-vous d'autres détails !

J'ajouterai : marié avec une Française fort intelligente et père de famille.

N'a perdu, comme vous le voyez, de temps d'aucune façon.

Pas même pour posséder le fameux hôtel qui est le *desideratum* des artistes contemporains.

C'est à l'avenue de l'Imp... Pardon!... je me trompe.

C'est à l'avenue Uhrich... Pardon, je me trompe encore. On a débaptisé pour la cinquième ou sixième fois cette voie aux trop variables dénominations.

Vous savez le mot d'un philosophe à propos de la rue du Dix-Décembre, qui devint la rue

du Quatre-Septembre et qu'on voulait *désintituler* encore.

— Parbleu, fit le philosophe, pour tout arranger, appelez-la tout de suite : *Rue de la Prochaine-Révolution*.

L'avenue de l'Imp... ci-devant Uhr... a employé un moyen meilleur encore.

Elle a renoncé aux sobriquets politiques et se nomme tout simplement à présent : *Avenue du Bois-de-Boulogne*.

Cela a quelque chance de durer, au moins !

A vous parler dans toute la sincérité de mon cœur, je ne professe aucune admiration pour elle.

C'est trop peu Paris l'hiver, et trop peu la campagne l'été.

Mais des goûts et des domiciles il ne faut pas discuter.

Tel n'est pas l'avis de M. de Nittis, puisqu'il y est devenu propriétaire d'un immeuble qu'il a fait surélever afin de s'y agencer un atelier.

Commerson s'écrierait à ce propos :

— Le sort du même coup exauçait ses vœux.... et sa maison!

Installation plus que confortable, collection japonaise qui a son mérite.

Quant à l'atelier lui-même, sa principale décoration (et je l'en félicite) consiste en études du peintre plantées au mur.

On a laissé le luxe aux appartements, où chaque semaine les amis sont reçus à table ouverte et à bras *idem*..

Mais le véritable atelier de l'artiste, c'est depuis quelque temps... un fiacre à l'heure.

Peut-être ne comprenez-vous pas du premier coup. On va s'expliquer.

Vous ne vous êtes pas demandé sans doute comment un artiste s'y peut prendre pour exécuter une vue de Paris comme la *Place de la Concorde*, déjà citée, ou comme la *Place des Pyramides*, qui figurera au Salon de cette année.

La photographie ne fournit que des renseignements bêbêtes, avec lesquels on ferait un tableau inanimé et figé pour ainsi dire.

Ce qu'il faut, c'est surprendre le secret de la vie foraine, c'est cueillir sur place (c'est le cas de le dire) l'impression si curieuse et si fugace du mouvement parisien.

Pour cela le plus simple serait certainement de camper crânement avec son chevalet sur un trottoir quelconque.

Mais, sans parler des coups de vent, de la poussière, des averses, des mille et une taquineries atmosphériques d'un climat aussi variable que le nôtre, vous figurez-vous quelle intolérable chose ce serait que de peindre en ayant derrière le dos cinq cents badauds et badaudes, échangeant des commentaires idiots à crétinisme que veux-tu !

Il faudrait au bout d'une heure qu'une charge de cavalerie vînt dégager l'infortuné artiste étouffé par un attroupement de Béotiens.

Mais alors, comment faire? Nous voici revenus au point d'interrogation.

Comment?

Parbleu! prendre le fiacre que j'indiquais, s'y établir aussi à son aise que possible, et là, peindre le plus vite qu'on peut, à raison de 2 francs l'heure... sans le pourboire...

C'est ainsi que M. de Nittis s'y prend, en effet.

Et voilà pourquoi, depuis deux ans qu'il s'adonne à ce genre spécial où il excelle, son véritable atelier a quatre roues et un cocher.

Ce cocher-là — qui varie naturellement à chaque séance — est même le plus intrigué de l'affaire.

Tandis que ses chevaux s'accommodent à merveille de ces repos prolongés, l'automédon, curieux de sa nature, se perd en conjectures sur les raisons qui font stationner son bourgeois durant des heures sur la voie publique.

D'où des scènes souvent drôlatiques.

Dernièrement, tandis que M. de Nittis, installé rue des Pyramides, esquissait la place, le cocher se retourne soudain et d'un ton compatissant :

— Eh ben ! monsieur, elle ne vient donc pas?

Puis d'un air de connaisseur :

— Je crois que monsieur est rasé pour aujourd'hui, et que nous ferons bien d'aller dîner.

Le gaillard avait cru à un rendez-vous raté.

Une autre fois, un cocher soupçonneux flaira un conspirateur et arriva en compagnie d'un sergent de ville demander à de Nittis s'il ne complotait pas là dedans contre l'état de siége.

Il y en a pour tous les goûts.

Ce sont d'ailleurs des épisodes qui varient la monotonie de la pose.

Mais le plus drôle a été celui qui dit au peintre :

— Vous savez... pour faire vos saletés, retournez au moins mes banquettes.

Pardonnez-lui, mon Dieu, il ne savait pas que ces *saletés-là* sont de vrais bijoux, ciselés avec le pinceau.

De Nittis, en effet, a rencontré là une note d'une originalité saisissante qui donne raison à la vogue dont jouissent ses œuvres tout à fait personnelles.

Être soi, rare bonne fortune, alors que tous les chemins ont été si explorés !

La touche de l'artiste a trouvé moyen d'être à la fois fine et large, minutieuse et hardie.

N'a d'ailleurs pas de l'esprit qu'au bout de la brosse.

Exemple :

On causait un jour d'un détestable tableau reçu au Salon.

— Enfin, comment a-t-on pu l'admettre! disait-on.

— Le peintre avait des ennemis dans le jury, fit de Nittis.

Le mot est alerte... comme sa peinture.

XXI

BONNAT

Il y a quelques années... que de ruines, hélas! se sont accumulées depuis lors!... ruines publiques! ruines privées!...

Il y a quelques années, la maison qui fait l'angle de la rue et de la place Vintimille possédait un atelier dont le tout Paris mondain connaissait la route.

Là se donnaient chaque soir, à l'époque du carnaval, des bals costumés dont la chronique célébrait à l'avance les charmes, et dont longtemps après elle redisait les joies.

L'artiste, qui conviait à ces fêtes tant recherchées tout le public artistique et folâtre, était à l'apogée de sa réputation.

Tout paraissait lui sourire.

Les commandes affluaient, et l'on se disputait l'honneur d'être portraituré par son pinceau en vogue. Les gazettes lui faisaient de l'esprit et redisaient ses bons mots.

Tout un peuple d'amis l'assurait d'un inaltérable dévouement...

Le décor est changé. Nous sommes en 1876. La scène représente... le cabanon d'une maison d'aliénés.

Une femme sur le front de laquelle la vieillesse a commencé à neiger est enfermée dans ce cabanon.

Elle a oublié qu'elle eut un jour du talent. Elle ne sait même plus à quoi peut servir une palette.

Et du matin au soir, les yeux levés au ciel avec une morne fixité, elle débite des lambeaux

de phrases incohérentes, qu'elle prend pour d'admirables poésies.

La nuit s'est faite à jamais dans ce cerveau qui pensa.

Or, l'artiste aux joyeux raouts et la folle de Sainte-Anne ne font qu'une seule et même personne, qui s'appelle... ou plutôt qui s'appela madame O'Connell. . . . .

Tous ces souvenirs vous reviendront malgré vous, à la mémoire en franchissant le seuil de l'atelier de Bonnat.

Car c'est précisément celui que madame O'Connell occupa au temps de sa splendeur.

Celui qui fut témoin de tant de rieuses soirées et dont les échos redirent tant de gais refrains !

Alas ! poor Yorick !

Aujourd'hui les refrains ont fait place au calme recueilli du travail. Car c'est un laborieux que Bonnat ; l'histoire de sa vie tout entière est là pour l'attester.

Originaire de Bayonne, il manifèsta dès son enfance des aptitudes si particulières que sa ville natale tint à honneur de se charger de son éducation artistique.

Les villes natales n'ont pas toutes de ces bons mouvements, mais il ne faut pas leur en vouloir quand elles se méfient et s'abstiennent.

Les enfants prodiges tiennent rarement les décevantes promesses de leurs débuts.

Il n'en devait heureusement pas être ainsi de Bonnat, et Bayonne n'a pas à regretter les quelques billets de mille francs qu'elle a semés.

Ils ont produit récolte.

Donc le jeune homme vint à Paris, en vertu de ce que les physiciens appellent la *force centripète.*

A Paris, où s'élaborent toutes les réputations.

Il n'était pas encore question pour lui de renommée. Tout petit élève, il *rapinait* (vous

comprenez bien dans quel sens je prends ce mot), en vue de ce fameux prix de Rome, qui est l'objectif universel.

Il eut beau le viser de son mieux, il le manqua et n'obtint que la seconde place.

Fallait-il persévérer et concourir à nouveau?

Bonnat, perplexe, hésitait beaucoup. Heureusement le hasard propice plaça sur sa route un des maîtres de la peinture contemporaine, et ce maître, qui n'était autre que Robert Fleury, s'intéressa sincèrement à l'avenir du néophyte.

— Croyez-moi, lui dit-il avec l'autorité de l'expérience et du bon sens, ne vous entêtez pas ; à quoi bon?... Partez pour Rome sans passeport officiel, ni pension du budget. Vous y perdrez quelques sous, mais vous y gagnerez l'indépendance... Il y a plus que compensation.

Ainsi dit, ainsi fait.

Bonnat s'installa à Rome où, pendant trois ans, il vécut avec une trentaine de *baïochi* par jour.

Mais qu'importe ! on était riche... d'espérances qui devaient bientôt devenir des réalités.

Le premier envoi du jeune peintre toutefois ne fut pas heureux.

Robert Fleury, de Paris, lui expédia une semonce réconfortante qui produisit un effet immédiat ; car l'année suivante il exposait *Adam et Ève en présence du cadavre d'Abel.*

Le succès n'avait pas imposé un bien long stage au débutant.

Dès lors, il n'eut plus qu'à apporter, d'année en année, sa pierre à l'édifice, dont il avait posé les fondations.

Nous ne faisons pas concurrence aux catalogues, et vous voudrez bien en conséquence nous faire crédit d'une énumération que votre mémoire saura compléter aussi bien que la nôtre.

Avec sa petite *Pasqua Maria*, Bonnat était devenu populaire.

Ses œuvres attestaient toutes une main sûre d'elle et pleine d'audace.

Naturellement, ce fut le moment qu'on choisit pour le contester.

Tant mieux! On ne discute que ce qui s'impose à la discussion.

Son *Ange luttant avec Jacob* a réveillé les polémiques qui accueillirent son fameux *Christ aux muscles*. A l'artiste d'écouter et de savoir faire la part du juste et de l'injuste dans les critiques aussi bien que dans les éloges.

Bonnat, tout pénétré des maîtres espagnols, n'est pas l'homme des demi-tons et des nuances raffinées. Il ne comprend que la peinture d'énergie et de contrastes.

C'est un véhément. A lui de se surveiller pour ne pas devenir un brutal.

A coup sûr, quoi qu'on prétende, il faut compter avec lui comme on compte avec

ceux dont les œuvres vivent... et survivent.

D'abord voyez-vous, c'est un honnête homme de pinceau qui ne triche pas son monde, mais qui veut et qui croit.

Pas *ficelle* pour un sou! De la conscience, encore de la conscience, toujours de la conscience!...

Chez lui tout atteste l'effort persévérant.

L'atelier sent la *pioche*. Quant à la chambre de l'artiste... c'est la cellule d'un chartreux...

Grande comme la main, à peine meublée, austère et nue, elle fait chercher du regard le crucifix à la muraille et dans un coin la discipline pour se flageller.

Elle doit même être assez surprise, cette chambre monacale, de voir depuis un an environ celui qui l'habite endosser chaque soir l'habit noir de la vie mondaine.

D'autant plus étonnée que pendant longtemps Bonnat professa pour les salons une aversion des mieux senties.

Il y a eu revirement subit.

La faute en est aux portraits. Quand on y fourre le petit bout du doigt, ils ne vous lâchent plus et vous entraînent.

Comment résister aux invitations dont on est harcelé par les belles dames dont on reproduit les charmes?

On cède une première fois... Ce sera si intime!

Puis là de nouvelles obsessions vous entourent et vous êtes finalement débordé.

Bonnat n'en est pas encore à conduire le cotillon... Oh! non!...

Mais il ne faut jurer de rien, pour peu que cela continue.

Il est de taille, du reste, à résister à ces plaisirs, qui sont des fatigues.

Musclé comme un Basque... ou comme une de ses figures... trapu, solide, on sent que, s'il était exercé, il aurait pu faire un lutteur redoutable, qui aurait jeté le caleçon aux plus nerveux.

Mais la pratique manque.

La tête est encadrée de barbe noire et éclairée par deux yeux qui vibrent avec cette vivacité spéciale qui, de Nice à Biarritz, se retrouve tout le long de notre frontière méridionale.

Cœur vaillant, il s'est dévoué tout entier à sa famille, ce qui ne l'empêche pas de faire la place de l'amitié sincère.

Il est trop intelligent pour ne pas savoir sa valeur, mais il est aussi trop intelligent pour montrer qu'il la sait.

Son atelier d'élèves, installé au boulevard Clichy et fonctionnant en dehors de l'école, est un des plus suivis. Son enseignement un des plus profitables.

Il s'était épris dernièrement d'une belle passion pour le cheval.

Dès sept heures du matin, il s'en allait trotter et galoper au Bois.

Mais tout le reste du jour, s'il voulait travailler debout, aïe! la courbature.

S'il voulait travailler assis, aïe! les beefsteacks!

Bonnat y a renoncé.

J'espère pour lui qu'il renoncera de même à sa mondanité de fraîche date.

Car cela finit par vous dévorer un homme.

Il n'y a pas que la tunique, il y a l'habit noir de Nessus.

XXII

MEISSONNIER

Un soir (c'était à la première de je ne sais plus quelle pièce de la Gaîté) la foule était énorme dans les couloirs, comme elle l'est chaque fois qu'on joue de l'Offenbach.

Je n'approuve pas. Je constate.

Le fameux *tout Paris* était là, en compagnie de pas mal d'étrangers venus pour faire connaissance de nos célébrités en tout genre.

Deux des étrangers paraissaient regarder avec un vif intérêt et un non moins vif étonnement un petit homme dont le costume étrange

se composait d'un habit noir, d'un pantalon collant et d'une paire de bottes à l'écuyère.

Et les deux étrangers d'échanger leurs réflexions :

— C'est un militaire, disait l'un.

— Non!... Ils ne mettent pas de bottes pour aller dans le monde.

— C'est un artiste du Cirque.

— Peut-être!

— A moins que ce ne soit un dentiste opérant en public.

Cette dernière hypothèse parut sourire particulièrement aux deux étrangers qui, sans doute, la consignèrent dans leur journal de voyage.

Quelle erreur pourtant n'était pas la leur!

Celui sur lequel ils venaient de se perdre en conjectures était... l'un de nos artistes les plus illustres...

C'était Meissonnier en personne.

Quant à sa tenue, que nous avons esquissée

avec une fidélité d'objectif, elle n'était qu'une des mille et une excentricités dont l'idée traverse tour à tour le cerveau fantasque du peintre, qui fait grand dans le petit.

Son dernier tableau des *Cuirassiers* me donne le droit d'ajouter :

— Et qui ferait petit dans le grand.

Ah! qu'il a décidément eu raison, le bonhomme La Fontaine, quand il a formulé son :

Ne forçons pas notre talent.

Et cependant forcer est le désir de la plupart.

Mais surtout de Meissonnier.

Je suis sûr que jamais son cœur ne tressaillit avec plus d'allégresse que le jour où il fut pour la première fois question de lui donner à faire une des grandes fresques décoratives du Panthéon.

Pouvait-on cependant imaginer une plus abracadabrante lubie?

Aller exposer la gloire de toute une carrière pour la vaine satisfaction de sortir de la sphère où l'on est vraiment à sa place!

Jouer toute une réputation sur une carte qui a perdu d'avance!

Mais nous prêcherions pendant un an que nous prêcherions dans le désert.

Meissonnier se boucherait les oreilles pour ne point entendre.

Car c'est un des têtus les plus réusssis de son époque. C'est un Breton qui se trouve être né à Lyon par hasard.

Quelle que soit l'utopie, quel que soit le paradoxe qu'il s'est fourrés en tête, vous ne l'en ferez pas démordre.

Plus il aura tort, plus il persistera. La contradiction fait sur lui l'effet du marteau sur le clou.

Avec cela une pétulance qui ne permet pour

ainsi dire pas le débat, un emportement juvénile sur lequel soixante-quatre années n'ont pu jeter un peu de calme.

Regardez-le... La personnalité est assez bizarre pour valoir à elle seule un examen, abstraction faite de la haute valeur de l'artiste.

J'ai dit que Meissonnier est petit.

Peut-être l'exiguïté de sa taille contribue-t-elle parfois à lui inspirer cet amour du vaste dont il se sent possédé.

Cependant il fait tout ce qu'il faut pour souligner encore sa petitesse.

Pourquoi, par exemple, porte-t-il cette longue barbe de fleuve,

Appuyé d'une main sur son urne penchante?...

Elle est très-typique la barbe de Meissonnier. Une barbe en saule pleureur! Ce qui ne

veut pas dire que son porteur engendre la mélancolie.

C'est le grouillement fait homme.

S'il ne parle pas, il faut qu'il gesticule. S'il parle, il faut qu'il gesticule encore.

Ses yeux, qui n'ont pas par eux-mêmes un caractère accentué et que les passe-ports qualifieraient volontiers d'*ordinaires,* ne sont remarquables que par leur agitation continuelle.

Comme ils doivent être fatigués le soir !

Et avec quel plaisir ils doivent savourer le repos, quand Meissonnier leur permet enfin de baisser ce rideau qui s'appelle la paupière !

Longtemps Meissonnier habita Poissy.

On a conté des volumes d'anecdotes plus ou moins authentiques sur les caprices qu'il y satisfaisait, en semant à pleines mains l'or qu'il récolte d'ailleurs à pleines mains aussi.

On a dit comment, s'y bâtissant une demeure, il la fit démolir huit ou dix fois, parce

que tel ou tel détail lui déplaisait au dernier moment.

Balzac était plus accommodant, lui !

Quand il eut oublié l'escalier dans sa maison des Jardies, il se résigna philosophiquement à le remplacer par une espèce d'échelle appliquée au mur.

Mais Meissonnier est aussi friand du confortable que Balzac en était insoucieux.

Une des plus singulières idées qui aient traversé la cervelle de Meissonnier fut son projet de petit chemin de fer pictural.

Vous ne comprenez sans doute pas sur quel terrain la peinture et les locomotives peuvent fraterniser ?

Voici :

Meissonnier, en ce temps-là, exécutait à Poissy son premier tableau militaire.

Une charge de cavalerie.

Bien d'autres ont peint des charges de cavalerie, sans chercher midi à quatorze heures.

Mais lui avait d'autres visées. Il ne voulait rien livrer au hasard. Il voulait que tout fût observé, étudié, approfondi.

Et il se disait :

— Ce qu'il faudrait, ce serait surprendre dans leur élan même, le mouvement des jambes du cheval qui galope.

Poussé par cette pensée, il imagina alors qu'on pourrait lancer un cheval sur une piste et le suivre dans un petit wagon remorqué par une petite machine.

Assis dans ce wagon, on aurait chance de croquer le galop du cheval au vol.

D'aucuns prétendent que la combinaison reçut un commencement d'exécution.

Je n'en crois rien.

Toutefois...

Meissonnier, après s'y être longtemps complu, a quitté tout à coup Poissy. Le besoin lui a pris de se retremper dans le milieu parisien.

Jamais d'ailleurs il n'a eu le penchant de la méditation solitaire.

Il lui faut autour de lui le mouvement, le va-et-vient. C'est aujourd'hui un des seigneurs châtelains de ces environs du parc Monceaux auxquels nous avons déjà rendu visite en allant chez de Neuville.

L'hôtel de Meissonnier s'élève à côté de celui de Detaille.

Peut-être vous demanderez-vous si le maître ne ressent pas quelque jalousie à voir que son élève est arrivé presque aussitôt que lui à la fortune et que sa vogue menace de contrebalancer la sienne.

Non!

Meissonnier n'est pas jaloux, cela pour deux motifs :

Le premier, c'est qu'il aime bien sincèrement ceux qu'il aime et Detaille est du nombre.

Le second, c'est qu'il a une conviction si

parfaite de sa supériorité que la concurrence ne lui peut porter ombrage.

Cet hôtel que Meissonnier s'est fait construire en millionnaire qu'il est... ou qu'il devrait être (je n'ai pas compté avec lui), cet hôtel est, inutile de le dire, un palais opulent.

Mais l'opulence est-elle le pittoresque? Pas précisément.

Goût spécial : Meissonnier raffole du militarisme.

S'il n'avait pas été un grand peintre, il aurait voulu certainement être général.

Je ne suis même pas certain qu'il ne regrette pas parfois la grosse épaulette.

Il a d'ailleurs trouvé moyen de la porter... dans l'état-major de la garde nationale, et il ne lui a pas dit un adieu définitif.

Tout récemment, au contraire, Meissonnier se trouvait chez des confrères.

L'un d'eux naïvement lui demande :

— Est-ce que vous n'êtes pas dans la territoriale ?

Meissonnier, en dissimulant une moue de non-satisfaction, répond que son âge le met hors cadres.

— Qu'importe ! fait l'interlocuteur désireux de se rattraper de sa bévue... avec vos états de service antérieurs, vous obtiendriez certainement d'être maintenu dans votre grade. Vous seriez fait colonel sans doute.

— Vous croyez ?...

Meissonnier ne prêta plus qu'une oreille distraite à la conversation.

Puis il descendit peu après.

Et on prétend qu'on l'entendit dire à son cocher :

— Cours Caulaincourt ! chez le gouverneur de Paris !

Quel fut le résultat de l'entrevue?

Aurons-nous le colonel Meissonnier?

Dans tous les cas, nous avons Meissonnier, le

maître peintre, qui égale les plus délicats parmi les délicats de la peinture hollandaise.

Si cela ne lui suffit pas, cela nous suffit.

XXIII

GÉROME

Un jour de l'été dernier, vers trois heures, un cavalier suivait au trot le boulevard des Batignolles.

Soudain, je ne sais quoi se détraqua dans son étrier.

Le cavalier s'arrêta.

Un soldat passait. Il s'approcha avec un empressement tout à fait disciplinaire, rajusta l'étrier, puis faisant le salut militaire et s'effaçant :

— Voilà, mon commandant!... Ça tiendra, j'en réponds.

Mon commandant!... Celui auquel s'adressaient ces mots avait en effet tout ce qu'il fallait pour mettre en défaut la perspicacité du bon troupier. Il répondait bien au signalement consacré de l'officier supérieur français.

Tête à la fois énergique et fine.

Moustaches grisonnantes à l'ordonnance. Cheveux en brosse. Une figure osseuse et pleine d'accent. Un œil sévère, accoutumé à regarder son monde avec la fixité du commandement.

A la boutonnière enfin la rosette de la Légion d'honneur.

Et cependant, naïf *troubade,* tu t'étais singulièrement mépris; car le cavalier à qui tu venais de prêter ton concours n'était autre que Gérôme, le peintre célèbre.

L'équitation est son délassement favori.

Sortant chaque jour de chez lui, il suit les

boulevards ci-devant extérieurs pour gagner le bois de Boulogne, et resuit les mêmes boulevards ci-devant extérieurs pour regagner son hôtel de la rue de Bruxelles.

La carrière de Gérôme est une de celles, parmi les artistes contemporains, qui se sont faites le plus rapidement et qui ont rencontré le moins d'obstacles sur leur chemin.

Ouvrez le livret du Salon.

La nomenclature vous démontrera, avec une éloquence abréviative, quelles giboulées de distinctions en tout genre ont, sans interruption, plu sur ce favori de la chance.

Regardez-moi ça :

H. C. — GÉROME (JEAN-LÉON), né à Vesoul, méd. 3e cl. 1847, 2e cl. 1848 et 1855, décoré 1855. M. de l'Inst. 1865, méd. d'honneur 1867 (E. U.), officier 1867, méd. d'honneur 1874.

L'énumération est de taille, comme vous voyez.

Depuis trente ans, la fortune lui dit :

> Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

Et, en effet, il commence à y avoir accablement, le nombre des récompenses ayant augmenté à mesure que l'artiste opérait un mouvement en sens contraire.

Fils d'un bijoutier de Vesoul (est-ce ce qui lui a donné le goût des tableaux-bijoux?) Gérôme arriva à Paris à dix-sept ans.

Ceci se passait en l'an de royauté constitutionnelle 1841.

Paul Delaroche, le Casimir Delavigne de l'art, était alors en pleine renommée.

Cette peinture anecdotique, qui se prenait pour de la peinture d'histoire, avait spécialement le don de charmer le bourgeois, dont elle ne dépassait pas le niveau intellectuel.

Ce qui ne veut pas dire que je veuille rabaisser Delaroche au-dessous de sa très-réelle valeur.

Mais on a rétabli simplement l'équilibre en dénigrant sans justice celui qu'on avait exalté sans mesure.

Gérôme fut du coup classé parmi les élèves de cet atelier, où la tradition classique se nuançait à peine d'un romantisme attiédi.

Il se rangea sous la bannière des *néo-grecs* qui commençaient à percer.

Il faisait partie du petit cénacle culinaire qui tenait ses assises gastronomiques chez le *père Laffitte*.

Rien du banquier, bien entendu : car, en ce temps-là, les billets de banque et Gérôme n'avaient que des rapports plus qu'intermittents.

Et à coup sûr on l'aurait prodigieusement surpris si on lui avait prédit qu'il deviendrait l'opulent personnage qu'il est, si on lui avait

annoncé que sa destinée lui tenait en réserve, comme épouse, une des filles de Goupil, le plus célèbre éditeur artistique de l'époque.

Le *père Laffitte* tenait une petite boutique de traiteur à l'angle de la rue Taranne et de la rue Saint-Benoît.

Il y avait là une table réservée aux néo-grecs dans un petit cabinet contigu à ladite boutique.

On mangeait à raison de 25 centimes le plat.

La légume, comme disait le père Laffitte, s'y cotait 15 centimes.

Quant à la volaille, on ne l'abordait que dans les jours de solennités exceptionnelles. Par exemple, quand il s'agissait de donner le baptême à un *nouveau* de l'atelier dont la bourse à glands (le porte-monnaie n'était pas inventé encore) était plus copieusement garnie que celle du commun des martyrs... de la vocation.

Les hôtes les plus assidus des agapes quotidiennes du père Laffitte étaient Picou (une promesse si brillante, hélas! qui a été si peu tenue!), Hamon, qu'on a mis en terre tout récemment, Boulanger (Gustave) qui, bien que vivant, s'est suicidé dernièrement en décorant le foyer de la danse au nouvel Opéra.

Fidèles à une coutume du temps, ces messieurs avaient orné la boutique du restaurateur des arts (ne pas confondre avec François I[er]) de peintures par ma foi fort intéressantes, qui faisaient ouvrir de grands yeux ahuris au passant qui entrait par hasard dans ce caboulot-musée.

Mais Gérôme ne devait pas connaître longtemps le *rata* de la bohême.

Son *Combat de coqs* le mit d'un bond hors de pair, et bientôt on le retrouvait installé dans cette rue Notre-Dame-des-Champs qui fut témoin de tant de joyeuses fêtes, de tant de fantaisistes soirées.

Les échos en rient encore. Et Gérôme voudrait bien faire comme eux, aujourd'hui qu'il est devenu le grave professeur de l'École, l'auguste membre de l'Institut, aujourd'hui que la mélancolie a enveloppé de sa brume attristée le maître blasé sur les plaisirs... peut-être même sur les bonheurs.

C'est qu'aussi d'autres sont venus en qui circulait une séve nouvelle.

C'est que, sous les yeux mêmes de Gérôme, grandissent des générations qui le devancent et qu'il ne pourra rattraper.

C'est que le Gérôme se démode à vue d'œil.

Cette facture porcelainée et minutieuse jusqu'à la sécheresse n'est plus dans le tempérament du siècle.

Les routiniers s'attroupent encore devant les travaux de patience de l'artiste. Mais le public regarde d'un autre côté, vers de nouveaux horizons.

La façon de procéder de Gérôme est à elle

seule la condamnation de sa formule artistique.

Il peint comme les ouvriers des Gobelins tissent.

Il vous prend un tableau par n'importe quel coin ; généralement par le ciel ou par le sol.

Puis il s'en va, toujours manipulant ses petits coups de brosse, jusqu'à ce que la toile soit entièrement couverte.

L'aspect d'ensemble sera ce qu'il sera... au petit bonheur, au hasard de la marqueterie!

Chose singulière! Gérôme, qui comme exécutant est si tâtillon, a, comme professeur, des aperçus d'une largeur qui étonne.

Dans tous les cas, c'est un consciencieux qui remplit scrupuleusement ses devoirs réglementaires et qui n'imite pas le sans-gêne de M. Cabanel, venant à l'École quand il n'a rien de mieux à faire.

Cette honnêteté n'est pas que professorale chez Gérôme.

Caractère droit et ferme, il impose la considération même à ceux chez qui il implante du même coup l'antipathie par des manières parfois sèches et anguleuses.

C'est un homme et c'est un cerveau.

Si je ne craignais que l'expression ne vous parût obscure, je dirais que c'est un *pinceau de lettres*.

Ce qui signifie que ses tableaux sont plutôt de la littérature que de l'art, que ses toiles sont plutôt écrites que peintes.

Point n'est besoin d'ajouter, n'est-ce pas, que sa demeure n'est pas celle d'un malheureux, que le confortable y est prodigué à foison, qu'il a rapporté de ses voyages en Orient et ailleurs des richesses pittoresques qui font de son luxe une intelligente manifestation. Le Chinois, le Japonais oriental s'y coudoient.

Laissera après lui un nom plutôt qu'une œuvre.

Célébrité d'à peu près.

La postérité saura qu'il y eut au dix-neuvième siècle un Gérôme qui peignait.

Mais elle ne se rappellera plus quoi.

XXIV

VIBERT

Chateaubriand disait un jour :

« Il y a deux sortes de réputations, celles qui font la route à pied et celles qui la font en voiture. »

Il y a longtemps qu'il écrivait cela. On pourrait aujourd'hui ajouter une troisième catégorie : la catégorie des réputations qui vont en chemin de fer.

M. Vibert est de la troisième division. Il a même pris l'*express*.

Élève de Barrias, il ne s'empêtra point dans d'inutiles attentes.

Esprit pratique, il comprit tout de suite qu'il était superflu de perdre son temps à faire antichambre.

Aux palmes officielles du prix de Rome, il préféra tout de suite le succès parisien.

Il était né d'ailleurs dans un milieu artistique où il avait pu faire à l'avance une expérience spéciale des moyens d'arriver.

Fils de M. Vibert, l'ancien associé de la maison Goupil, il avait vu à l'œuvre la peinture par son côté pratique plutôt que par son côté idéal.

Enfant de Paris, il aurait pu dire avec le vers connu :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

C'est en vertu de ces données particulières que M. Vibert choisit sans hésitation la pein-

ture de genre, celle qui convient mieux au tempérament moyen de notre époque, où l'on aime surtout à absorber l'art à petite dose, celle qui se case le plus aisément dans nos appartements aux dimensions restreintes.

Il faut penser à tout cela, lorsque l'on veut écouler ses produits sans retard.

M. Vibert y pensa, et l'événement prouva qu'il avait bien fait.

A toute vapeur ! vous disais-je. Dès la première fois qu'il exposa, le public de murmurer :

— Tiens, tiens !... Oh ! oh !...

Or, quand le public murmure : Tiens, tiens !... Oh ! oh !...

Jamais, à la vérité, il n'eut envie de le prendre sur ce ton-là avec Raphaël, avec Véronèse, avec Rembrandt. Mais, à côté de l'admiration, il y a la séduction.

Si j'avais à établir une équation, je la formulerais comme il suit :

M. Vibert : à un grand peintre : : Offenbach : Meyerbeer.

Son talent (qui existe d'une façon incontestable) est plus capiteux que solide. Il excelle à faire agréable. Ce n'est pas une spécialité à dédaigner au moins.

Ses tableaux me semblent être les *Nouvelles à la main* de la peinture.

C'est minutieusement préparé pour l'effet. On y trouve le coup de pinceau de la fin. La touche y fait de l'esprit.

Encore une fois, M. Vibert aurait tort de prendre cette appréciation pour une critique.

D'ailleurs, en se faisant spirituelle, la peinture de l'artiste trahit tout simplement l'incognito de sa vocation.

Il était né pour devenir vaudevilliste.

Il l'a prouvé par plusieurs tentatives, dont quelques-unes ont même eu des théâtres réels pour confidents.

La *Tribune mécanique*, après avoir fait les

délices du *Cercle des Mirlitons*, passa au Palais-Royal. La transition ne lui fut pas complétement favorable.

Mais la faute en est surtout à la Censure qui, avec son intelligence ordinaire, mutila à tort et à travers ces ironies inoffensives.

La Censure brandit perpétuellement le pavé de l'ours pour écraser un papillon.

Plus tard, Berthelier a joué aux Variétés une saynète réussie... *les Chapeaux,* qui portait la même signature.

M. Vibert n'est pas qu'auteur, il est acteur et acteur plein de verve.

Du temps où il faisait partie des *Mirlitons* déjà nommés (il a depuis donné sa démission à la suite d'une pique légère) il désopilait ses co-sociétaires du club par ses improvisations bouffonnes.

On a gardé le souvenir des conférences ultrà-drôlatiques qu'il servait de temps à autre à ses auditeurs charmés.

Nul ne s'entend mieux que lui encore à organiser une joyeuse mascarade. Il se grime comme Brasseur en personne.

Le monde artistique a conservé la mémoire d'une célèbre nuit dans laquelle, chez Goupil, Vibert parut au bal en Napoléon Ier, entouré de toute sa cour.

Detaille figurait avec vraisemblance le duc de Reichstadt, un autre était Murat, un troisième Bertrand. Puis venait tout un cortége de maréchaux pour rire.

Le plus beau moment de la petite fête fut celui où Napoléon Ier se trouva brusquement en présence de Napoléon III, personnifié par Jundt avec une fidélité surprenante.

Les deux Bonaparte, après avoir décoré jusqu'aux garçons du buffet, terminèrent la séance par un quadrille abracadabrant, où ils avaient pour partenaires deux autres artistes travestis l'un en gendarme, l'autre en sergent de ville.

On riait, en ce temps-là, de ceux par qui

l'on devait pleurer bientôt... car Sedan approchait.

Ajoutons que pour se costumer en Napoléon Ier, Vibert n'avait pas eu besoin de faire beaucoup violence à sa nature.

Il a presque le physique de l'emploi.

Imberbe, gras, large d'épaules, il lui avait suffi de quelques retouches pour compléter les analogies.

A propos de cette *imberbité*, une anecdote plaisante :

Vibert vend beaucoup pour l'Amérique.

J'ai déjà eu occasion de dire ailleurs, au courant de ces croquis, de quelle façon les Américains comprennent le *mécénisme*. Je n'y reviendrai pas.

Donc les Yankees, non contents de lier connaissance avec la peinture de Vibert, avaient envie de lier connaissance avec ses traits.

Un correspondant le pria de se faire photographier et d'expédier ensuite là-bas un fort

paquet de ses portraits-cartes dont le placement était d'avance assuré.

Vibert obtempéra à la demande. Seulement, pensant qu'un visage sans la moindre barbe n'imposerait pas suffisamment là-bas, il se fit, pour mieux répondre au signalement de la crânerie française, opérer avec une superbe moustache retroussée qu'il avait achetée chez le coiffeur voisin.

Les Yankees continuent depuis lors à admirer un Vibert moustachu qui nous est à nous inconnu complétement... Et pour cause.

Vibert a d'ailleurs eu d'autres accointances avec le collodion.

L'atelier de l'artiste (est-ce une petite ironie du hasard à l'endroit de ce qu'il y a d'un peu photographique dans la minutie de son faire?) l'atelier de l'artiste fut jadis occupé par un apôtre du « *N'bougeons plus.* »

Singulièrement conformé, cet atelier occupe une encoignure. De sorte que les tableaux du

peintre pourraient prendre l'enseigne populaire : *Au bon coin.*

C'est rue de Boulogne, presque en face de Judic, la diva aimée, qu'il a fixé ses pénates.

Berne-Bellecour, son beau-frère, habitait autrefois la même maison. Il a émigré depuis vers un séjour plus indépendant.

Ce qui n'a en rien diminué la fraternelle intimité qui unit les deux pinceaux.

Vibert marche vers la quarantaine, ou plutôt la quarantaine marche vers lui. Car je crois que, comme tout le monde, il ne demanderait pas mieux que de rester stationnaire.

On dit qu'il caresse l'espoir d'entrer un jour à l'Institut et qu'il en croit le jour prochain.

Entre nous, ce n'est guère son affaire.

Il y perdrait sa fantaisie. Il n'y pourrait rien gagner.

Marché de dupe.

Son verre n'est pas grand, mais qu'il s'en tienne à son verre.

XXV

HENNER

C'est Léon Gozlan, je crois, qui s'avisa un jour d'écrire les *Mémoires d'un monsieur à qui il n'est rien arrivé*.

Les chapitres de cette humoristique boutade se succédaient sur ce ton ;

MON ENFANCE

« Je suis venu au monde selon la formule ordinaire. J'ai été ma nourrice comme les autres. J'ai grandi chaque année du nombre de centimètres réglementaire. J'ai eu la petite

rougeole à l'âge où on l'a. Elle m'a duré ce qu'elle dure d'habitude. »

Et ainsi de suite, pendant tout l'article qui était, ma foi, un des plus réussis qui soient sortis de cette plume alerte.

Si le souvenir du *monsieur à qui il n'est rien arrivé* m'est revenu à la mémoire à propos de M. Henner, c'est qu'il rentre assez, pour ce qui est de sa vie, dans la catégorie banale.

Piocher, encore piocher, toujours piocher, ne constitue pas un bilan d'existence bien varié.

Et pourtant l'artiste a conquis une notoriété assez importante et assez légitime pour qu'il nous soit impossible de passer son nom sous silence dans la série que nous avons entreprise.

Allons-y donc quand même.

Alsacien alsaciennant, M. Henner appartient à une famille rustique, et il a conservé de cette origine quelque chose d'agreste qui est la note caractéristique de son individualité.

Il semblerait que le paletot le gêne encore parfois, et qu'il endosserait une blouse avec un soupir de soulagement.

De même de sa conversation, qui d'ailleurs ne saurait encourir le reproche de bavardage ; car il ne cause qu'avec ses intimes, et lorsqu'il y est pour ainsi dire entraîné.

Sans éclat, sans recherche d'esprit, cette conversation n'en a pas moins une certaine saveur de sauvageon.

M. Henner ne recule pas, si on l'interroge, devant l'expression sinon brutale, du moins très-franche de ses opinions, qui sont elles-mêmes très-intransigeantes.

Pour lui, la simplicité, c'est l'art même. Mais entendons-nous... la simplicité de conception secondée par la sûreté d'exécution.

Corrège est son idéal.

On pourrait plus mal choisir.

Cette rusticité d'allures n'empêche pas

cependant M. Henner de savoir conduire sa barque au mieux de ses intérêts.

Un confrère l'avait surnommé le *Malin du Danube*.

Le mot est drôle. Il n'est pas juste, car cette qualification de *malin* supposerait que M. Henner étudie des manœuvres habiles pour arriver.

La vérité est seulement qu'il s'applique à ne pas faire de fautes de conduite qui puissent entraver son avancement.

Il y a une nuance importante : celle qui sépare l'attaque de la légitime défense.

Je n'ai pas à vous apprendre que le peintre a suivi la voie la plus hiérarchique pour parvenir à a réputation.

Il fut prix de Rome.

Depuis lors il a emboîté le pas à ceux de ses prédécesseurs qui marchent dans la route qui conduit de l'école au fauteuil académique.

Le trajet n'est qu'une question de temps,

lorsqu'on ne fait pas de zigzags buissonniers.

Et les zigzags ne sont pas du tout dans le tempérament paisible de M. Henner.

Il a cette placidité qui passe dans les veines, à mesure que la bière passe dans l'estomac.

O houblon ! puissant sédatif!...

A mi-chemin entre quarante et cinquante, M. Henner n'a pas de prétentions coquettes. Et il a raison, car jamais la transformation la plus experte ne parviendrait à faire de lui un petit gommeux.

Un Adonis non plus.

La tête est bizarre et comme fabriquée à la pointe du couteau dans une pomme de canne par un de ces pâtres de la Forêt-Noire dont il est quasiment originaire.

Le nez surtout demanderait une étude approfondie.

Il a des creux et des saillies, des vallons et des collines qui en font presque un moulage géographique.

L'œil est sympathique et bienveillant... sans effusion.

Le satané houblon est toujours là qui calme les élans.

Une barbe de couleur indécise complète le signalement.

M. Henner habite sur la place Pigalle un atelier qu'ornent des tapisseries de valeur et quelques vieux meubles authentiques.

Le juste nécessaire pour que ce soit assez, sans être trop.

Un équilibré, M. Henner.

Cela se voit, n'est-ce pas, dans sa peinture où toujours la part faite à l'audace est compensée par les concessions faites au traditionnel.

C'est même là ce qui fait qu'il lui arrive d'exposer dans la même année des toiles qui semblent protester l'une contre l'autre et qu'on ne croirait jamais sorties du même pinceau.

Par exemple, sa *Madeleine* et son portrait de la *Dame au parapluie.*

On connaît la formule :

Sur des sujets anciens faisons des vers nouveaux,

à laquelle répondit celle-ci :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

M. Henner pencherait plutôt pour le second système.

Il comprend qu'il faut vivre avec son temps, et que le classique nourrit mal son homme. Mais en même temps il ne saurait se résoudre à entrer dans la voie de la fantaisie.

Lorsqu'il entreprend un portrait, par exemple, vous le tueriez plutôt que de le décider à le traiter à la façon de Carolus Duran.

Il y mettra un parapluie, parce qu'enfin la note moderne est indispensable.

Mais ce parapluie aura de la tenue comme un sceptre.

Je ne prétends pas condamner cette théorie. Il y en a tant qui poussent l'art vers le débraillé et l'insensé qu'on est heureux de trouver des poignes robustes pour tirer à reculons et empêcher la dégringolade.

M. Henner est une de ces poignes-là.

Si quelqu'un mérita jamais la qualification de *talent solide*, c'est lui.

Solide parfois jusqu'à en devenir massif.

Mais que celui qui est sans défauts lui jette le première pierre.

Lorsque vous faites l'ascension du mont Blanc, vous trouvez, à mi-montagne à peu près, une sorte de refuge qui est la limite des excursions honnêtes et modérées.

C'est là que s'arrêtent les ascensionnistes qui n'ont pas au cœur la passion frénétique et téméraire.

On appelle, je crois, ce point les *Grands Mulets*.

M. Henner est un talent qui cherche à monter.

Mais jamais il ne grimpera jusqu'aux cimes extrêmes, jusqu'aux sommets du genre.

Sa peinture, ce sont les *Grands Mulets* de l'art.

XXVI

FRANÇAIS

Messieurs les étudiants,
Montez à la chaumière,
Pour y danser...

Vous connaissez la fin du refrain que probablement Français lui-même, lorsqu'il arriva tout jeune à Paris, répéta plus d'une fois avec ses camarades, en s'acheminant vers le célèbre établissement chorégraphique du boulevard Montparnasse.

Il ne se doutait certainement pas alors, quand

il était modeste employé de librairie, que sur ce même boulevard il posséderait un jour pignon sur rue.

Ce qui devait arriver pourtant. Aujourd'hui, si vous passez dans ces régions, vous apercevez, au numéro 139, une maison charmante dont la façade est ornée d'une palette en manière d'armes parlantes.

C'est celle que l'artiste a fait construire il y a deux ans et dans laquelle il est aujourd'hui merveilleusement installé.

Si je dis merveilleusement, ne croyez pas qu'on y trouve des déploiements de luxe extravagant.

On y trouve mieux que cela, c'est-à-dire un agencement plein de goût et de sobriété à la fois.

Français s'est construit deux ateliers, l'un au premier, l'autre au second étage. Tous deux également spacieux, agréables sans prétention à l'effet. Une disposition très-particu-

lière et très-bien entendue a adjoint à l'atelier du premier une sorte de petit salon-fumoir qui y accède par une large baie. De façon que de ce petit salon on aperçoit de loin les tableaux de l'artiste comme enchâssés dans le vaste cadre de cette baie et apparaissant avec un relief étonnant.

Là encore la décoration est traitée dans le style ancien, avec solives au plafond, avec vieux velours d'Utrecht appliqué aux murailles. C'est très-complet et d'un style bien en harmonie.

Vous arrivez, Français vient à votre rencontre en redressant sa haute stature.

Un vrai type énergiquement caractérisé.

Coiffé d'un feutre à larges ailes, il est vêtu d'une vareuse noire comme Victor Hugo en porte toujours, sans affectation de recherche exagérée comme sans recherche d'élégance.

Son teint est frais et rose et forme un contraste piquant avec une longue barbe blanche

qui pourrait permettre à Français de poser les « Bon Dieu » pour les tableaux de sainteté.

L'œil clair, lucide, bien loyal, dit à la fois bienveillance et franchise. Il ne trompe pas; c'est, en effet, le caractère de l'artiste.

La vie de Français a appartenu tout entière au travail.

Entraîné par une vocation qui ne s'affirma pas sans peine, il a conquis un à un tous ses grades artistiques par des tableaux d'éclat.

Ce qui lui crée encore aujourd'hui une situation à part, c'est qu'il est le représentant le plus élevé du paysage de style que beaucoup d'entre les jeunes ont l'air de dédaigner, comme le renard dédaignait les raisins de la fable... faute de pouvoir y atteindre.

On voit au Salon de cette année une œuvre qui est tout à fait magistrale, dans l'acception la meilleure du mot.

Le sentiment de la nature y est pénétrant et

profond, mais en même temps l'interprétation lui donne quelque chose de pensif.

Ce qu'on ne trouve jamais dans les toiles de l'*impressionisme* à la mode.

Vous pouvez, sans sortir de l'atelier de Français, faire une promenade au long cours.

Il suffit pour cela de vous asseoir devant ses vastes cartons, dans les flancs desquels sont enfermées des centaines de dessins et de peintures que l'artiste a rapportés de différents pays.

C'est le *Voyage dans un fauteuil,* pour faire pendant au *Spectacle dans un fauteuil* inventé par Alfred de Musset.

Ces dessins, jamais Français n'a voulu s'en séparer, quelque prix qu'on lui en eut offert.

— Voyez-vous, nous disait-il en nous montrant tous ces souvenirs, à la Banque on fait du papier-monnaie, tout ceci c'est pour moi du papier-jeunesse.

C'est en parcourant cette collection qu'on se

rend compte à la fois de la souplesse et de la conscience de ce beau talent.

Ici c'est l'Italie que vous visitez. Non pas l'Italie banale des monuments, mais l'Italie pittoresque des sites et des paysages.

Nous voici maintenant en Bretagne.

Plus loin c'est la Hollande, plus loin encore le Dauphiné ou bien les environs de Paris, pour lesquels Français eut toujours une prédilection.

J'ai dit ailleurs qu'il fut un des inventeurs de Cernay, où son nom est resté populaire.

Il y a conservé un atelier.

Ledit Cernay est largement représenté dans les cartons dont je vous parle. Il a inspiré au maître des pages exquises.

En ces derniers temps, Français a hanté beaucoup la forêt de Meudon.

Au printemps de 1875, il avait avisé du côté de l'étang de Triveaux un petit coin délicieux de fraîcheur.

Il y planta sa tente... je veux dire qu'il y installa son chevalet et se mit à croquer un motif dont il a fait un tableau plein de soleil et d'éclat.

Trois ou quatre jours après vint à passer par là un rapin en promenade.

Il aperçut Français.

Le lendemain matin, le rapin venait s'installer à trois arbres de distance, espérant bien que le voisinage créerait tôt ou tard une relation.

Trois jours après, comme il avait raconté la chose à des camarades, six chevalets s'alignaient l'un à côté de l'autre.

Il y en avait douze à la fin de la semaine.

Français eut ainsi pendant deux mois une sorte d'atelier en plein air.

C'est que nul n'est plus universellement estimé et plus populaire, dans le bon sens du mot.

Nature généreuse, esprit largement humain,

Français, sans se mêler directement à la politique active, a toujours gardé une foi démocratique vivace.

Si je ne vous dis rien de sa vie de tous les jours, c'est que cette vie donne raison à l'axiome :

— Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire !

Quelques vieux amis dont la fidélité a subi l'épreuve du temps forment sa société unique.

Il ne fréquente personne en dehors d'eux.

Chenavard est au premier rang de ces intimes.

Si toutefois l'existence de Français n'a pas d'histoire comme je vous l'ai dit, elle me fournit une anecdote qui sera comme le mot de la fin de ce croquis.

Un jour Français peignaït d'après nature.

Je vous ai parlé toute à l'heure de sa haute stature et de son exceptionnelle vigueur.

Il était alors dans toute sa séve. Vous jugez.

Donc il peignait en rase campagne.

Vient à passer un paysan. Il risque un regard, puis s'arrête.

Français commence déjà à être flatté de ce témoignage spontané d'attention.

Le paysan s'arrête... et se campe à côté de l'artiste.

Français voit, en regardant du coin de l'œil, que notre homme examine tour à tour et sa personne et son tableau.

— Décidément, pense-t-il, ça lui fait une impression.

Et dame ! c'est toujours agréable à constater.

Quand soudain le bon villageois hausse les épaules, hoche la tête et s'éloigne en mâchonnant entre ses dents :

— Ça fait pitié !... Comme si avec des bras et des mains pareils, il ne pourrait pas travailler !...

Français rit encore quand il raconte la chose.

Il y a de quoi, convenez-en.

XXVI

PELOUSE

Cette fois, si vous le voulez bien, nous ferons une excursion à plus long cours.

Nous nous acheminerons vers ce fameux petit chemin de fer de Sceaux qui tourne si bien... sur le cœur des voyageurs qui sont dedans.

Et nous adressant au buraliste de notre air le plus gracieux :

— Cernay-la-Ville, s'il vous plaît.

— Voici un billet pour Saint-Remy. Si vous

désirez aller jusqu'à Cernay adressez-vous au bureau de correspondances.

Peut-être vous demandez-vous pourquoi j'entre dans d'aussi minutieux détails locomotifs.

Je vais vous le dire.

Ces détails sont nécessaires pour vous faire savoir que Cernay-la-Ville, petite commune de l'arrondissement de Rambouillet, dont je vous ai parlé à propos de Français, est un des pays du monde dont l'abord est le plus inaccessible.

Il ne faut pas moins de deux heures (le temps d'aller à Rouen!) pour franchir les dix lieues qui séparent la capitale de ce coin isolé.

Or, cet isolement explique comment Cernay a pu garder sa pittoresque primitivité.

Comment aussi les paysagistes, attirés par cette primitivité même, ont fait de ces parages un de leurs rendez-vous de prédilection.

Comment, enfin, Pelouse, une de nos jeunes renommées, en sa qualité de paysagiste con-

vaincu, a surenchéri sur ladite prédilection en s'installant définitivement à Cernay-la-Ville, où nous sommes forcé d'aller chercher son atelier.

Nous n'avons, au reste, pas à regretter le voyage, car Cernay est une des curiosités les plus amusantes de tous les environs de Paris.

L'inventeur de ce village, qui s'appelle *la Ville* avec un orgueil peu justifié par ses soixante-deux bicoques, l'inventeur de ce village fut le *père Achard*, un des doyens du paysage moderne.

Il découvrit les cascades, les Vaux et tous ces sites exquis dont la popularité commence malheureusement à s'étendre outre mesure, ce qui fait que les solitudes aimées se parsèment un peu trop déjà le dimanche de croûtes de melon (les paysagistes les appellent, sans égard pour les bourgeois, des *cartes de visites*) et de vieux journaux portant encore les traces des pâtés graisseux qu'ils enveloppèrent.

Après Achard, vint Français qui fut l'Améric Vespuce de ce Christophe Colomb, Français.

Puis derrière eux arriva tonte la cohorte des imitateurs.

La renommée de Cernay était fondée.

Elle fait aujourd'hui concurrence à Barbizon et à Marlotte; c'est sur la grande place (excusez du peu) que Pelouse s'est installé à côté d'un atelier occupé jadis par Vollon, en face d'un brave homme de maréchal ferrant qui, dès le matin, sonne avec son marteau la diane sur son enclume.

Impossible de flâner dans de pareilles conditions.

L'été, cela va bien..., mais l'hiver!... Brrrou!...

Pelouse, robuste comme il l'est, ne craint pas ces réveils forcés.

Il les souhaite au contraire.

On dirait toujours qu'il a du temps perdu à rattraper.

Et de fait, c'est un peu tardivement qu'il entra dans la carrière.

Il avait commencé par être voyageur de commerce; mais il avait une manière toute particulière de procéder.

Déjà épris de la nature, quand il parcourait les routes dans le cabriolet traditionnel de la profession, il oubliait tout à coup qu'il avait rendez-vous pour un article à placer dans telle localité, et voilà qu'il s'arrêtait, descendait, attachait le cheval et se mettait à contempler la nature.

Lorsqu'il arrivait ensuite, la pratique était partie, et bonsoir le marché!

D'autres fois, au lieu de l'adresse de la maison pour laquelle il opérait, il laissait chez le client une page d'album sur laquelle il avait croqué un *motif* intéressant.

Bref, il s'aperçut finalement que le négoce n'était pas son fait, et il se livra éperdument à son goût favori.

Ce qui fait que c'est à la fois un jeune dans la peinture et un quadragénaire dans la vie.

Mais il a mis les étapes doubles.

Son grand paysage, qui lui a valu une seconde médaille en 1873, l'a classé tout de suite parmi ceux que le présent compte et sur qui l'avenir doit compter.

Celui-là n'est pas un paysagiste en chambre, refaisant la nature pour l'agrément des demoiselles qui apprennent le dessin. Il voit vrai. Il est sincère.

Les sabots aux pieds, la blouse sur les épaules, il est aux champs par la bise ou le soleil. A midi, quand le sac au dos il remonte le fameux *raidillon* qui conduit des cascades à Cernay, il a déjà fait son *étude*.

Alors on se débarbouille un brin. Pelouse passe un peigne dans sa barbe aux reflets fauves, polit d'un coup de main son crâne d'ivoire que les cheveux ont lâchement déserté... et on

entre solennellement dans la salle à manger de la mère Margat.

Une des singularités de Cernay que cette auberge de Margat (le nom est resté, bien que le fondateur ait pris sa retraite).

Imaginez-vous que, dans le fond de ce petit pays perdu au milieu d'une vaste plaine, vous arrivez, la faim au ventre et résolu à vous contenter au besoin d'un morceau de lard grillé sur du pain noir.

Féerie et changement à vue ! Vous vous trouvez en présence d'une table d'hôte copieusement servie qu'illuminent d'abord une lampe joyeuse et ensuite la gaieté folâtre d'une quinzaine de convives dans les débraillés les plus fantaisistes.

Nota. — Il y a souvent des dames.

Ce n'est pas tout. Les murailles vous apparaissent comme un musée à la fresque, en compagnie duquel vous pourrez passer une bonne heure que vous ne regretterez pas.

Car il y a là des œuvres de vraie valeur.

Nazon a signé ce coucher de soleil rutilant, Jules Héreau ces bœufs superbes tirant avec crânerie la charrue. Émile Breton a brossé ce ciel houleux comme l'Océan. Grévin a croqué l'*Éducation d'Ernestine*, une cocotte que l'on dresse en lui exhibant un louis d'or.

Jundt a caricaturé toute une série d'anciens habitués de Cernay. Henry Monnier a poché ce croquis, Groiseilliez ce paysage.

Il y en a comme cela à droite, à gauche, au fond, autour de la cheminée, partout. Le grave se mêle au doux, le plaisant au sévère.

Si ces murs illustrés n'*étaient pas discrets*, comme on chante dans l'*Ambassadrice* de M. Scribe, qu'ils en raconteraient de joyeuses scènes! qu'ils en rediraient de ces propos salés et poivrés!

En a-t-elle fait une vie, la colonie de Cernay! Avant la guerre surtout, alors qu'on avait le cœur à rire.

Je me rappelle entre autres une certaine fête improvisée au profit des pauvres.

Chaque artiste avait endossé un déguisement. Celui-ci en Mangin débitait des fioles d'un élixir qui était de l'eau pure, celui-là en maillot chair exécutait le grand écart et les jeux icariens. Cet autre arrachait les dents aux amateurs.

Le soir on organisa une vente de gravures.

Quels boniments ! juste ciel !... Il fallait voir les paysans achetant avec candeur les *derniers moments d'Henri V,* ou comme portrait de l'impératrice une Léda dont le costume avait totalement oublié la pompe des cours !

Aujourd'hui Cernay est un peu plus calme.

Il y a cependant des recrudescences de plaisir.

Ces soirs-là, on entend à un kilomètre les dîneurs chanter en chœur au dessert quelque refrain qu'accompagne un de ces pianos qui sont l'honneur de la chaudronnerie musicale...

On danse même parfois, quand l'élément féminin est assez nombreux. On danse à décrocher l'enseigne de l'auberge peinte jadis par le pauvre Pils.

Comme de raison, si l'on veut travailler sérieusement, il faut se tenir un peu à l'écart de ces orphéonismes et de ces chorégraphies.

Ce que fait Pelouse.

Retiré dans son atelier champêtre, il laisse les plus fous jeter leur gourme.

Vous verrez au Salon la preuve qu'il ne perd pas son temps.

Nous n'avons pas non plus perdu le nôtre en faisant à la fois la connaissance de la colonie artistique de Cernay et d'un de ses plus vaillants colons.

Après tant de promenades à travers les rues de Paris, un peu de campagne buissonnière nous était bien dû.

FIN.

TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

